Tome XXVI. N° 12. *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 15 Sept. 1926

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Histoire naturelle et poétique des Basses-Pyrénées

A Madame Ida Charles-Dupuis.

GÉOLOGIE

GROTTES

On demeure confondu, en prenant connaissance de l'inventaire qu'en a dressé M. Passemard, par le nombre d'animaux dont il a découvert les fossiles dans la caverne d'Isturitz et dans l'abri d'Olha.

Je rends hommage au docteur de l'Université de Strasbourg, non seulement au nom d'une science où il est passé maître, alors que je n'y suis qu'un pur profane, mais encore de la poésie.

Je ne peux qu'admirer, tandis que les fauvettes chantent dans mon jardin de Hasparren, et que tout à l'heure y glissait une musaraigne entre les feuilles, qu'à dix kilomètres d'ici, non loin de mon château de Belzuncia, à Isturitz, aient été mis à jour ces indiscutables ossements d'ours, d'hyènes, de cerfs, de rhinocéros, de mammouths, de rennes, de bisons, de lagopèdes, de goélands, d'aigles, et ces coquil-

lages ! Les squelettes d'ours, en particulier, s'enchevêtrent, s'entremêlent, s'agglomèrent, avec une telle abondance, qu'ils firent naître la singulière idée, heureusement abandonnée, de les exploiter comme engrais chimique.

OSSEMENTS ET FOSSILES

J'ai donc pris connaissance de cet ouvrage sur *les Stations paléolithiques du Pays basque et leurs relations avec les terrasses d'alluvions.* Il ne quitte guère ma table. Et ma joie est grande à considérer les photographies de ces molaires d'éléphants, de ces humérus de gypaètes en m'assurant que si les Basques prétendent à ce que l'arche ait touché terre sur la montagne de Hasparren, les vestiges de cette collection en témoignent.

Mais que M. Passemard, et cet autre maître en mêmes matières, mon cousin l'abbé Breuil, se rassurent. Je ne marcherai point sur leurs brisées. Et, avant que de laisser apparaître à leurs yeux les cavernes de mon ignorance, je les prie de n'admirer ici qu'elle-même. Je requiers seulement le crédit accordé par les princes de la médecine aux empiriques. On pourrait, en filtrant tout le sable de la Garonne, peut-être y découvrir quelques paillettes d'or.

VUE SUR LE DÉLUGE

Trois éléments nous retiennent dans la spéléologie qui nous occupe : les pierres travaillées, l'homme et les animaux.

Je ne m'arrête point aux silex qui sont, pour ainsi dire, les empreintes digitales d'une race de chasseurs : coups-de-poing, lames servant à l'industrie osseuse des flèches et des harpons ; grattoirs et burins qui sur la paroi d'Isturitz servirent à sculpter lièvres, rennes et bisons.

Je ne retiens que les galets et les puddings. Comment, tout autour de ces stations paléolithiques, Isturitz, Cambo, Ustaritz, Biarritz, ont-ils été roulés, cimentés? M. Passemard a observé, avec un soin méticuleux, que ces cailloutis forment aujourd'hui des terrasses dont l'altitude varie au long de la Nive qui, sans doute, est descendue peu à peu comme ferait une scie dans la pierre tendre qu'elle partage. Et cela durant des siècles.

Mais, de ces cailloux roulés que nous rencontrons à de telles hauteurs, au-dessus d'Itxassou par exemple, dans la vallée de Laxia, il me paraît naturel de conclure à la submersion de tout ce pays sous une seule nappe et non par des déplacements torrentueux, ramiformes et successifs.

Je regarde le ciel monter, car il s'élève
Comme une mer couleur de feuille de maïs,
Barrant tout l'horizon bien au-dessus des grèves,
Prête à combler d'un bond tous les creux du pays.

C'est d'ailleurs là une idée qu'adopte M. Passemard quand il écrit, au sujet des *cailloutis de la bergerie* : « Il ne fait pas de doute que nous sommes en présence des restes d'une ancienne nappe de cette altitude. »

Soit, mais ici, j'interviens et je précise : il ne peut s'agir d'une nappe fluviale parce que rien ne révèle l'immensité d'un tel lit ; ni lacustre, immobile et peu sculptante ; mais de celle, immense et mouvementée, de l'océan. Et d'ailleurs, en langue basque, Louhossoa, qui est tout près, signifie la mer.

Je tire ma conclusion générale : le déluge marin, tel que les enfants l'apprennent dans l'histoire sainte sans le discuter : voilà le niveleur et le polisseur.

Cette grotte, — je n'envisage que celle qui est au flanc de la montagne d'Isturitz, — comment expliquer que s'y trouve en telle abondance cette mêlée d'ossements et de coquillages? Ceux-ci, il est vrai, sont perforés à leur charnière et comme afin de servir de colliers à des peuplades sauvages. Mais je m'en expliquerai.

Donc pourquoi l'existence de cet ossuaire innombrable, dont à peine quelques mètres ont été soumis à des fouilles qui laissent supposer une étendue plus riche infiniment?

Repaire d'ours, dites-vous?

Mais alors que l'ours actuel ne semble pas d'humeur à reconnaître une ascendance qui a colonisé dans les cryptes, faudra-t-il inventer des aigles, des vautours, des gypaètes des perdrix *de caverne?* Je ne le crois pas. Un charnier d'alimentation? Les restes de repas anté-pantagruéliques? Je me refuse d'y croire, quel que soit l'appétit féroce de l'Eskuarien.

Et quoi donc alors?

C'est que, pressés par le déluge qui montait vers eux

peu à peu dans cette contrée, les animaux qui l'habitaient, aériens ou terrestres, apercevant ce seul abri, s'y sont blottis et y sont morts noyés quand les flots y ont pénétré.

Quant aux poissons, il en reste si peu de traces qu'autant dire qu'il n'y en a point. Ils se sont laissé remporter par le flot, qui ne les gênait pas. Les chasseurs, fils de Noé, ne sont venus qu'ensuite, et c'est eux qui semèrent çà et là des pétoncles percés qui formèrent les premiers colliers et pendants d'oreilles.

J'ai relevé des marques diluviennes encore, en Béarn. M. O'Gorman, qui a bien voulu interroger le promeneur et chasseur que je suis sur la région d'Orthez, m'a inspiré le plus grand orgueil en applaudissant à mes exercices sur le violon d'Ingres. C'est quand il m'a déclaré que, sur une carte de la contrée que l'on m'avait soumise, portant sur Balansun, Orthez et Sallespisse, j'avais, d'un coup de crayon, opéré le rejointement de terrains à fossiles avec la sûreté d'un spécialiste.

L'un de ces gisements révélateurs, le plus important à mon avis, mais qu'il faudrait délicatement exhumer car il reçut de maladroits coups de pioche de collégiens et de promeneurs, est situé dans la partie la plus haute d'un bois du Parrein qui dévale vers la route de Bordeaux.

A combien de pique-niques n'ai-je pris part en ces vénérables lieux que j'ai chantés dans *Pomme d'Anis?* Je revois le clair de lune et les étoiles à travers les hautes frondaisons. Et, si nous y eussions apporté des fruits de mer, leurs coquilles n'auraient pas été plus intactes, plus fraîches que celles des clovisses et praires que la stillation d'une fontaine nous découvrait, et qu'avaient peut-être portées à leurs lèvres les proches descendants de l'Arche. J'ai dit qu'on a beaucoup dépouillé cette mine dont une partie figure dans une touchante petite collection de l'école libre. Une source canalisée dans un tuyau de fonte, qui ressemble à un canon de fusil, peut servir de repère.

Une deuxième carte, gravée à mon avis par Neptune, nous relie par endroits, comme les cailloux du Petit Poucet, à la première. On en retrouve les fragments déchiquetés dans les coupes des sentiers qui doublent *le chemin des ermites* entre Balansun et Orthez où chantaient les heureux pèle-

rins de Compostelle. Là, des coquilles encore, dont l'enveloppe est si conservée que personne ne me convaincra, ni Bergson, ni Termier, que le temps soit si indéterminé et surtout si long qu'ils le prétendent.

Ces mollusques, la terre les eût altérés si elle avait un si grand âge. Tout ce que peut concéder mon gros bon sens, aussi gros que le sel de Salies, dont nous reparlerons tout à l'heure, c'est que la pérennité des bivalves, dans les interstices des collines d'Orthez, ne remonte qu'à 4274 années. Encore me faut-il faire un effort pour les y croire introduits si lointainement. Mais tel était l'avis de Bossuet, touchant la date du déluge, dans son *Histoire universelle* de 1681, il n'y a donc pas bien longtemps, et c'est mon opinion en 1926.

Je signale, dans une marnière ou mare de Castétarbe (propriété Le Mus), un dépôt de grosses huîtres que l'on nomme, je crois, scientifiquement, pieds-de-cheval. Elles sont de celles que l'on nous sert en abondance depuis la guerre, dites portugaises, et que mon ami P.-J. Toulet, Palois, rêvait d'introduire dans un banquet républicain.

*
* *

Le même déluge, en abandonnant de grosses poches d'eau qui se sont évaporées dans les cavernes de Salies et de Briscous, a permis aux sources actuelles, précieuses pour les malades, de dissoudre de gros blocs de sel gemme. Quant aux nombreuses stations où, depuis plus de deux siècles, l'on pressent des puits de pétrole, je signale celles de Gaujacq, beau pays sur la frontière des Landes ; de Baure, où s'élève, au bord du gave, non loin d'une ancienne falaise, un castel romantique tout écumant de roses ; de Saint-Boës, contrée charmante tant elle est désolée, mais qui s'obstine à ne livrer, dans son eau, que du soufre, alors qu'on réclame d'elle du naphte. En s'élevant de là sur les coteaux qui vous permettent de gagner la route de Tilh, on rencontre une ferme assez vaste et d'aspect lamentable. Un paysan l'habite qui, excité par les fortes émanations de pétrole qui s'exhalaient de son terrain spongieux, y creusa jour et nuit une excavation si profonde qu'il y laissa sa fortune, et sa fille sa raison. Il me semble que son nom était Dessarps.

*
* *

Nul doute que ces nappes pétrolifères, que l'on signale aussi du côté de Castagnède, si elles existent, n'aient eu, pour matière à leurs alambics, les forêts indigènes et les bois charriés par les courants du tropique, ou des régions glaciales. J'en appelle ici aux découvertes si intéressantes du même M. O'Gorman. Ce n'est pas assez que, dans le gisement cuisien de Gan, non loin de cette Vallée-Heureuse tout embrasée d'un or qui, l'été, n'enchâsse que des émeraudes, il ait rencontré, décrit, photographié à merveille, 196 mollusques que chez une écaillère nous eussions convoités ; mais voici, recueillies non loin d'eux, de superbes noix de coco, reproduites avec autant de minutie.

Pauvre petit chemin de fer qui, au milieu de ces prés fleuris avez, la nuit, toutes les apparences du ver luisant, vous doutiez-vous, avant de naître, que vous ouvririez à Pau ce chemin des Antilles?

— Êtes-vous fou, monsieur, et soutiendrez-vous davantage que ces noix dont la coque est aussi dure et grosse que votre tête sont, aussi bien que ces coquilles, un apport du déluge, si monstrueux et si mouvementé qu'il ait été? Et vous me dites opter aussi pour des *trains* flottants de l'époque carbonifère, exploités aujourd'hui dans les bassins houillers du nord de la France?

— Oui, je tiens pour cela, d'ailleurs vous n'y étiez pas, ni moi non plus, sinon dans l'arche de Noé.

ZOOLOGIE

INVERTÉBRÉS

OURSINS ET MÉDUSES

Les *oursins* qui passent de la couleur lie de vin au rose et au bleu, ainsi que les montagnes au coucher du soleil, se hérissent, grosses châtaignes, dans les flaques laissées par la marée basse à Guéthary. Sur le velours vert de certaines algues, ils n'ont point l'air si bêtes que superficiellement pétrifiés, à la manière d'objets longtemps plongés dans les sources cristallisantes. Ils ne sont point aussi

comestibles que ceux de la Méditerranée. Cependant, un panier au bras pour les y déposer, j'allais, au temps de ma jeunesse, les détacher des criques, flânant sur la plage où j'enjambais les *méduses* nombreuses, rejetées par les flots, pareilles à des lustres de safran tout enrubannés. Je rapportais ces oursins à l'hôtel. Ayant crevé leurs coques granuleuses, j'en suçais, à la surface intérieure, les petites toiles jaunes et sucrées dont on dit qu'elles sont les œufs.

VER DU MÉDECIN

Je n'ai trouvé, en Béarn, qu'une *sangsue*, à Castétis, dans un ruisseau très vif au bord duquel je me suis tordu le pied en chassant la bécasse. Elle se prélassait au-dessus du sable le plus pur. Et au milieu de ces bois poétiques, je ne doute point qu'Esculape, s'il en eût été besoin, ne s'en fût servi pour Diane elle-même.

MOLLUSQUES

Les mollusques de mer, les *huîtres* sauvages (du cap Figuier), les *pastelles* ou *lapes*, les *clovisses*, les *pétoncles*, n'abondent point dans notre golfe, non plus que les *moules*. La *mulette* est une moule d'eau douce, dont j'ai pris, à la ligne traînante, plusieurs individus qui refermaient leurs lèvres d'avocat, sur mon cordonnet, si tenacement qu'il fallut pour les en détacher les rouvrir au couteau. Nul doute que la mulette ne demeure bâillante au fond pour se refermer comme un piège sur la petite proie flottante qu'elle sent la chatouiller. La chair en est épaisse, autant que de la plus belle marinière, mais immangeable, imprégnée d'un relent de marécage. La coquille, d'un noir terne, et pelliculeuse à l'extérieur, émet, de l'intérieur, les plus beaux reflets d'une nacre plombée, saumonée, et d'un azur d'orage. J'ai ramassé des échantillons de la même espèce, mais le plus souvent morts et ensablés, sur les rives du Làa, à Sainte-Suzanne, dans le bois du duel.

ESCARGOTS

Les *escargots* n'ont rien de particulier dans nos pays. Bien plus petits que leurs pâles frères de Bourgogne, ceux

que je nomme les *jardiniers* ont une coquille à teinte de moutarde brune, de forme un peu excrémentielle. Il en est d'autres charmants, d'un jaune ou d'un rose clair, rayés de noir et que, pour cette raison, j'appelle *zèbres*.

La classification naturelle m'impose de noter ici le petit *poulpe* (chipirone, calamare) dont Fontarabie, sous ses rouges piments et son fenouil d'or, est gourmande, mais à qui la cuisinière de l'Aviron Bayonnais a dédié une sauce incomparable. Il appartient à la classe des céphalopodes, ce qui me semble signifier qu'il marche sur la tête.

CHEVALIERS BARDÉS DU MOYEN AGE

Nous ouvrirons les *crustacés* par ces arabesques d'un beau bleu d'acier, rocailleuses, épineuses et barbelées, à la chair aussi blanche que celle de la noix de coco : les *langoustes*. Le *homard* est rare en Gascogne : il y a bien la *langoustine*, sorte d'écrevisse de mer dont la carapace vous cisaille les lèvres et dont l'intérieur est échugue (ce qui veut dire en patois sans suc) : le jeu n'en vaut pas la chandelle. La grosse *crevette* rose, *bouquet*, cent fois supérieure à sa sœur méditerranéenne : elle a le goût de violette, mêlé à celui de l'œillet. La *grise* est trop petite et difficile à décortiquer. La *chevrette* de fleuve, presque transparente, peu cuirassée, est excellente bouillie avec l'anis. Il y a trois *crabes* principaux (je ne compte point l'*araignée de mer*) : le *crabe vulgaire*, dont la taille moyenne n'excède guère la paume de la main ; un crabe que j'ai dénommé *crabe-galet*, plus dur, plus rond, plus luisant, qui hante les rochers du large, est d'une grande finesse au goût. Je le crois fort rare. Enfin les gros *dormeurs* dont la crème naturelle est délicieuse avec la mayonnaise. François-Xavier, mon patron, l'honneur du pays basque, ayant laissé tomber son Christ au fond des mers, l'un de ceux-ci le lui rapporta sur la plage.

Je ne sache qu'un seul crustacé d'eau douce, l'*écrevisse*. Elle est fort raréfiée par l'empoisonnement et le bombardement des cours d'eau. En Bigorre elle foisonnait, dans l'Arros par exemple, mais en Béarn, elle est peu commune quoiqu'on la pêche aux environs de Pau, et de Sus, près Navarrenx. Elle habite encore à Saint-Jean-Pied-de-Port. Je l'ai puisée, mais de très petite taille, au pont de Saint-Martin-d'Arbéroue où elle ne vit que dans une partie du lit

de la rivière, sur 800 mètres environ, seulement. J'estime que c'est à cause du calcaire spécial, qui est essentiel à sa croissance et que l'Arbéroue, en limant le tréfonds, a mis à découvert en ce seul endroit.

ARAIGNÉES AU PLAFOND ET AU JARDIN

Il y a une *araignée* noire dont la toile épaisse et sale, fixée aux murailles, offre un trou au milieu comme d'un entonnoir de water-closet. C'est la *casanière;* une autre grise, toujours à l'affût des mouches qui se laissent prendre à ses rets souvent constellés d'argent, et que je nomme la *fille de mauvaise vie;* enfin, une espèce extraordinairement obèse, qui a la couleur de l'herbe pâle que l'on reproche aux peintres du printemps : *la petite mère.*

INSECTES

Le plus brillant des insectes, le colibri des coléoptères, n'est qu'une goutte d'azur en fusion. La science toujours ampoulée l'a baptisé l'*hoplite céruléen.* Par milliers, à certains jours, au bord des eaux, il s'accroche aux reines-des-prés et aux sureaux nains. C'est un bon appât, à condition de présenter son élytre céleste et non son ventre argenté à la face du torrent où la truite palpite. Le *hanneton*, ennemi des arbres fruitiers et des lilas, est dégoûtant parce qu'il est comme un homme mou. La *cétoine* est ravissante : un morceau d'arrosoir mouillé au soleil lorsque, dans le jardin, la famille est heureuse. Le *lucane* ou *cerf-volant* ronfle de chêne en chêne au moment que les moissons mûres nous font penser à Ruth et à Booz. On découvre, par centaines, ses cornes ouvragées dont les rameaux se rejoignent comme les branches d'un étau circulaire. Cet étau, bien qu'il n'ait l'air que d'un bijou, se referme avec une telle puissance, qu'il peut pénétrer très avant dans la main d'un imprudent. D'où le surnom de *coupe-doigt.* On peut se demander, au pied d'un chêne, pourquoi tant de trophées de cornes sur la mousse. Ils proviennent, en partie, de combats singuliers, de duels à mort, que se livrent les cerfs-volants, extrêmement pointilleux quant aux questions de fidélité conjugale, peut-être à cause de ces appendices. Mais j'incrimine aussi les chouettes qui doivent faire serre basse, durant

la nuit, sur les arbres où viennent se reposer ces petits diables couleur de colophane brune, au vol oblique.

Quant aux *papillons*, à cause des vers si charmants de Victor Hugo, je me suis demandé si mieux ne vaudrait pas les renvoyer à la flore dont je traiterai tout à l'heure. Beaucoup d'entre eux choisissent pour s'y poser la corolle qui les imite. C'est ainsi que celui que l'on nomme le *papillon aurore* se pose sur la cardamine, précoce comme lui, et qui répond à ses harmonies. Et le *papillon soufrin* se plaît parmi les primevères jaunes. Quant à la *libellule*, elle est une herbe d'émeraude et d'or qui se passe de brise pour flotter en l'air : elle s'en fait avec ses ailes. La *mouche à miel*, elle, n'a de poésie que pour les poètes, car ainsi que le déclarait l'inscription d'un vieux pot anglais que j'ai possédé : « Les aventures sont pour les aventureux. »

VERTÉBRÉS

POISSONS

Il y a quelque trente-cinq ans, à Orthez, quand je pêchais le fretin au bord de ce qui s'appelait la prairie Lateulère (aujourd'hui déshonorée par la danse macabre des passerelles, pylônes et autres sataniques inventions de l'industrie), je voyais tout à coup l'eau d'une anse, si calme que le martin-pêcheur se posait sur ma ligne, bouillonner tout à coup comme si des grenades eussent explosé, si un tremblement de terre se fût produit, ou des chevaux marins se fussent ébroués. Et ce n'est que vers 1911 que la nymphe du gave me remit la clef de ce mystère qui m'avait tant intrigué lorsque, pareil à un vizir paresseux, laissant en paix flotter mon rêve et mon bouchon, cet insolite manège m'éveillait en sursaut. Ce n'était que des *saumons*, qu'à partir de cette date pêchèrent avec une extrême habileté, au lancer à l'aide d'un poisson d'acier hélicoïdal et d'un moulinet qui le ramène, et lui donne une impression giratoire, MM. de Longueil de Sus, Massey et Roby de Navarrenx, Charles de Saint-André de Pau, Labarthe et Beau d'Orthez. Il est très intéressant d'assister à cette lutte, avec un monstre qui résiste, d'un pêcheur souvent obligé de descendre à l'eau pour le harponner, puis l'assommer

sur le bord et le saisir à plein poing par la queue. Il est de ces saumons de dix à quinze kilogrammes pêchés ainsi à la ligne. La région inférieure de la digue du Pesqué, la nasse de Castétarbe à Orthez, et le gave de Mauléon à Navarrenx, sont parmi les lieux les plus renommés pour ce sport. La truite, si elle n'était tellement pourchassée, pullulerait dans les lacs montagneux, les gaves, et jusque dans les moindres ruisseaux dont sa robe imite parfois les constellations granitiques. On la pêche au profond (2 à 4 mètres) avec l'asticot, une racine fine et l'épuisette ; ou à la mouche, ou, frustement, dans les rivières du pays basque, avec un crin, une chevrotine, un gros hameçon, un ver de terre, et sans flotteur. La plus lourde truite que j'aie vu prendre à l'asticot, c'est à Espès-Undurrein, du haut du pont. Les délicieux *tocans*, dont plusieurs naturalistes soutiennent qu'ils ne sont que saumons en enfance, et d'autres le contraire, ne sont qu'une sorte de minuscule truite. Ils voyagent par bancs si compacts qu'on n'a parfois qu'à plonger dans le gave la plus enfantine des lignes pour en retirer un à chaque coup. Ainsi est-il arrivé dans la nasse de la minoterie d'Orthez, à Castétis, à Argagnon. Tant ils sont brusques et vifs à prendre, et mordent franchement, on utilise ici et là des lignes dormantes à sonnettes. Ce que j'ai retenu de plus singulier des mœurs des tocans, et m'a été rapporté par l'un des pêcheurs les plus dignes de foi que je sache, est qu'à certains jours, en s'aidant, je pense, de leur queue comme d'une hélice, ils évoluent, montent et descendent, dressés dans le rideau vertical d'une chute d'eau aussi bien qu'ils le feraient dans l'horizontale. L'*haubourg* et le *cabot* de nos cours d'eau sont très mangeables, mais, chauds et fumants, ils exhalent, même lorsque leur peau est croquante, le parfum de la rivière qui s'évapore en été. Le *goujon* est excellent, mais pas meilleur en somme que la *chipe* un peu amère, bien frite, et dont l'arête ne compte pas. Les meilleurs *brochets* sont ceux qui sont assez vieux pour être revêtus de la livrée de la plume de paon. Orthez, du côté de la Barraquette, Castétis, Biron leur offrent des demi-profondeurs convenables, à proximité du courant. Depuis quelques années, les *barbeaux* nous désolent et semblent anéantir les goujons. Moins mauvais au goût qu'on ne le dit, je crois indiquer une station excellente, à l'aube, dans les gouffres du gave, à Bérenx, près de Puyoô. On amorce

avec de la mie de pain mêlée à du jaune d'œuf. L'*alose*, qui remonte de Bayonne à Peyrehorade, est une sardine d'environ cinq livres dont la chair délicate a le goût de la brise du premier printemps. Il faut la manger grillée, sur une purée d'oseille, mais en se méfiant de ses arêtes fines, élastiques et fourchues. Rien n'est plus ravissant qu'en mars, lorsque sur la nacre rose de l'Adour apparaissent les lièges flottants des interminables filets qui les emprisonnent. Nul ne connaît au juste le mystère des *anguilles*. Il déroute tous les braconniers. L'un d'eux m'a dit qu'il n'y avait qu'un mâle pour toutes les femelles du monde, et qu'il l'avait aperçu dans le Luy, à Sault-de-Navailles, entouré d'un harem sans fin ni compte. Que faut-il croire? Ni laitance ni œufs dans cette algue vivante dont les tronçons sursautent encore dans la poêle. Un savant de Grenoble qui obligeait des jeunes filles, ses élèves, à souffler leur haleine (ô Ronsard !) sur de la paraffine pour leur montrer, quelques jours après, les moisissures qui en naissaient, m'a affirmé que nos anguilles se reproduisent seulement dans la mer des Sargasses. Ses alevins remonteraient ensuite vers nos côtes pour gagner nos fleuves et nos affluents. Chaque année les reproductrices s'en retourneraient à l'Océan ; mais les stériles, que rien aux yeux de l'anatomiste ne distingue des autres, se terreraient durant l'hiver sous nos galets, celles sans doute que l'on pêche à la fourchette sur les grèves de Sauveterre-de-Béarn. Quant à la *pibale* d'Urt, elle n'est jamais plus grosse qu'une aiguille à tricoter ni plus longue que le doigt. On la met en conserve en Espagne où elle devient friandise, confite dans l'huile rance. On l'expédie, par sacs et wagons, à la frontière. Fraîche, elle est difficile à bien frire à cause du mastic poisseux qu'en grand nombre elle forme. Mais lorsqu'elle est à point, on ne la peut comparer qu'à sa sœur la chipe qui constitue le populo des ruisseaux basques et béarnais. La *lamproie* est une sorte d'anguille cartilagineuse que l'on prend au filet, moins à Peyrehorade qu'à Aire, ou que l'on détache de la paroi des digues où elle demeure fixée par ses ventouses pneumatiques. Ce qui fait ressembler ce poisson à une flûte, d'autant plus que les sept suçoirs latéraux simulent les sept notes d'une harmonie que la gent aquatique doit seule entendre.

*
* *

Je ne pense pas que les poissons de mer offrent quelques particularités au pays basque, bien qu'on m'ait assuré que le vrai *rousseau*, cuivré, pourpré, soit confiné surtout dans le golfe de Biscaye. Je dis le *vrai* rousseau, car il semble que chaque type de poisson ait, dans l'océan, des variétés qui lui correspondent sans l'égaler, comme il en serait de cousins pauvres. Au rousseau et à la *dorade* s'apparentent lamentablement les *bouchons;* aux *maquereaux* les *chichars;* aux *grondins* roses les gris ; aux *soles* des succédanés que je tiens, *carrelets* et *plies*, pour les poissons les plus plats du monde.

GRENOUILLES

Notre pays comprend une *grenouille* très aplatie qui vit dans les prés, qui a la robe couleur de terre, mouchetée de noir et qui bondit fort haut. Je la nomme *la desséchée*. Elle est de même taille que l'espèce aquatique qui joue du biniou, avec les vessies de sa gorge qui se gonflent et crèvent comme des bulles au-dessus du marécage ensoleillé. La plus petite est la *rainette*, couleur du banc vert où s'asseyent les retraités au jardin public, et dont la voix, comme il sied à d'anciens comptables, est d'un registre immense.

SERPENTS

Parmi les *serpents*, je distingue des *couleuvres* de l'épaisseur du poignet, aussi longues que des cannes. Sur un pont ruiné qui bordait le Lagoin (Assat), j'en vis une qui aurait pu concurrencer un boa. La *vipère*, bien plus petite, hante les rochers, les fagots secs, les murs recouverts de lierre. On la voit traverser les ruisseaux avec une agilité qui inspire la crainte. Quant à l'*orvet*, c'est un balourd. Il a l'air d'une cheville de chocolat, roidie et roulée à la main.

PROPRIÉTAIRES

Les *tortues indigènes* sont fort abondantes dans les affluents du Gave d'Orthez (le Làa par exemple) et dans les étangs des saligues. J'en ai vu nager au soleil, aussi

éclatantes que des topazes, par tribus, les père et mère de la grosseur d'une noix de coco épluchée, suivis de leurs petits dont le diamètre ne dépassait point celui de la pièce de cent sous. En dehors de l'eau leur carapace est terne, ardoisée, pointillée en blanc de coups d'aiguille ; je crois en avoir découvert un métis aux Mondrans, qui dériverait de la *tortue de Barbarie* plus ou moins naturalisée dans nos potagers et que vendent les camelots dans nos ports du Sud. Mais tandis que cette dernière s'apprivoise dans nos jardins où elle élit domicile sur une surface peu étendue, du moins où elle rapplique toujours, la *cistude*, qui aime à se tenir sur les rochers et les arbres inclinés, semble beaucoup souffrir du manque d'eau. La sécheresse lui donne la cataracte. Je l'en ai opérée.

CROCODILES

Deux lézards : le gris des murailles, que je nomme le *maçon;* et le vert émeraude, à tête de turquoise, que j'appelle le *bracelet de Cléopâtre.* J'ai élevé ce dernier qui, bientôt, se ternit en hiver mais pour réapparaître débarrassé soudain de sa tunique pelliculaire et grise, plus précieux que jamais, prince charmant qui a rompu un mauvais charme.

OISEAUX

J'ai vu des *aigles* dans les grandes Pyrénées, mais on m'a assuré d'en avoir déniché au sommet d'Ursuya (675 m.), la montagne de Hasparren. Un moine m'a dit qu'aux Aldudes ils étaient autrefois nombreux et que, se laissant glisser le long des parois rocheuses, suspendus à des câbles, les enfants de ce village les agaçaient. Les *vautours* abondent un peu partout dans les vallées d'Ossau et de Lescun. Ils sont de taille beaucoup plus grande que le charognard de Constantine. Ils sont absolument hideux, comme mités et leur tête et leur cou semblent avoir acquis leur calvitie à force de barboter dans les chairs en décomposition. On les attire sous la carabine en déposant dans le creux de quelque ravin le cadavre d'un mouton déjà avancé. Les plus proches de la contrée que j'habite ont élu domicile à Hartzamendy, la montagne d'Itxassou.

Il y a des *buses*, *faucons*, *éperviers* et *milans* comme par-

tout en France. Mais les plus gros oiseaux de cette espèce que j'aie observés vivent en grand nombre à Bordes, près d'Assat. Ceux-ci accourent en foule dans les plaines d'Abos et de Pardies quand une sorte de criquet, ressemblant beaucoup à celui d'Afrique, s'y abat par nuées. Sur un espace de plusieurs kilomètres carrés, j'ai vu là s'envoler de l'herbe, à chaque pas que je faisais, des légions de ces orthoptères qui montrent ainsi le dessous de leurs ailes d'un bleu méditerranéen. Au-dessus d'eux planaient, en cercles, par douzaines, de ces rapaces dont je parle et qui les guettent pour s'en nourrir. Le plus gros que j'aie descendu, c'est dans la lande de Hasparren. Il faillit me rompre le pouce avec sa serre quand je le ramassai vivant encore. Les paysans basques étant très friands de cette espèce, je le donnai à mon voisin qui ne trouva dans l'estomac de la bête (nous étions en hiver) qu'une sauterelle et un grillon qu'un entomologiste aurait eu bien de la peine à découvrir alors dans les champs. Des rapaces nocturnes, je retiens le *grand-duc* et une sorte de *chouette pâle* dont le plumage très doux semble tenir à peine sur elle, tout parsemé de taches d'un jaune café au lait. Neige fraîchement tombée sur des débris de feuilles mortes. Je trouve deux *pics*, le *pic vert* qui n'est qu'une poignée d'herbe avec un sainfoin fleuri sur la tête, et un *pic gris*, fréquent aux environs d'Orthez. On les entend cogner aux troncs des chênes avec leur bec, si vite que l'on dirait du rebondissement d'un marteau sur une douve. Pour le *coucou*, il ne s'aperçoit guère. Son manque de noblesse vis-à-vis des autres oiseaux dont il vole le nid l'oblige sans doute à se cacher. Mais il semble que son chant si doux soit le cœur même des eaux printanières qui, en se dilatant ou se contractant, veuille accompagner les idylles. Les *palombes* ont la couleur des nuages orageux où se lève l'arc-en-ciel (leur gorge). La *caille*, par sa couleur et ses stries, ne se distingue pas d'une petite motte de labour où se seraient collés quelques fins brins de paille. Ainsi fait-elle partie de son propre paysage : le champ de blé. Et, comme elle se réfugie parfois dans les vignes, on la fait rôtir en l'enveloppant d'une belle feuille ravie aux pampres. Ainsi l'homme fait-il concourir à la cuisson de ce gibier les éléments mêmes qui sont à portée de sa main. De même du lièvre, que l'on assaisonne de thym et que l'on saute au jus de la vendange. La caille est assez abondante dans les plaines d'Assat,

Bordes, Bocil-Bezing, Angaïs, Nay, à l'est de Pau, et à Oloron. Elle dort ou piète dans les sillons de maïs parmi les feuilles de citrouilles, les millets, les menthes, les haricots entortillés aux chaumes. Souvent, après l'avoir tirée, le chasseur se sent froid au dos car, devant lui, il voit se relever... une moissonneuse qui a entendu crépiter le plomb sur son large chapeau de paille. Nos *perdreaux* sont de petite espèce, jaspés de corail et d'ébène. Ils sont durs à poursuivre, fatiguent les chiens autant que les *râles de genêt* qui ont l'air d'oiseaux égyptiens gravés sur les obélisques. La *perdrix blanche* ne vit que dans l'altitude : elle est une poignée de flocons qui a pris vie. J'ai souvent décrit la *bécasse*. Je me résumerai en disant qu'elle a l'air d'un bouquin de cuisine savante, relié en feuilles mortes, et chiné aux marges. C'est la plus amusante des chasses, de novembre en mars. Partout çà et là dans les bois, dans les gaulis au bord des ruisseaux, elles tiennent volontiers salon, y suspendant leurs miroirs de vif-argent, aux environs d'Orthez : Balansun, Mesplède, Castétis. Quelques maigres *râles d'eau*, à bec rose, doublement manchots, glissent plus qu'ils ne courent dans l'ancien lit de l'Adour appelé Pont-Long. Pour en terminer avec les échassiers, je citerai, devant Saint-Hubert, le *héron* qui hante les bords du gave et se juche souvent sur les cimes les plus élevées des arbres. La Fontaine l'a trop majestueusement dépeint pour que je m'y essaie. Parfois, tant je demeurais immobile, cet oiseau du moyen âge venait se poser à quelques pas de moi et décrivait, en se peignant avec son bec, de fantastiques arabesques. Il faut retenir, des palmipèdes, la *cane grise* et le *col vert*, amis de l'eau glacée, et les *sarcelles* dont Leconte de Lisle a écrit :

Où les poules nageaient, où cygnes et sarcelles
Faisaient étinceler les perles de leurs ailes;

mais il a confondu le cygne avec le canard à cause de la noblesse propre à sa poésie orientale. Comme il y a deux espèces de canards, il y a deux espèces de sarcelles : l'une d'un beau vert métallique à la tête, ainsi qu'une capsule de vin vieux, l'autre terne, assez semblable à une soupe où nageraient des filaments de carottes. Nos bocages sont remplis de passereaux, dont la *huppe* est le plus singulier. Elle a le chef emplumé d'un Iroquois et le bec comme une longue

aiguille courbe de chirurgien. Aussi le corps est-il en marbre noir, veiné de blanc comme un tombeau. *Fauvettes* et *rossignols* enchantent successivement, c'est-à-dire la nuit après le jour, les fiancés et les époux.

MAMMIFÈRES

L'*isard* fuit toujours. Il n'y a, pour en abattre du côté d'Argelès ou de Gavarnie, que quelques notaires parisiens en vacances. Mais personne, en général, n'a aperçu d'isard que dans son assiette où il est du mouton. Un sculpteur, seul, tel que Jean Pavie l'arrête. Le *lièvre* est un lapin de race. Buffon prétend qu'à Saint-Étienne-de-Baïgorry le lièvre se creuse des terriers comme son parent pauvre. Je n'en crois rien. Pourquoi pas dire qu'à Baïgorry, site charmant, auprès des ballons bleus qui s'envolent des Aldudes, les femmes dorment dans des hamacs? J'ai chassé le lièvre dans la plaine de Navarrenx. L'*écureuil* est le fils du vent, car il n'a qu'un poil léger. Mais il ressemble, quand il s'ébroue au sommet d'un chêne, à un éclaboussement de soleil.

HOMINIENS

Classification.

Teint fleuri et luisant; figure ronde comme un bol.....	Oloronais.
Jolis hommes bruns à moustaches en chat, teint mauresque.....	Gens de Laruns et d'Arudy.
Type sec, taillé en bois, nez cassé comme Dante et Henri IV.....	Palois.
Type chinois, yeux bridés, pommettes saillantes, auquel ne manque que la tresse.....	Basques.

BOTANIQUE

Que de fois j'ai admiré dans un prix décerné par le collège impérial de Pau ces vers naïfs qui s'essayent à traduire un passage de la *Philosophie botanique* de Linné :

Quel est cet agile marcheur
Explorant les forêts dès l'aube matinale?
Il cueille avidement la plus modeste fleur;
Dans sa corolle virginale
Il plonge un regard scrutateur.
Vous voyez de Linné le disciple fidèle...
La tunique légère à ses reins s'ajustant,
La paille, sur son front élargie en ombrelle,
Tel est l'uniforme constant
Dont son divin patron lui traça le modèle.
Une boîte arrondie, au métal éclatant,
Sur son épaule est attachée;
C'est de Dillénius le vase protecteur,
Conservant jusqu'au soir la vie et la fraîcheur
De la plante au sol arrachée.

Qui donc, dans un pareil costume, se refuserait à m'accompagner dans mes herborisations pyrénéennes? quoique

Les humides tapis de mousse
Verdissent tes pieds de satin,

et je n'ai jamais su s'il s'agissait des pieds nus de Mme Victor Hugo ou de ses bottines de lasting, et c'est délicieux, quoi qu'on pense. Mais, jeunes filles, ou jeunes hommes, n'hésitez point. Venez. A bas Sainte-Beuve!

PRAIRIES

La prairie s'ouvre devant vous, au printemps d'abord, quand, sur sa lisière détrempée, les *narcisses jaune* et *blanc* luttent ensemble comme la neige et le soleil. Mais voici qu'en juin les feux de celui-ci triomphent, émaillent le cuivre des *boutons d'or* et la porcelaine des *grandes-marguerites*. Animés par cette incandescence, les brins d'herbe deviennent des sauterelles; les *graminées* tremblent de toutes leurs

aigrettes en jetant leur pollen à la brise ; la *cascabelle*, jaune comme une Espagnole, agite ses grelots ; la fleur du *coucou* (ce lychnis nommé *lampette* parce qu'il est pareil à une petite lampe) remplace de sa rose et joyeuse flamme les *orchis* au deuil violet. Ici et là le *glaïeul* dresse son candélabre illuminé, et le *crocus*, dans la nuit bleue et transparente de son calice, semble enfermer du clair de lune. Mais il semble qu'un azur léger pleuve sur tout ce foin ; ce sont, éparses, les gouttes des fleurs de *lin*.

MOISSONS

Ne me demandez pas de vous accompagner dans la moisson à midi, car je suis vieux comme Booz. Pourtant c'est l'heure où elle est dans sa pleine magnificence. Je ferai la sieste auprès de la source. Que seules, les vierges gracieuses affrontent le soleil : car leurs cheveux sont pleins d'ombre. Et qu'elles me rapportent, s'inclinant devant moi avec respect, des épis de *blé* roux, déjà blancs de farine, et, encore, des *bluets* détachés du ciel torride, et des *coquelicots* noirs à force d'être rouges, braises dérobées à la terre.

HAIES

Les ombelles de la haie ce sont, avec leurs dômes de corail, les *cerisiers* aux troncs d'argent, nombreux à Itxassou. Et les buissonnantes *aubépines*, toutes parfumées de miel au printemps, lui font une âpre et puissante fortification. Presque partout, en inextricables fourrés, les plantes volubiles unissent leurs grâces : le *liseron* dont la brise secoue les écharpes de cloches blanches ; le *chèvrefeuille* dont la fleur incisée montre ses dents d'ivoire embaumées ; le rugueux *houblon*, à la cime enroulée, ensoleillée et tendre, aux cônes poisseux et merveilleusement amers ; la *clématite* ou *herbe aux gueux* dont se servaient ceux-ci pour simuler l'ulcère et apitoyer les passants ; l'enlaçante et traînante *pervenche*, couleur de l'eau du lavoir où s'écoule l'azur. Puis les lianes élancées jaillissent vertes, luisantes, retombantes, des *églantines* telles que des cascades où frissonneraient des jeunes filles.

TALUS ET BORDS DES ROUTES

Sur les talus se montrent, avec des *mousses*, suivant la saison, les cornets glauques et translucides des *arums* avec, au centre, une sorte de battant de sonnette, d'un soufre pâle ; la *campanule* qui sonne du ciel ; la *primevère* qui s'étend en flaques de soleil printanier ; le *cabaret des oiseaux* où le chardonneret vient boire aux jours des fortes chaleurs, car ses feuilles, réunies à la base en godet, retiennent l'eau de pluie ; le *bouillon blanc* qui semble la houlette à ruches d'or de quelque bergère Louis XV ; la *menthe* à feuille veloutée, tapis de petits ânes qui recherchent l'ombre ; et les flambeaux des *digitales*, tamisant un feu rose et doux dans leurs tulipes émaillées.

BOIS ET SOUS-BOIS

L'*anémone-Sylvie* aime les clairières, les bords enchevêtrés des ruisseaux forestiers ; elle est si légère qu'elle a moins l'air d'une fleur que de son reflet mobile et nacré ; elle ressemble à l'*isopyre* que l'on trouve au bord du Làa, près d'Orthez, et au grand parc du château de Pau. Je doute qu'Henri IV ait jamais cueilli, même pour l'offrir à Gabrielle, l'une ou l'autre de ces corolles fragiles qui s'en fût trouvée mal, comme cette belle dame, quand il la surprit le trompant. L'*hellébore vert*, aux anthères livides, pousse à foison çà et là, et l'espèce dite *pied de griffon* rappelle bien, par ses feuilles, une ferronnerie héraldique. C. C. C. Bords du gave, Orthez. Dans les bosquets de La Hourcade, non loin de Lagor, vous trouverez une sorte de tulipe bigarrée, nommée *pintadine* ou *fritillaire* dont j'offris un bouquet harmonieux à mes chers amis Duparc lorsqu'ils vivaient à Monein. Enfin, la *brunelle* encapuchonnée marie son velours violet au bleu de l'*ancolie* qui semble une fantaisie tuyautée par le fer de la fée la plus habile. Dans les sous-bois, signalons encore la *pulmonaire*, d'un indigo plus foncé qu'aucun lac ou ciel andalou ; le *grand houx* et le *petit houx* dont les baies, tranchant avec le sombre et magnifique feuillage, ont l'air de perles de corail sur le teint d'ombre des créoles. Enfin, sous les fougères, plumes d'autruche en émeraude,

le conseil municipal des champignons, vénéneux ou pas, tenant séance, le béret marron, blanc ou rouge, sur la tête.

BORDS DES RUISSEAUX ET RUISSEAUX

Le *sceau-de-Salomon* est une tige rivulaire, d'une courbe gracieuse, aux belles feuilles glauques, ovales et qui porte tout du long, et du même côté, des fleurs blanches qui ont l'air de boucles d'oreilles de petites filles d'autrefois. Elles sont suspendues à un filament vert extrêmement ténu. La *reine-des-prés* vit dans son voisinage, parfumée d'amande, et coiffée d'une vieille dentelle jaune. La reine de Saba vint voir Salomon, mais on ne dit point si ce fut à la Chaussée d'Orthez, auprès de ce ruisseau de Choü dont le murmure me versait le sommeil à midi quand je cherchais la nuit des aulnes. Ma tête reposait parmi les *salicaires* dardant autour de moi leurs lances pareilles à des banderilles de feu. Mais les jeunes taureaux ne s'en émouvaient point, et mes rêves d'azur flottaient avec les *myosotis* inondés par secousses.

ÉTANGS, MARÉCAGES

Ce n'est guère qu'aux environs de Bayonne que nous rencontrons la flore des étangs qui a pour roi cet œuf de cygne : le *nymphéa blanc*. Le *nénuphar jaune* lui tient compagnie mais comme si, ayant brisé sa belle coque, il ne lui restait plus que le vitellus. Tous deux s'immobilisent entre les lunes vertes de leurs feuilles imperméables sur lesquelles les grenouilles coassent, et non croassent, selon les règles de la grammaire. Telle que l'ombrelle rose d'une fée, qui marcherait au bord des ondes, l'inflorescence du *jonc* fleuri se déploie, mais elle est assez rare. Plus commune est la *sagittaire* aux vertes flèches qui semblent menacer le canard dont l'ombre passe sur le miroir lacustre. En juin-juillet, quand la chaleur est accablante, on voit l'*hydrocharis*, à petites feuilles de nénuphar, semer sur l'eau ses légers pétales, semblables à du givre fondant au soleil. On l'appelle aussi *grenouillette*, de la légende qui veut que les grenouilles y laissent leur morsure : l'encoche du limbe orbiculaire. Et, peut-être, la race batracienne, amie de l'été, y trouve-

t-elle l'illusion de ces granites glacés que l'on sert aux Espagnoles dont les robes arborent les beaux *iris* aux volants jaunes.

LANDES

Dans les landes du Pont-Long on trouve la *parnassie*, sorte de renoncule, non point dorée comme la coupe du *populage* qui l'avoisine, mais d'un cristal de Bohême, minutieusement gravé. Sa tige fine et longue ne porte qu'une seule feuille vers le milieu, ce qui est fort original et fait songer au mariage. Quant au *rossolis* (rosée du soleil, *droséra*), c'est un petit piège aux insectes. Sur sa rosette pourpre, ciliée, pleine de rosée, le moucheron séduit se pose, est retenu, puis digéré tout aussi bien que par une araignée. R. R. Salles, Sault-de-Navailles sans doute et, me dit-on, encore à Beyris et à la Négresse. Je veux signaler, dans l'ancien lit de l'Adour, dont un œil exercé distingue encore les berges, un arbuste coriace, ingrat d'apparence, sorte de petit chêne-liège dont la feuille froissée entre les doigts exhale les parfums de l'Arabie-Heureuse. C'est le *myrica galle* ou *piment royal* qui, au dire des vieux botanistes, il les en faut croire, a la vertu de purifier les régions paludéennes qu'il recouvre. C'est le remède à côté du mal, la confirmation de la belle théorie qui fait écrire à Bernardin de Saint-Pierre que le riz pousse à la Chine parce que ses habitants sont relâchés. Dans ces régions incultes l'*ajonc-épineux* qui n'est bon qu'à la litière et, par ses jeunes pousses, au pacage des brebis, forme parfois des fourrés impénétrables (côtes de Hasparren). Personnellement j'ai horreur de ces aiguillons, de ces tiges d'acier barbelées, que m'oppose cette plante par moi nommée le *désespoir du chasseur*. On trouve parfois, à sa base, la fleur rose du *pédiculaire sylvestre*. Il en est une plus fraîche espèce dans les prés spongieux : *pedicularis palustris*. Dans la lande sablonneuse je nomme trois espèces de *bruyères :*

1° *Erica vagans* ou *bruyère vagabonde*. Ce charmant nom, le doit-elle à son teint de jeune fille échappée?

2° *Erica ciliaris :* à cause de ses longs cils noirs sur un teint également rose.

3° *Erica cinerea :* parce qu'on la dirait recouverte d'une cendre légère.

Dans la lande tourbeuse, je note les *Erica tetralix*, ou *bruyère à quatre faces*. Vulg. : *bruyère des politiciens*.

RÉGIONS MONTUEUSES

Trois de leurs plantes revêtent les bleus les plus intenses : l'*iris*, la *gentiane acaule*, l'*aconit napel* que l'on appelle aussi, je crois, le *casque de Vénus*, mais, aussi bien, à mon avis, pourrait-on le nommer le *char d'Amphitrite*. Il fallait, pour que leurs fleurs s'assimilassent ce reflet d'acier, la proximité des lacs profonds et solitaires qui n'ont plus, au-dessus d'eux, que l'azur figé de la glace et l'éther. Un mot de l'*edelweiss*, ou *immortelle des neiges*, qui m'agace un peu, à cause du tourisme. Soyons franc : ils ne sauraient évoquer le moindre flocon, mais un pied d'oiseau en pantoufle de molleton blanc. Il faut, néanmoins, reconnaître qu'il procure à l'herborisant qui le recherche des excursions parmi les plus belles espèces forestières : les *hêtres*, dont les dômes en novembre ne sont qu'un coucher de soleil qui a pris racine ; les *sapins* et les *mélèzes* qui, à force de s'être baignés dans un ciel immaculé, ne se distinguent plus de lui que par leur ombre et leur parfum. Quant au *myrtil*, il en faut dédier le fruit aux jeunes filles qui, trop jeunes pour avoir souffert de la vie, peuvent sans sourciller mordre à ses pulpes aigrelettes.

SABLES MARINS

Ils offrent une végétation coriace : l'*yeuse* ou *chêne vert*, d'un beau port cependant. J'avais, dans ma jeunesse, espéré de l'avoir sur ma tombe. Une tempête m'a dissuadé. Mais il chante encore dans ma mémoire, grâce à l'emploi délicieux qu'en a fait le prince des rimeurs : notre vieux Théodore de Banville. Le *chêne-liège* n'est qu'un écorché vif et d'autant plus qu'il se convulse sous les tourmentes de la mer. L'*arbousier*, aux fruits rugueux, âpres, et d'un rouge décoloré, me rappelle le petit jardin d'Orthez où tant d'amitiés ont fleuri. Tout ce qui ne respire pas le vent du large et de la montagne m'empoisonna la vie autant qu'eût fait la *pomme épineuse* ou *datura* qui croît aussi sur les plages

amères. C'est au *chardon bleu des grèves* que je donne le prix, car, plus encore que le sapin ou le mélèze, ou la campanule, il se fond avec le ciel.

MURAILLES

Ce n'est pas de ce massif qui borde au sud notre pays qu'il s'agit, dont on dit que les ondoiements, les soulèvements, les marées, les chevauchements, les chutes, les fiertés, les houles, les pénétrations sont soumis aux mêmes lois de la gravitation qu'une Thétys plus lente. Ce n'est plus sur vous que j'irai, ô divins remparts, montagnes bien-aimées où j'ai monté tout jeune, où je découvrais des espèces enivrantes que je n'ai point toutes retenues. A l'heure de sa vieillesse, Francis Jammes ne vous saluera plus que de loin. Entre deux de ses enfants il fera le tour de sa maison. La flore d'une petite muraille lui tiendra lieu de hauts sommets. L'*asplénium adiantum nigrum*, pareille à une plume d'oiseau dont le bec est trempé dans la meilleure encre, lui rappellera son métier ; la *cymbalaire gazonnante*, qui panse les blessures de la pierre, le rappellera à la charité ; la *langue de cerf* le fera songer à la fable de La Fontaine, et la *doradille* enluminera son missel.

FRANCIS JAMMES.

Scènes de la Révolution mexicaine[1]

II

La présidence et la mort de Madero.

Paris, 26 septembre 1911.

Au mois d'août, mon mari, en raison des événements du Mexique, rejoignait hâtivement son poste. J'avais quelques affaires à terminer, et me décidai à prendre le paquebot suivant.

A la vicomtesse de M...

Mexico, 5 novembre 1911.

Me voici bien arrivée, après une traversée de vingt-trois jours ! Mon mari m'attendait à la Vera Cruz.

Madero, le révolutionnaire triomphant, n'est pas, jusqu'ici, élu régulièrement président... Il ne réside pas encore au Palais et demeure dans une petite villa, rue Liverpool, avec sa mère, fort autoritaire, dit-on, et son père, qui, d'après certaines rumeurs, l'a poussé à provoquer la révolution. Ce vieux « padre », au type juif, grand, très brun,

(1) Voir *la Revue universelle* du 1er septembre 1926.

passe pour un spéculateur effréné. Deux sœurs du « vainqueur » vivent aussi avec lui ; la plus jeune a une assez belle voix... Je les aperçois toutes deux à l'église où Madero, spirite et libre penseur, ne met pas les pieds.

M. de La Barra, ministre des Affaires étrangères, se trouve, de par la Constitution, président intérimaire. L'opinion dominante est qu'il a les qualités voulues, d'expérience et de tact, pour être le lien entre l'ancien état de choses et l'esprit nouveau que Madero, « le rénovateur », se fait fort d'introduire dans son gouvernement. M. de La Barra était récemment ambassadeur à Washington. Quand il prit congé de M. Taft, celui-ci lui aurait prédit qu'il serait président du Mexique. Il ne le sera, par malheur, que quelques jours ! Le gouvernement des États-Unis réserve son attitude. Peut-être voit-il sans déplaisir les complications où s'engagent ses voisins du Sud. Qui sait, même, s'il n'applaudit pas secrètement à la chute d'un pouvoir qui choquait ses doctrines démocratiques et qui grandissait outre mesure, avec Diaz, en s'appuyant sur l'Europe !

Ce matin, j'ai vu de mon balcon courir des bandes de « pelados » (1) du côté de la maison « del Aspostol » (de l'apôtre), près d'ici. Accompagnée d'un de nos collègues, qu'animait la même curiosité que moi, nous avons suivi la foule. Aux arbres, aux grilles, s'accrochaient des grappes humaines. La chaussée était encombrée de fiacres où s'empilaient des groupes assez minables. Ces enthousiastes, en guise de drapeau, agitaient des banderoles où se lisait : « Viva Madero », ou bien balançaient son image au bout d'un bâton.

Du balcon, le prophète haranguait la foule, tandis qu'on l'applaudissait de confiance, sans entendre ni comprendre. Après quoi, des amis ont pris sa place, présentant à la foule tel ou tel général « libertador », un de ces grands hommes surgi depuis deux mois. Puis, je ne sais qui a supplié « el pueblo mexicano », le peuple mexicain, de ne pas faire d'opposition, ni de manifestation à la Chambre. Bientôt, de nouvelles élections allait sortir un parlement *librement élu* qui saurait répondre aux « vœux de la nation ». Bref, c'était tout à fait antique, le peuple consulté, Rome,

(1) *Pelados* ; on désigne ainsi les plus pauvres de la population vêtus de coton blanc, roulés dans le *sarapé* (ou *poncho*) national.

le Forum, les Gracques... Ces pauvres « pelados », les yeux hors de la tête, écoutaient, doux et contents. Qu'en sera-t-il dans six mois, quand ils verront que rien n'est changé? Que leur « sarapé » n'a pas moins de trous, et que leur nouvelle idole n'était qu'une idole!... En ce moment tout est à l'espérance... L'espérance d'enfants ignorants! « Viva Madero! » Mais on ne gouverne pas avec des vivats!

N'ai-je pas eu là le tableau typique de la démagogie? Quelle triste comédie! le public crédule, les acteurs jouant leur rôle. On dit Madero de bonne foi, se croyant vraiment la mission de sauver le Mexique. De quoi? avec quoi? par quoi? A-t-il un programme? a-t-il des idées générales? quelque expérience? Il n'a rien, je le crains, que son dangereux amour de la popularité. *Viva el chaparito!* « Vive le petit bonhomme! » Il a la peau très sombre, une courte barbe plaquée sur les joues comme une tache d'encre, un gros front bombé, l'aspect chétif.

Sur le balcon, ses amis du jour s'étreignent à la manière du pays, en se frappant l'épaule, le bras passé autour du cou. Derrière eux, Mlle Madero entonne son air de bravoure, accompagnée au piano, chantant pour les assistants de la rue.

A la vicomtesse de M...

6 novembre 1911.

Ce matin, nous avons été réveillés par les sirènes hurlantes et par des pétards. Encore un défilé, bannières au vent. C'était une manifestation de pauvres gens allant, dès l'aube, saluer leur « chaparito », pèlerins sortis on ne sait d'où. Quel voyage n'ont-ils pas fait pour voir leur prophète? Ils sont enroulés dans de vieux « sarapés », usés, aux dessins compliqués, tissés dans les montagnes en trois couleurs, blanc, noir, bleu. Sous nos yeux se cristallise une de ces légendes dont la démocratie a besoin pour son culte.

A la vicomtesse de M...

Le soir, 6 novembre 1911.

Séance solennelle à la Chambre des députés, où Madero prêtait serment de fidélité à la Constitution. Peu de police. En un tel jour, avait-il dit, tous avaient le droit de l'appro-

cher librement. Aussi, n'avançait-on pas, la foule serrée dans les rues, arrêtant les voitures, encombrant les issues. Sur l'escalier extérieur du Palais législatif, la cohue faisait bloc. Mme H..., femme du ministre du Japon, n'avait pu se faire place qu'assez mal traitée. Elle a ardemment protesté contre ses oppresseurs et finalement a pu entrer au Palais. Moi, avec la femme et la fille d'un collègue que je protégeais de mon mieux, l'une très frêle, l'autre épouvantée, je tâchais d'en faire autant. Nous dûmes redescendre, soulevées par la foule, bousculées et hors d'haleine. Notre amie ayant fait un récit pathétique de nos difficultés, disant que j'étais évanouie et foulée aux pieds, le jeune introducteur des ambassadeurs, Martinez del Campo, est arrivé tout pâle à mon secours, et nous a trouvées riant de nos mésaventures.

A l'intérieur du Palais, peu de monde. Quand Madero est entré, aucun député n'a applaudi. Sa figure rayonnait de joie. Il est sorti presque aussitôt et nous avons couru aux fenêtres... Il passait à travers la foule hurlante de ses adorateurs ; d'autres étaient pressés aux balcons, juchés sur les toits ou accrochés aux réverbères. Impossible d'exécuter l'hymne national, dans le désarroi des trombones séparés des pistons par des admirateurs enthousiastes.

En attendant la fin du tumulte, nous errions de salle en salle. Dans l'une d'elles, quelqu'un montrait en souriant, jetés là dans un coin, des sacs paraissant contenir le vote des provinces, scellés, ficelés, étiquetés... Cette révolution qui se réclame du suffrage universel libre, mettait-elle son secret sous nos yeux?...

L'ami du peuple acclamé à l'heure même comme le défenseur du droit, et là, ces paperasses au rebut?

Notre collègue A..., dans son auto, a été malmené par la foule ; on lui a crié : « Applaudissez Madero », « Viva Madero », et comme il se taisait, un ivrogne a voulu monter dans sa voiture, et lui a jeté sable et poussière sur ses habits. Il était pâle de colère.

Reconnais-tu ton beau Mexique? Ce pays de politesse et de bon ordre, ce palais avec ses gardes dont le style n'eût pas déparé une cour d'Europe?

A la vicomtesse de M...

Au soir, le 8 novembre.

M. de La Barra, sa tâche sagement remplie, quitte le Mexique ; c'est en France qu'il va chercher le repos.

Nouvelle bousculade, le soir même, à la gare, pour ses adieux. M. A..., qui joue de malheur, a eu ses habits déchirés. Mme de L... pleurait, houspillée par la foule ; Mme E... poussait des cris perçants, sa fille égarée dans le tohu-bohu.

Dans la province, on s'entre-tue, des centaines de cadavres restent sans sépulture dans le Chiapas. On se bat de tribu à tribu, comme avant Cortès. Tout est si déconcertant dans ce pays que l'on ne sait que prévoir ! Sera-ce l'anarchie? L'intervention américaine? ou Madero saura-t-il restaurer la paix? Chacun donne son avis, du reste, avec un calme parfait et un fatalisme incroyable.

A Mme N...

10 novembre 1911.

J'ai rendu visite à « l'esposa », l'épouse de notre président, bien modeste ; rien du charme de Mme Diaz, dont le souvenir reste si présent à Chapultepec. Mme Madero parle de « la guerra », qui n'a été qu'une révolte contre les lois. Le mot de guerre a un sens si noble et si terrible qu'il convient peu à cette triste révolution. Partout, elle a accompagné son mari. J'en ai été d'abord touchée, étonnée et édifiée. Depuis, ayant rencontré les « soldaderas » derrière les troupes, j'ai reconnu l'immémorial usage indien, la femme suivant le maître par instinct de bonne créature fidèle. A Puebla, ces malheureuses sont mortes avec leurs hommes quand on se battait dans les rues... Je ne sais trop si c'est de l'héroïsme...

Au commandant C...

22 novembre 1911.

Madero ne cesse de haranguer la foule de ses fenêtres, et se fait applaudir : « Viva el incorruptible », « Viva el immaculato ! » Par contre, la province est sillonnée de bandes

qui ont chacune leur chef. Zapata, le plus puissant, permet à ses hommes, le soir, de visiter les haciendas, de déshabiller les dames et de danser de force avec elles. Je connais une jolie jeune femme qui a été réduite à ce traitement, son mari garrotté dans un coin. La fin de l'histoire reste dans l'ombre.

Madero ne sait ni punir, ni agir. Il déteste l'armée, et garde peut-être quelque sympathie aux brigands, ses anciens alliés, hommes libres et indépendants. C'est le 4 du mois prochain que cet imprudent disciple de Rousseau et de Tolstoï prend le pouvoir.

Au même.

25 novembre.

Mme Madero devait recevoir aujourd'hui. Mais non, elle a perdu un cousin. Ils sont cent vingt-quatre Madero, sans compter les femmes et les enfants. Nous aurons peut-être d'autres occasions d'être décommandés !

Zapata le bandit ne veut mettre bas les armes que si on le fait gouverneur d'une province ; tout démocrate qu'est Madero, il n'ose encore lui céder. Avant la révolution, ce Zapata fut palefrenier de M. de La Torre, gendre du président Diaz, et jusqu'à présent a toujours respecté la vie et les biens de son ancien maître... Les troupes régulières marchent contre lui. Tout cela, au nom de la liberté et du bonheur universel.

A la vicomtesse de M...

15 novembre.

On m'avait dit que, le vendredi, à l'église de Dolorès, se célèbre une messe à laquelle assistent les filles galantes et aussi les demoiselles légères qui, le soir, font florès rue de Plateros. J'y suis allée hier ; en réalité, c'est une messe expiatoire que les pauvres créatures se sont appropriée, et non une institution, comme on le prétend, pour leur donner une indulgente bénédiction.

A la porte, plusieurs autos et quelques fringants équipages. A l'intérieur, rien que des femmes modestement habillées

de robes foncées, toutes à genoux ou assises par terre, recueillies, absolument voilées de noir ; à peine si l'on aperçoit un petit nez bien poudré ou un coin de lèvre trop rouge.

Je suis sortie toute troublée de la petite église, frappée de ce singulier mélange de vice et de pauvre foi obscure. J'ai vu, là aussi, une statue du Christ à la colonne, d'un affreux réalisme, toute marquée de plaies, avec de longues boucles de vrais cheveux... On prétend que les voleurs l'invoquent quand ils méditent un mauvais coup.

Reyes, autre chef de parti, ancien général avec Diaz, a levé d'assez fortes troupes dans le Nord. Le pauvre Madero, qui ne voulait pas d'esclaves dans les casernes, a renforcé son armée et l'envoie contre l'impertinent rival qui fait point pour point, contre lui, ce qu'il a fait lui-même contre Porfirio Diaz. Les gens, pour se rassurer, prédisent le triomphe final de Madero.

Dîner à l'ambassade américaine. Tenue des hôtes, allure générale en harmonie avec les temps nouveaux. Le ministre des Relations extérieures, en habit, mais cravate noire, boutons de chemise noirs, gants noirs, portait le deuil de sa première femme. La seconde était présente, en robe de ville.

Au commandant C...

1er décembre 1911.

Brillante réception à la légation d'Allemagne. Le ministre, l'amiral de Hinze, un peu sucré et mystérieux, mais agréable. Il a pour maître d'hôtel un géant en culotte courte. Je suppose que c'est le dernier grenadier de Frédéric Ier. Sous ses ordres évoluaient des serviteurs indiens, minces et fluets, nullement assortis à cette grandeur.

Banquet offert par le grand commerce au président Madero. L'air grognon, il s'est sauvé aussitôt le café servi, après avoir prononcé un discours assez discuté. « Tout en faisant une part (limitée) au capitalisme, a-t-il dit, il est surtout au pouvoir pour donner la main au prolétariat. » Les princes de la banque et de l'industrie faisaient une mine assez déconfite. On a trouvé imprudents et la hâte des organisateurs de la fête, et le ton démagogique de leur hôte.

Le lendemain, il a volé en aéroplane, à la grande joie des photographes.

A la vicomtesse de M...

15 décembre 1911.

J'éprouve une sympathie croissante pour la belle et charmante Mrs O'Shaughuessy, femme du premier secrétaire de l'ambassade américaine. Elle joint, au va-de-l'avant de sa race, un esprit exalté de devoir et de sacrifice. D'une intelligence supérieure, très cultivée, elle parle cinq langues... Puis, elle admire comme moi les beautés de ce pays et s'est prise d'amitié pour mon vieil ami, M. de S... N'est-ce pas assez pour que je l'aime aussi?

Ce matin, j'étais chez une jeune femme française. Nous causions gaiement, quand le canapé où nous étions assises s'est mis à rouler et à tanguer, comme en mer. Un fort tremblement de terre secouait toute la maison ; non sans peine nous avons pu gagner la porte du jardin et nous abriter sous le chambranle. Les arbres étaient tordus comme par un vent de tempête, nous entendions les volets battre et les objets tomber et se briser. Les chiens de la jeune femme se serraient contre nous, le poil hérissé... Dans la rue, les Indiens s'étaient jetés à genoux, et les mules, les jambes écartées, trouvaient une sorte d'équilibre dans la fixité de cette pose.

Mme Madero nous a reçus. C'est une petite femme maigre et sans beauté, les cheveux grisonnants, mais les yeux sont vifs et passionnés, avec le sourire, l'amabilité douce que toute Mexicaine sait avoir. Elle nous a reçus dans le Palais de Maximilien, avec ses tentures de damas, ses meubles style Napoléon III ; gens et choses allaient peu ensemble.

Au commandant C...

17 décembre 1911.

Fête au Cercle français, sorte de bienvenue offerte au nouveau président. Mme Madero était là aussi, douce, bonne, vêtue d'une petite robe de soie où la couturière avait ajouté force glands et dentelles pour compléter ce qu'elle estime une tenue présidentielle de rigueur. J'ai dîné à côté de Madero. Il est végétarien ; un idéaliste comme lui

ne doit-il pas être du parti des bœufs et des moutons? Il m'a parlé beaucoup de ses projets de réformes pédagogiques. Ayant été pendant un an élève au collège de Versailles, il s'imagine pouvoir introduire ici nos méthodes, du premier coup. Il a fait le tour des salons et a séduit tout le monde par sa simplicité et sa réelle affabilité. Il a un amour désordonné de la popularité et l'obtient par cette bonne grâce. Quoique je n'aie rien remarqué en lui qui dénote une supériorité quelconque, son air bienveillant m'a touchée, moi aussi.

Le général Reyès, qui essayait une contre-révolution, a fait sa soumission à Madero. Celui-ci sera clément. Que faire d'un rebelle, quand on l'a été soi-même l'année précédente? Les troupes qui ont cerné Reyès sont envoyées contre les zapatistes qui tuent et pillent sans frein. Tous ces hommes s'exterminent entre eux avec une singulière facilité ! Puis, les caisses de l'État sont vides ! Notre ami M... dit : « Je crois que, puisque Madero est au pouvoir, il faut l'y conserver. Mais je ne veux ni le connaître ni aller chez lui. Malgré ses paroles de justice et de liberté, puis-je oublier qu'il a causé la mort de quinze mille hommes et ruiné mon pays? »

Cependant, le change, baromètre du crédit public, n'a pas beaucoup baissé. La piastre, qui valait 2 fr. 50, dépasse encore 2 francs.

Au même.

6 janvier 1912.

On parle beaucoup du prochain dîner diplomatique au Palais. Le chef du protocole s'arrache les cheveux... Madero veut sa mère à sa droite ; il dit que, si ses parents n'ont pas le premier rang, il restera chez lui. Enfin, après bien des pourparlers, il a été convenu de suivre l'usage des cours de Londres et de Madrid au sujet des reines douairières. Que fait-on de la sainte « égalité »?

Le lendemain.

En fin de compte, ce dîner au Palais a été fort décent, avec tout le cérémonial de jadis, mais il manquait la grande allure et la tenue du couple Diaz. « Madame mère » était

absente et le menu simple et bon. Mme Madero était décolletée pour la première fois de sa vie, bien mise avec une belle garniture de Venise au corsage. Je la crois intelligente ; elle s'observe, se civilise, uniquement occupée, je crois, d'aider son mari dans sa tâche. Les cols et les cravates des invités, quelques-unes noires, étaient d'une fantaisie toute fraîche éclose au soleil de la liberté.

J'étais à table à côté d'un vieil Indien, pontife de la magistrature et dernier survivant des temps héroïques, infidèle à Diaz, rallié à Madero. Poète et littérateur, il en est resté aux idées de notre 89 et de notre 48. Il a voulu me faire boire, sans réfléchir à cet anachronisme, à la santé de Lamartine *libéral*. J'ai bu, puisqu'il le fallait, trois gouttes de champagne à Lamartine *poète*. Puis il m'a très sérieusement entretenue des principes de Diderot, de Rousseau et des Encyclopédistes. C'est grâce à ces rêveries surannées que le pays peut encore croire aux bienfaits des révolutions.

A la vicomtesse de M...

Guadalajara, 13 janvier 1912.

Guadalajara est une jolie ville moderne de 80 000 habitants. Tout un quartier de belles villas a été bâti par des Français. La maison installée pour nous était toute garnie de fleurs. L'agent consulaire, M. Cuzin, nous a menés à son importante fabrique de confections ; une légion de tailleurs, coupeurs, couturières, se sont précipités sur nous pour nous prendre mesure. Les machines ont ronflé, piqué, cousu, en notre honneur, et six petites Indiennes m'ont apporté une gerbe énorme de roses.

Ici, tout est fleuri ; les maisons, parées de bougainvilliers, étendent sur les murs leurs draperies de pourpre ; partout, des violettes monstres, des plantes d'Europe encadrant les arbustes des terres chaudes aux feuillages panachés.

On nous a fait admirer, aux environs, un invraisemblable paysage, la « Barranca ». Brusquement, la plaine se déchire et se creuse en une vallée profonde de 600 mètres et large d'un mille. Les parois tombent toutes droites en falaises à pic ; au fond, roule la rivière, entre des champs de riz et de cannes.

Une fois de plus, nous avons constaté, avec une réelle

fierté, la situation prospère de la colonie française, le mérite, la tenue, l'énergie et les talents de nos compatriotes.

A la même.

20 janvier 1912.

Nous continuons notre voyage jusqu'à Colima et sommes campés à l'hôtel *Carabanchel*. Cette curieuse auberge, au nom ronflant, est restée ce que pouvaient être celles où Sancho Pança lutinait les servantes. Dans les chambres, ni eau, ni table, ni portemanteau ; des fillettes aux pieds nus font vaguement votre lit avec des draps troués et pas de couvertures. Partout, poules et grillons sont installés à domicile. L'hôte souriant nous portait lui-même notre repas dans la salle commune, et posait triomphant devant nous au dessert un gâteau d'œufs ruisselants de jus sucré.

Le prétendu service était fait par de petites Indiennes traînant leurs savates, un collier d'or au cou et les mains douteuses, occupées surtout du bien-être des célibataires à des tables isolées, leur faisant des signes et leur envoyant des œillades.

Après quelques réclamations, on m'a préparé une chambre immense de quinze mètres de long, ancienne salle de bal et de fête où chantaient encore les grillons. De gré ou de force, il fallait écouter leur étourdissant concert... Point de portes, mais de larges ouvertures donnant sur le « patio » éclairé par la lune.

A la même.

Colima, 27 janvier 1912.

Mon mari étant fatigué, je suis partie seule avec mon brave Lorenzo, pour Manzanillo, petit port du Pacifique Le soleil se levait sur la ville, teintée de rose, d'or ou de bleu pâle, selon les reliefs et les pentes de ses revêtements de murs, de rochers. Le long de la voie, de petites huttes groupées en minces villages. Comme Rebecca, les femmes, une cruche sur l'épaule, vont au puits ; les bébés nus courent parmi les poules et les petits cochons noirs, vifs comme de jeunes sangliers ; les hommes bavardent à la station, ou

s'en vont à leurs prétendues affaires, sur de petits bidets pie ou fleur de pêcher. Tout ce monde a l'air heureux. La nature généreuse se charge de leur donner le nécessaire presque sans travail. Les bois, les arbres sont fleuris de lianes ; puis, voici les lagunes aux approches de la mer, doublant l'image des montagnes comme dans un miroir. Sur l'eau se dessine le triangle régulier et brillant que forme le reflet des oies sauvages qui s'envolent !

Dès la gare, qui est juste au bord de la plage, un réel enchantement ! Le soleil magnifique illumine la baie de ses rayons, miroitant sur l'eau d'un bleu turquoise ou saphir changeant, si transparente qu'on voit, sur les fonds de sable, nager les poissons d'or et d'argent. Pauvres poissons ! Qu'ils profitent de leurs derniers beaux jours ! Car les Japonais ont obtenu la concession des pêcheries jusqu'à l'isthme de Téhuantepec, et leur flotte est en route. Le chef de cette escouade japonaise se trouvait dans mon wagon. Il est, comme de juste, officier de marine, ingénieur, commerçant et pêcheur de sardines. N'a-t-il pas d'autre mission? Au guet sur ces côtes, on apprend bien des choses !

Des collines boisées, brûlées par la sécheresse, descendent en pentes dorées jusqu'à la plage ; plus loin, de hautes montagnes d'azur, et, semés dans l'eau limpide, des rochers gris, qui s'y mirent comme de gros monstres aquatiques au repos... Au large, l'Océan avec sa houle imposante. La petite ville, perchée sur la falaise, est bâtie en étroites terrasses, sur lesquelles des maisonnettes de bois aux toits de pagode sont agrippées ; des fleurs en quantité y suspendent leurs draperies bariolées..

On m'a dit qu'à Manzanillo je trouverais des perles... On m'indique les échoppes de l'épicier, du Chinois, du pharmacien. Je ne trouve rien de remarquable ; des petits sacs de peau ou des tubes de pharmacie ne sortent que des perles bossuées et sans éclat. Chez Doña Carmelita, revendeuse, quelques jolis spécimens ; mais, mon Japonais m'a invitée à déjeuner et me fait chercher... j'espère revenir pour un choix judicieux. Mais, le soir, la marchande prenait le train, Lorenzo plus heureux que moi la retrouvait dans son wagon, et découvrait une jolie perle qui, montée en épingle, augmentera son prestige à l'office !

J'ai retrouvé mon hôte qui, dans sa « launcha », m'attendait. Il se rend de l'autre côté du golfe, où il va établir sa

fabrique de glace et de boîtes de fer-blanc. Quelle pitié ! Dans ce coin si seul, si paisible, si beau, d'ici peu l'on verra une cheminée d'usine dépasser les palmiers. Tout était encore sauvage et la plage déserte ; un immense cirque de sable, bordé d'une forêt de cocotiers, n'y laissait deviner le passage des hommes que par les tas d'huîtres perlières, les coquilles ouvertes et jetées sur le sol.

Mon Japonais était accompagné d'une espèce de second, qu'il a forcé à tenir sur ma tête un vaste parasol. J'étais donc comme une vieille princesse des contes de fées, suivie de son gnome ; trois Indiens zapotèques, minces et propres, conduisaient la barque, pêchant en chemin, et jetant à nos pieds des poissons étincelants et comme revêtus d'un émail précieux.

Débarquée, il m'a fallu aller à pied le long de la côte et gagner le rancho, en froissant des sensitives qui se repliaient pudiquement le long du sentier... Les oiseaux, qu'on ne chasse pas, restaient sans crainte perchés près de nous, ibis bleus à aigrettes, oies et canards sauvages.

Au fond de la baie, la rivière cachée sous les bananiers et la maison japonaise, sur la hauteur. De là, une vue admirable : le Pacifique avec ses hautes vagues se brisant sur les rochers, poussées par les vents qui ont traversé l'Asie.

Déjeuner excellent avec nos beaux poissons de Lalique, mis à la sauce, puis, retour dans la petite barque de mes Japonais.

La route de Colima est d'un pittoresque charmant, avec ses hautes montagnes, des lacs, des vallées où s'étendent des champs de canne et des rizières. Tout à coup, apparaissent, au tournant de la voie, les deux cimes du volcan *Colima*, l'une avec sa légère fumée, sortant d'un étroit cratère, l'autre drapée d'une neige étincelante.

La ville de Colima a conservé intact son style espagnol, avec ses hautes fenêtres grillées. Les rues des faubourgs semblent abandonnées, creusées d'ornières et envahies par les herbes. Les vieux murs effrités qui bordent les jardins laissent passer les lourdes branches des arbres aux feuilles vernissées. Tout l'aspect mélancolique des choses qui meurent. Seul le « zocalo » (la place principale) garde son animation. Le soir, la musique militaire joue *la Veuve joyeuse* et *Rigoletto*. La foule tourne autour du kiosque, les garçons et les filles se croisent sans s'approcher, se contentant de sourires et d'œillades.

Ici, sur le versant du Pacifique, la population a une sorte de beauté, qui n'est pas gâtée, comme dans la vallée de Mexico, par l'abus du poulqué ! Mais quelle peut être la mentalité de ces Indiens mystérieux et de ces métis? De quel sang mêlé peuvent-ils descendre? De quels Japonais tiennent-ils ce sourire? De quels Chinois cette absence de nerfs qui les rend indifférents au froid, à la faim, à la souffrance? De quels Arabes cet amour de la phrase ronflante? De quel ancêtre peau-rouge cette instabilité de nomades, cette absence d'esprit de famille, corrigée par la fidélité au clan, ce communisme qui consent au partage du bien acquis, l'aide au vieillard, la bonté pour les enfants qui grouillent partout, et dont le père reste inconnu? De quels Maures, cette jalousie vaniteuse dans leurs amours et l'abandon sans scrupule de l'esclave qui a cessé de plaire? De quels Espagnols cette dignité extérieure, ce protocole du point d'honneur, dont le dernier mendiant se fait une loi?

Mexico, 11 février 1912.

Guadalajara est tombé aux mains des zapatistes. A Ciudad-Juarès, un régiment s'est révolté ; le colonel a été tué. On dit les Madero démoralisés... Pour nous Européens, sans illusions sur les révolutions, l'anarchie inévitable ne peut nous étonner. Les hommes au pouvoir, débordés, n'agissent pas. Les Américains prennent des airs mystérieux. Que feront-ils quand leurs intérêts, à eux aussi, seront trop compromis?

M. l'ingénieur français distingué a suivi les troupes pour voir de près cette singulière guerre civile. Près de la capitale, il a vu mourir les blessés sur la route ; il a assisté à l'incendie d'un village, les femmes éperdues traînant leurs cochons hors des huttes enflammées, les soldats tirant en riant sur les animaux. Rebâtir un village de bambou et de branchage n'est pas difficile ; mais, les récoltes sont manquées, les cultivateurs tués ou dispersés... Tous les prétendus abus de la dictature de Diaz n'ont jamais causé le centième du mal qu'a déjà enfanté cette funeste révolution.

Madero a pris le parti de dicter des mesures draconiennes. Cette tardive sévérité paraît maladroite et inutile.

A la même.

6 mars 1912.

J'ai eu quelques intéressantes visites, entre autres celle du parfait et charmant Monsignor Vaye de Vaya, abbé crossé et mitré arrivant de son bénéfice de Hongrie. Très pieux et charitable, tout en gardant son air d'homme du meilleur monde. Il voyage dans le but de créer des centres religieux pour les émigrants, à bord, et à leur arrivée à terre. Selon lui, on n'a pas songé qu'un navire portant mille à quinze cents voyageurs, représente la population d'une grosse paroisse et qu'aucune œuvre catholique n'a été « instituée » à leur intention, comme s'il s'agissait encore des galères de jadis. Il m'a inspiré une grande et respectueuse sympathie.

A la vicomtesse de M...

12 mars 1912.

C'est vrai, le bruit en courait déjà, Orozco, ancien compagnon de Madero, et général comme tout le monde, s'est déclaré contre lui. On prédit les pires événements. Madero devra-t-il quitter le pouvoir? Mais rien ne le corrigera. Il restera révolutionnaire ; et sa seule concession sera de dire que le peuple, « abruti par la tyrannie », n'est pas encore digne d'appliquer les « immortels principes ! »

Il y a les cancans pour la guerre comme pour les salons. Orozco, dit-on, donne des bals à Chihuahua et danse avec les dames de la société ; le général S... aurait déclaré que, s'il prend la ville, il choisirait quarante jeunes filles par droit de conquête, comme le Minotaure !

J'ai rencontré un soir la file lamentable des petites voiturettes d'ambulance, chacune poussée par deux hommes et s'en allant cahin-caha vers l'hôpital... spectacle pitoyable dans la nuit. Mrs O'Shanghuessy et moi allons nous inscrire à la Croix-Rouge...

Est-ce vrai? une locomotive serait en permanence sous pression, prête à emmener Madero à la Vera Cruz, si Orozco était victorieux. On raconte qu'il a trois cultes, le spiritisme, l'homéopathie et la franc-maçonnerie. Ainsi, le monde des esprits lui est ouvert, la maladie est supprimée par le

globule, et la fraternité universelle régnera dans le monde par le triomphe du triangle.

Par contre, Mme Madero est épuisée de fatigue, ayant fait vœu d'aller quarante jours de suite faire ses dévotions à la chapelle de Guadalupe, à huit kilomètres de Chapultepec. Cependant elle partage les idées de son mari, — impossible de suivre ces contradictions.

Orozco annonce qu'il entrera le 25 dans la capitale, et qu'il pendra Madero...

A Mme N...

15 mars 1912.

Aucune lettre de France ; quatre mille sacs de la poste sont arrêtés à la frontière.

J'ai recueilli un vieux Français et une jeune fille, victimes, disent-ils, de la révolution ; nos frères, nos religieuses, me prient de les recevoir en cas d'attaque. La mère de deux beautés m'a demandé aussi de leur donner asile, s'il y avait lieu de craindre pour leur vertu. Nous avons des armes ; je pourrais aussi, avec le secours du docteur Cornillon, organiser un petit service de Croix-Rouge. Il ne manque que l'occasion d'être héroïque.

A la même.

29 mars 1912.

Mauvaises nouvelles, les trains sont pillés, les voyageurs fusillés... J'ai vu hier un Français qui avait pu s'échapper, son domestique ayant plaidé sa cause... Il a sauvé sa vie, mais a dû abandonner son portefeuille contenant 7 000 francs environ, ainsi que ses guêtres, ses bretelles et une cravate claire qui avaient le don de plaire à un rebelle particulièrement élégant.

Nous allons régulièrement, Mrs O'Shanghuessy et moi, à la Croix-Rouge. Ce que nous voyons ne peut que renforcer notre horreur de cette révolution. Ces pauvres Indiens ont un courage, une résignation touchante. Pas un juron, pas de colère, rien que des invocations religieuses ! — *Madre mia! O Señor, Señor! Madre purissima!* — et des plaies horribles tamponnées avec du papier de journal.

Le commerce français est justement inquiet. Les troupes resteront-elles fidèles? On rêve d'une intervention collective des puissances, comme il a été fait à Pékin. Mais l'Europe nous oublie, ou peut-être les chancelleries se donnent-elles le mot pour faire la sourde oreille.

A la vicomtesse de M...

San Miguelito, 26 juin 1912.

...Nous voici avec quelques amis dans l'hacienda sucrière de San Miguelito, près de Cordoba, en terre chaude. R... ne cesse de répéter : « Que la vicomtesse serait contente avec nous. » Hier nous te regrettions encore perchés, lui et moi, sur une charrette traînée de quatre bœufs et précédée d'un petit Indien quasi nu qui guidait l'attelage de son bâton ferré, à houppe de crin. Nous montrant le chemin, une manière de cow-boy à cheval, fort prétentieux, grand chapeau et pantalon de cuir, figure épouvantable de bandit. Il parle le castillan le plus recherché et coupe de son « machete », avec un geste noble, les branches du chemin, pour protéger mon chapeau. Nos braves bœufs ont passé, à ma grande terreur, à travers la brousse, les fondrières, les roches, les hauteurs à pic et les pentes raides... Enfin nous sommes arrivés à Cordoba. C'est un amour de ville. Les rues du centre qui entourent la cathédrale une fois traversées, on ne rencontre plus que des routes vertes bordées de jardins, des haies d'hibiscus et de gardénias. A chaque tournant, apparaît la cime blanche de l'Orizaba (1). Les femmes assises le long de la chaussée vendent des mangues et des ananas ; elles sont drapées à l'antique d'une pièce de coton fendue pour y passer la tête et les bras ; au cou, des colliers de corail et de piécettes enfilées ; parfois, des perles baroques du Pacifique.

Vers le soir, des nappes de papillons mordorés rasent la boue du chemin, et c'est le sol qui semble bouger et frémir. La nuit, tant de vers luisants, qu'on dirait le ciel étoilé reflété sur la terre. Bref, je suis ravie ; j'ai repris mes robes décolletées et légères de Cuba, au risque de ressembler à la

(1) Le volcan a 5 450 mètres de hauteur.

femme du régisseur, peu séduisante dans ses mousselines blanches et ses dentelles empesées.

Mon mari court les environs à travers forêts et champs ; mon fidèle ami R... et moi, allons à petits pas. Il s'assoit à côté de moi, dans la plaine, quand j'essaie une petite étude de l'Orizaba, avant l'heure où le pic géant se recouvre d'un lourd manteau de nuages annonçant l'orage journalier de la saison des pluies.

J'emporte force souvenirs que m'ont offerts nos hôtes... une palette taillée dans du bois de cèdre odorant, des orchidées charmantes arrachées dans la forêt avec leurs pieds de mousse et de racines, un pain de sucre, un sac de café, des mangues réputées du pays et des ananas verts en cône, les meilleurs du monde entier.

A la vicomtesse de M...

4 juillet 1912.

J'avais remarqué avec quelque étonnement, à San Miguelito, des hommes dormant sous la verandah, à notre porte, roulés dans leurs sarapés, leurs chiens couchés à leur côté. Le pays n'était pas sûr... des précautions étaient prises. Trois jours après notre départ, les rebelles, à deux kilomètres de là, ont assailli un petit « cafétal » et assassiné trois Espagnols.

A la même.

8 juillet 1912.

Il y a un mois, les fabriques américaines vendaient 800 000 cartouches aux dissidents. Mais, Orozco est trop incapable ; alors, la Maison Blanche, voyant qu'il n'y a pas à compter sur lui, revient à Madero et l'embargo est mis sur les munitions destinées aux rebelles. Ce trafic aurait-il jamais dû être supporté?

Pour le moment, Madero se sent aidé et reprend courage. Mais il est difficile de suivre la politique si déconcertante des États-Unis.

San Miguelito a été attaqué. Les gens qui nous accompagnaient armés n'étaient pas là pour la forme, mais réellement pour repousser un assaut possible.

A Mme N...

23 juillet 1912.

...Pour toute nouvelle, un train arrêté au haut du mont Jarusco : quarante officiers et soldats tués, les voyageurs brûlés dans leurs wagons ; une cinquantaine de personnes ont été sauvées par un prêtre qui a reconnu un ancien paroissien dans le chef rebelle, et en a obtenu la vie sauve pour lui et quelques malheureux.

A la même.

6 août 1912.

Assisté au mariage C... M... Ce qui m'a plus intéressé que le souper de trois cent cinquante personnes et les livrées éclatantes des serviteurs, a été de rencontrer les vieilles douairières encore belles, sorties de leur gynécée pour l'occasion. Elles étaient couvertes de magnifiques bijoux de leurs familles, lourds rangs de perles, diamants princiers, avec leurs antiques montures du temps des vice-rois. Elles-mêmes conservant la distinction, l'attitude d'un autre âge, par un usage supérieur du monde et une qualité de politesse bien oubliée de nos jours !

A la vicomtesse de M...

7 septembre 1912.

Madero a assisté aux conférences d'une nihiliste chassée d'Espagne, et qui vient ici prêcher le féminisme et l'amour libre, en se permettant les plus inconvenantes plaisanteries anticléricales dans ce pays si attaché à sa foi. On proteste. Cent vingt dames de la meilleure société sont allées demander au Président d'interdire une manifestation organisée par les Loges, d'accord avec cette folle.

Madero les a rejointes sur la terrasse où elles l'attendaient debout. Il les a reçues assez mal, leur a parlé de la liberté : « *Votre religion*, a-t-il dit, prêche la charité. Ayez-en pour une femme qui parle au nom du Droit ! »

Sa mère, inquiète sans doute, l'avait suivi. Elle l'a arrêté en posant sa main sur la sienne, et lui a dit avec force : « Ta religion, mon fils ! » Ces dames sont parties désolées ; ces délégations sont un usage touchant du pays. C'est ainsi que les dames de Queretaro allèrent demander à Juarès la vie de Maximilien ! (1).

A la vicomtesse de M...

16 septembre 1912

On dit les dissidents soutenus par une banque américaine... Madero ne pourra se maintenir, si les États-Unis sont contre lui ! Mais il garde son optimisme. Toute la journée de dimanche, il a dansé au Country Club, ayant dans sa poche sans l'ouvrir une dépêche qui lui annonçait un massacre à Cuautla occupé par les zapatistes. Il croit gouverner avec des mots et des promesses... Quand il a exposé ses rêves d'écoles laïques, il croit le Mexique sauvé !

A la même.

18 septembre 1912.

Comme autrefois Porfirio Diaz, le 16 septembre, au soir, pour la fête nationale, Madero a sonné la fameuse cloche du Palais. Certes on lui a fait une belle ovation ; mais, la place devant le Palais n'était remplie que de ses amis, pauvres gens du peuple, vingt à trente mille environ. Le spectacle était impressionnant, une foule vibrante, pleine d'amour-propre et d'espérance acclamant son idole ! A une fenêtre du grand salon, le chargé d'affaires de Belgique, mon mari et moi, étions sérieux et émus, seuls peut-être, parmi cette étrange assemblée, à saisir la grandeur de la scène, et l'inconsistance de cette popularité.

Le bruit courait de la capture d'Orozco, sur le territoire américain... L'incroyable chance de Madero semblait prouver l'inanité de tout ce qui passe pour prévoyance, sagesse et raison politique ! Il était penché au balcon, agitant ses

(1) En 1915, quatre-vingts dames du meilleur monde vinrent à la Légation, lors de la persécution des prêtres, demander à mon mari aide et secours pour le clergé.

courtes mains gantées de blanc, l'aigle mexicaine brodée sur son écharpe, déployant ses ailes sur sa poitrine ; sa femme, ses sœurs, sa mère, ses parentes et un petit bonhomme de huit ans qu'il élève, l'entouraient, riant, s'amusant, se montrant la foule, pas une larme aux yeux, pas un instant de trouble, pendant ce triomphe inespéré ; toute la famille encombrait les salons, les femmes en toilettes voyantes.

Au souper, servi debout et fort simple, le petit bonhomme en question s'était faufilé entre les groupes, et ne sachant où se mettre, s'était assis sous une console ; les attachés du protocole et les aides de camp en grand uniforme lui portaient des gâteaux !

A la même.

20 septembre 1912.

On se souvient des airs satisfaits de Madero, le 16 au soir, en recevant les félicitations au sujet de la capture d'Orozco. La nouvelle était fausse, le même jour Orozco était vainqueur des fédéraux ! C'est son père, dit-on, qui, las de la guerre, s'était rendu aux Américains.

L'*Espagne* part ce soir et t'apportera ma lettre. A son prochain voyage, je m'embarquerai pour l'Europe ; cette pensée m'émeut... Trois ans de vie ici m'ont créé des liens déjà forts avec les gens et les choses.

20 octobre 1912.

J'ai quitté le Mexique, devançant mon mari qui devait me rejoindre à Paris dans deux mois. Il m'a rejointe en effet, fin janvier ; mais, subitement, coup sur coup, des dépêches du Mexique annonçaient un « pronunciamento » militaire, et enfin, le bombardement de la capitale. Les intérêts des colonies étrangères étaient en péril, il fallait sans retard prendre le chemin du retour. Nous nous sommes donc embarqués sur le même paquebot qui avait amené mon mari, ayant eu à peine le temps de défaire et refaire nos malles.

Au commandant C...

24 février 1913, à bord de la *Navarre*.

...Nous étions en vue des Açores, quand la télégraphie sans fil nous annonça l'affreuse nouvelle de l'assassinat de Madero et du vice-président, Pino Suarès. Presque tous les ministres étrangers étaient absents. Auraient-ils pu s'unir pour empêcher le meurtre? Je suis consternée : j'ai tant approché ces malheureux. Quelle fin, si voisine du triomphe ! Dieu sait que je réprouvais leurs théories insensées qui préparaient les catastrophes ! Le sort qu'ils ont dû subir, ils l'ont infligé à bien d'autres ! Mais le crime n'en reste pas moins abominable. On dit Mme Madero réfugiée à la Havane, avec sa belle-famille et Ernesto (1), le plus raisonnable de la tribu.

Les Mexicains qui sont à bord ne semblent pas émus : « On l'aurait exilé, disent-ils, il serait revenu mettre le trouble dans le pays. » Ruinés par les luttes civiles, l'avenir leur faisait peur. Apprenant la nouvelle, ils ont joué l'hymne national mexicain, sur le piano du salon. Je ne sais trop dans quel esprit.

Au même.

La Havane, 3 mars 1913.

Nous voilà à la Havane. C'est toujours avec bonheur que je retrouve la jolie ville où j'ai passé d'heureuses années. Dès l'entrée du port, on a cette impression d'allégresse que goûtent ceux qui habitent « l'Ile fortunée ». Ses maisons qui entourent la baie, peintes en rose, vert ou jaune, sont là, comme des amies en toilette qui vous attendent sur le bord. Elles ont, ces maisons, un air accueillant. Il semble que le deuil et la peine n'y sauraient entrer. Je crois qu'on ne leur permettrait pas d'y demeurer. Tout est gaieté, musique et plaisir. Voici sur le quai les belles, fortes mules, parées de pompons rouges, avec leurs harnais décorés de

(1) Frère aîné du président, ministre des Finances.

clous brillants et de plaques de cuivre soigneusement astiquées. Et les noirs, hommes et femmes, vêtus de blanc, et les belles mulâtresses avec leurs yeux de velours aux cils recourbés. Tout ce monde remuant et souriant, gens et choses paraissent créés pour la volupté, le plaisir facile et ardent. De loin déjà, l'on sent l'odeur des rues imprégnées des essences musquées dont se servent les femmes, du bois de cèdre avec lequel sont faites les caisses empilées dans les docks, et ce goût de miel qui flotte autour des tonnes de sucre et de mélasse. Je vais descendre à terre, ne serait-ce que pour voir le rougeoiement dans les squares des feuilles des kalifas !

A la vicomtesse de M...

4 mars 1913, à bord.

Mme Madero et sa belle-famille sont arrivées depuis peu à « l'hôtel Telegrafo ». Je leur ai rendu visite, le cœur plein de pitié. La jeune sœur du président m'a reçue. C'est elle qui nous chantait des airs d'opéra à Chapultepec. Elle sourit d'un aimable et banal sourire, avec ce besoin de parler qui est bien de sa race. Sa sœur aînée la suit, très vieillie, les traits tirés ; elles sont à peine en deuil, des robes noires quelconques. Nous sommes rejointes par la mère du président, calme et très digne. Trois de ses fils ont été massacrés ! Enfin, voilà la malheureuse veuve ; elle se jette dans mes bras et sanglote : « Ils l'ont tué comme un chien, répète-t-elle avec véhémence ; il dormait dans un fauteuil, prisonnier au Palais, enfermé depuis cinq jours ! Il a été frappé d'une balle au front !... Ils l'ont tué à bout portant ! lui, si bon, si humain ! » Que lui répondre? Je pense, le cœur serré : Lui, si imprudent, qui a soulevé les passions dont finalement il a été victime. Elle répète : « Tué comme un chien. Le peuple l'a pleuré, les petites gens l'aimaient... Je l'ai attendu toute une journée, à la gare. Nous devions partir ensemble... Il n'est pas venu ! » Au milieu de ses sanglots, elle reprenait : « J'ai supplié l'ambassadeur des États-Unis de télégraphier à Washington... mon mari donnait sa démission, jurait de ne pas revenir, je disais : « Qu'il ait seulement la vie sauve »... mais, qu'a-t-on fait pour lui? »

J'ignore si ces détails sont exacts ; la pauvre femme, qui adorait son mari, juge les événements à travers ses larmes et ses regrets. Quoi qu'il en puisse être, Madero fut traité cruellement, et elle est errante à travers le monde.

A Mme N...

Mexico. Hôtel Saint-Francis, 11 mars 1913.

Hier, à la gare, excellent accueil de nos chers Français. Dès Vera Cruz, on nous avait dit que le chargé d'affaires et sa jeune femme avaient été parfaits durant les jours de crise. De tout cœur, j'ai félicité cette dernière de son dévouement. Elle s'est installée à la Légation où il n'y avait que les bureaux, couchant sur les matelas tirés de mes caisses, d'autres servant à boucher les fenêtres contre les balles. Elle et son mari ont campé là, durant ce qu'on a appelé la « semaine tragique ». Ils ont hébergé et nourri bien des gens. Malgré les risques, le chargé d'affaires n'a manqué à aucune des conférences tenues à l'ambassade des États-Unis. Sa femme ramassait les blessés, qu'elle pansait, faute de mieux, avec ses petits mouchoirs de dentelle. La tâche de la Légation a été bien remplie. M. S..., directeur de la Banque nationale, a reçu un obus dans son salon. L'hôtel de Mme Sh..., qui passait pour maderiste, est détruit...

Nous nous sommes arrêtés à Orizaba, en venant de Vera Cruz. La veille de ce même jour, de tragiques événements avaient bouleversé la population. Un certain Mendoza, chef politique (sous-préfet) durant la présidence de Madero, sentant sa situation compromise, avait tramé un complot insensé. Il se croyait à même de soulever des ouvriers indiens, des fabriques françaises de Santo-Rosa et de Rio-Blanco, pour former ainsi un groupe de partisans et s'échapper, entouré de ces soldats improvisés. Quelques mécontents se réunissaient chez lui et s'étaient procuré des armes. La police avertie avait fait une descente chez Mendoza et découvert fusils et munitions.

Le général qui commande la ville, autrefois destitué par Madero, poursuivait de sa vindicte tous les amis du régime déchu. Il a donc envoyé des troupes cerner le quartier où

se trouvait la demeure suspecte. Mendoza refusant de se rendre, l'ordre est donné d'ouvrir le feu ; se sentant perdu, il arbore le drapeau blanc. Cinq hommes et un capitaine entrent chez lui. La porte refermée sur eux, ils sont massacrés. Alors, l'incendie s'allume, les ouvriers, les femmes, les enfants de ce pauvre quartier veulent fuir, on tire sur eux... Mendoza, sa femme, ses complices sont fusillés au nombre de vingt-trois, dit-on. Ils ont été se ranger au mur, résignés et fatalistes, et sont morts avec un singulier courage, comme ceux de leur race savent mourir...

Nous sommes allés aux fabriques chercher des nouvelles, les directeurs nous ont montré le carré de maisons en ruines où les rebelles avaient soutenu leur siège. J'ai passé à deux doigts d'une large tache noire sur le sable ; vous devinez mon horreur quand on m'a dit que c'était du sang. Le long du mur d'exécution gisaient un large chapeau de paille et quelques loques des morts. Je suis rentrée bouleversée... Les chefs de la fabrique déplorent ce massacre que leurs efforts n'ont pu prévenir, mais ajoutent que cette cruelle répression sauve la vie à des milliers de pauvres ignorants qui ne comprennent que la manière forte, et qui d'ici longtemps n'écouteront plus les meneurs intéressés à créer ces troubles.

A la vicomtesse de M...

11 mai 1913

...J'ai appris, en arrivant à Mexico, quelques détails sur ces jours affreux.

Voici, en quelques mots, la suite des événements. Depuis des mois, un profond malaise régnait dans le pays. Les faiblesses de Madero, l'ambition de sa nombreuse famille, les spéculations de son père, l'avaient tout à coup rendu impopulaire. Félix Diaz, neveu de l'ancien président, provoqua un mouvement dans le Sud ; il tenta une contre-révolution. Livré et pris, il était en prison à la Vera Cruz.

Madero, imprudent comme toujours, l'avait fait venir à la capitale pour être jugé « selon la loi ».

Sur ces entrefaites, les élèves de l'École militaire de Tlalpam (1) se proclament *félicistes*... Ils font prendre un

(1) Tlalpam, à quelques kilomètres de Mexico.

narcotique à leur chef et, sous la direction d'un capitaine, partent à l'aube, et s'en vont droit à la prison délivrer Diaz et ses partisans, entre autres le général Reyès. Une petite troupe est formée, Diaz et Reyès en tête ; ils courent au Palais... Les gardes de Madero, les voyant paraître, font feu, Reyès est tué, ainsi que quelques centaines de curieux et de gens pacifiques qui se rendaient à leurs affaires, ou à la première messe de la cathédrale...

Repoussé, Diaz, suivi de ses hommes, va se cantonner dans ce qu'on appelle la « Ciudadela », vaste caserne au sud de la ville.

Madero était à Chapultepec ; il accourt, établit son quartier général au Palais et, de là, parcourt la ville sur son cheval blanc, pour ranimer le zèle du peuple. Puis, il ordonne à ses meilleures troupes, les « Charros », six cents hommes bien montés, de s'emparer de Diaz. Au galop, follement, d'un élan magnifique, le régiment se lance rue Baldéras, pour enlever la citadelle, mais les mitrailleuses de Diaz arrêtent la charge, dix à quinze hommes seulement survivent, les autres sont massacrés.

Durant neuf jours, comme des fous, ces pauvres Indiens s'entre-tuent, tirant les uns contre les autres, sans savoir pourquoi, ni à quel parti ils appartiennent ; les cadavres jonchent les rues. Celui d'une femme, tout près de notre Légation, reste étendu dans sa robe élégante et les mains gantées de blanc ; on brûlait les morts au pétrole, quand la fusillade permettait d'approcher.

On raconte que, durant ces jours affreux, Madero était allé à Cuarnavaca conférer avec Zapata, qu'il payait, ménageait et gardait comme une réserve, lui et ses bandits. Enfin, Diaz faisant des progrès, tout le monde conjurait Madero de démissionner ; il refusait d'un ton buté qu'il prenait pour de l'énergie.

C'est alors que les généraux Huerta et Blanchet, exaspérés d'une situation qui mettait la ville à feu et à sang, résolurent de se tourner contre le Président. D'abord Gustavo Madero, le mauvais génie de son frère, est arrêté. Il avait invité Huerta à dîner au restaurant, et dit-on, cherché à l'empoisonner en lui servant ses plats favoris. Son hôte, méfiant, s'était déclaré malade et n'avait ni bu ni mangé pendant ce repas suspect. A la sortie, des hommes apostés attendaient Gustavo et le menèrent à la forteresse. Là, il

demanda grâce en vain ; on le fusilla à bout portant ; son ami Basso, que nous avions rencontré souvent, assez beau gars, garda son sang-froid, mais il exigea d'être visé à la poitrine, et que son visage restât intact.

Un colonel Rivarol, envoyé par Huerta, alla signifier à Madero de quitter le pouvoir. Il refusa d'un geste et brûla la cervelle du messager.

Alors, on se saisit de lui et de Pino Suarès, le vice-président, et on les enferma tous deux dans un des salons du Palais.

Le ministre d'Espagne, M. Cologan, put arriver jusqu'à lui et le supplia de céder. Il répondit grossièrement. C'était trois jours avant sa mort ; il put encore télégraphier à Madrid, accusant le pauvre diplomate de traîtrise ! Bref, bien qu'on eût promis la vie sauve aux deux prisonniers, ils furent abattus, dans des conditions sur lesquelles le jour n'a pas été fait. Mme Madero m'a raconté, à la Havane, que son mari était mort dans la pièce du Palais où il dormait sur un fauteuil. On parle aussi d'une attaque simulée au cours de laquelle les deux prisonniers auraient péri, à la porte de la prison de Belen ; enfin un drame affreux, mais qui a mis fin aux drames de la rue. Seul, le major Cardenos saurait toute la vérité, n'ayant pas quitté les prisonniers. Mais il est en fuite et n'a pas parlé.

Mme H..., la femme du ministre du Japon, a hébergé Mme Madero pendant la crise. Elle a couru à Chapultepec, à travers les troupes, chercher les bijoux de la présidente ; elle a discuté avec l'ambassadeur des États-Unis et s'est montrée généreuse et dévouée... Mme Madero, du reste, a quitté sa maison durant son absence.

Ernesto, le ministre des Finances, suppliait son frère de céder, de fuir... Il est parti aussi furieux contre sa famille que contre leurs adversaires. Lui et les siens attendirent en vain, à la gare, le malheureux président.

Juger les affaires mexicaines avec nos idées est impossible. Ces métis ne craignent rien, meurent le plus facilement du monde, avec une belle indifférence. Ils sont pauvres, ils ont tout à gagner, rien à perdre. La guerre et le pillage sont, pour beaucoup d'entre eux, un élément normal. S'ils ne tiennent pas à la vie, ils font peu de cas de celle des autres. Êtres primitifs et souvent barbares, il faut les diriger d'une main ferme. Le président Diaz connaissait son peuple. Il

avait su le rendre sage, docile et prospère, en développant les beaux sentiments de la race, fidélité, point d'honneur, courage, endurance...

Aujourd'hui, on le loue, on le regrette. S'il était de dix ans plus jeune, me disait un Mexicain, on irait le supplier de reprendre le pouvoir. Les membres de la société riche, d'éducation affinée, sont restés presque tous passifs durant ces tragiques événements. Eux aussi, ils manquaient d'un chef.

A la comtesse de M...

20 mars 1913.

La ville a repris son air d'allégresse, sous le soleil radieux. Beaucoup de maisons sont en ruines, pillées ou brûlées ; cette canonnade à travers une ville de 500 000 habitants terrés dans les sous-sols, restera un souvenir d'étonnement et d'horreur dans l'ignorance des causes mystérieuses qui ont pu amener une si singulière catastrophe. Le quartier des Légations a été particulièrement éprouvé. On a cru à des sentiments hostiles. Il n'en est rien. Ces gens se battaient pour tirer des coups de fusil, par goût. Les chefs vivaient au jour le jour, espérant, au milieu de la terreur générale, s'arranger au mieux de leurs intérêts. Des plans, en avaient-ils? On ne le pense pas. Mais, il s'agit là des troupes insurgées. Derrière ces militants de la révolution, on peut soupçonner, dans le pays, ou hors du pays, quelques mystérieux inspirateurs, d'ailleurs politiciens inexpérimentés, mais sagaces et profiteurs.

Huerta, malgré un passé quelque peu suspect, inspire confiance. C'est l'Indien chef de clan, selon la tradition millénaire, rusé, tenace, aimant la force et la domination, sans scrupules embarrassants, mais bon Mexicain dans l'âme, ayant pour son pays un idéal d'indépendance et de grandeur. Personnellement désintéressé, il n'est pas ce qu'on peut appeler un ambitieux. Les circonstances l'ont porté au premier rang, il le garde, fidèle à ce qu'il juge son point d'honneur. Loin d'être sanguinaire, il est même généreux à l'occasion. Malheureusement, il boit, et sa fameuse « copita » (1) prise à tout propos, vaut à la fin du jour une bouteille pleine, ou plus !

(1) « Copita, » ce qui peut se traduire familièrement : « petit verre ».

Le Nord reste troublé : j'ai vu hier quelques-uns des vainqueurs, au restaurant Sylvain, Orozco et ses amis, discourant et s'offrant des cocktails, figures peu rassurantes, assez vulgaires dans le laisser-aller d'une tenue bourgeoise, mais toujours avec le geste, la tranquille suffisance de tout rebelle ancien, présent ou futur.

Au commandant C...

13 mars 1913.

En dépit de la guerre, du carême, des ruines, tout ici reste gai et riant. L'admirable soleil du printemps met ses rayons et dessine les ombres sur la maison écroulée de Madero où poussent déjà, entre les pierres rougies par le feu, des herbes folles. Tout est fleuri : les bougainvilliers couvrent les murs de leur draperie de velours cramoisi. Peut-être cette beauté des choses est-elle le meilleur bien que Dieu nous donne ! L'air est léger ; pas de maladies ; les cadavres, brûlés sur la chaussée et emportés dans des tombereaux, ont été enterrés au loin, beaucoup sans être identifiés... Je me sens en deuil de toutes les victimes ; mais le peuple circule indifférent déjà. Les gens du monde ont repris leurs habitudes de promenades et de théâtre... Cependant, combien l'avenir est sombre ! Huerta tient le pouvoir, mais Félix Diaz a risqué le coup ! Lequel cédera la présidence à l'autre ? Les élections se feront bientôt par simulacre ! Ce que je vois et ce que j'entends me saisit. Les chefs révolutionnaires se sont montrés, non seulement cruels, mais encore artificieux et retors. Tels étaient, je suppose, les condottieri du moyen âge, ou les fanatiques des guerres de religion. Dans les derniers jours de sa vie, Madero se serait échappé pour conférer avec Zapata. Après ce hâtif voyage, Gustavo, son frère, aurait à son tour porté au fameux bandit une grosse somme d'argent. Les deux chauffeurs qui les ont conduits sont morts assassinés, dit-on : seul moyen d'assurer leur silence. Cette histoire, qu'on m'affirme réelle, a un air de roman-feuilleton qui la rend invraisemblable. On parle de ces épisodes... on parle... que croire ?

Au même.

26 mars 1913.

En politique, rien de rassurant. L'aimable M. de Landa, excellent administrateur, très charitable, aimé et estimé de tous, est remplacé comme gouverneur du district fédéral par un vieux général alcoolique, Zepeda. On l'a vu chez Sylvain, à minuit, tout à fait gris, ivre de la dangereuse boisson de mariguéna qui rend fou. A trois heures du matin, accompagné d'une petite troupe d'amis et de soldats, et par manière de passe-temps, ils se sont rendus à la prison de Belen ; là, le général a fait fusiller sous ses yeux un jeune madériste de vingt-deux ans, puis il a ordonné de brûler son corps au pétrole dans la cour d'exécution. Arrêté le lendemain, il a affirmé ne se souvenir de rien. Une lourde tristesse pèse sur nous !

Ni lettres, ni journaux, la poste d'Europe n'arrive plus.

Mon mari a vu Huerta qui lui a fait une assez bonne impression. Si Félix Diaz et Washington ne travaillent pas contre lui, peut-être pourrait-on espérer la paix.

A la comtesse de M...

25 avril 1913.

Félix Diaz et M. de La Barra ont retiré leur candidature à la présidence. Ils laissent le pouvoir à Huerta.

M. Rafaël de Cervantes m'a apporté des lettres et une curieuse collection de photographies représentant à peu près tous les personnages de l'entourage de l'empereur Maximilien. Sa mère était dame d'honneur de l'impératrice.

Je cherche ces documents pour l'ouvrage que la comtesse de Reinach doit écrire sur la vie de l'infortunée Charlotte (1). Les dames de la cour étaient toutes de sang espagnol, sauf deux Indiennes seulement, descendantes, dit-on, du roi de Texcoco, adversaire de Fernand Cortès.

J'ai fait la connaissance de Mme de Cervantès. Elle habite un vieil hôtel, au centre de la ville. Le «patio», orné de beaux vases de l'ancienne fabrique de faïence de Puebla, et les

(1) Publié en 1925.

salons, de ces grandes potiches de Chine, des « tibores » aux cadenas d'argent, que possédaient par douzaines les « hacendados » de jadis. Dans ces vases, la « ama de llaves » (la maîtresse des clefs ») gardait le café, le sucre et le cacao. Mme de C... m'a reçue avec une grâce charmante, malgré son grand âge, et m'a montré les reliques qu'elle conserve du passé : son « chiffre » de diamant, insigne des dames d'honneur, des éventails précieux et des dentelles de prix ; enfin, le portrait de l'Empereur. Son type autrichien, sa barbe blonde semblent ici un non-sens. Comment séduire ces métis, ces Indiens dont les figures sombres semblent en contradiction physique avec la sienne? Un malentendu était fatal sous ce ciel, au milieu de ce peuple! En face de cette peinture, on comprend mieux l'échec de l'entreprise qui, par ailleurs, avait pourtant des chances de succès.

Au même.

15 mai 1913.

La France a reconnu le nouveau gouvernement. L'Angleterre a donné l'exemple. Mais les États-Unis affectent de traiter Huerta en criminel et déclarent qu'ils n'auront pas affaire à lui. Aussi la situation restera-t-elle troublée. Les fabriques américaines continueront à vendre des armes aux différents partis... Personne, après tout, ne peut prouver que Huerta ait eu sa part de responsabilité dans le meurtre de Madero.

Méloizes-Lefaivre.

(A suivre.)

Bois-le-Vicomte

On connaît Vaux-le-Vicomte : cette merveille, ce spécimen presque unique du style français qui précéda Versailles — les deux autres étaient l'hôtel de ville de Lyon, malheureusement restauré par Jules Hardouin-Mansard, et le pauvre hôtel de ville de Reims... — ce chef-d'œuvre de Levau, pieusement conservé, s'offre encore intact à nos admirations. Mais qu'est devenu Bois-le-Vicomte? Qui pourrait même dire où se trouvait ce château? Pourtant, ce nom évoque de grandes ombres et d'illustres souvenirs. Si Vaux-le-Vicomte fut bâti par Fouquet, Bois-le-Vicomte le fut par Richelieu. Après le grand cardinal, il abrita la grande Mademoiselle. Si Vaux et ses nymphes virent la jeunesse de La Fontaine, Bois accueillit les songes et les doux écarts de sa vieillesse. Le château s'élevait entre Aulnay et Mitry, près du hameau actuel de La Villette-aux-Aulnes. C'était, disent les contemporains, un superbe édifice où la brique égayait la pierre. Entouré de fossés et flanqué de bastions, une immense avenue d'ormes le précédait. A droite et à gauche d'un parterre magnifique régnait un parc de deux cent cinquante arpents traversé par un canal — sans doute le canal de l'Ourcq, commencé sous Louis XIII. De tout cela, il ne reste rien, que le canal, l'emplacement des fossés et quelques pierres...

Au bord de la route qui, de Villeparisis, mène à La Villette-aux-Aulnes, on remarque un portail à la grille de fer, seul fragment resté debout d'une construction rasée. En avant, un fossé qu'un petit pont délabré permet de franchir. On entre alors dans un grand verger planté de pommiers, et l'on s'aperçoit que ce verger forme un quadrilatère parfait, dont de larges fossés à demi pleins d'eau et peuplés de roseaux énormes, dessinent les côtés. Au fond de l'herbage touffu et jamais fauché, un petit pavillon blotti sous le gazon, avec deux portes voûtées, — sans doute un ancien cellier, — atteste encore qu'il y eut là une belle et antique demeure. La ferme attenante avait longtemps subsisté ; elle vient de s'écrouler à son tour. On ne voit plus à sa place que deux masures informes et branlantes.

Ces vestiges mêmes ne vont-ils pas disparaître? Tout le parc du château, depuis longtemps converti en terres labourées, est devenu la proie des lotisseurs. Après le paysan, le petit bourgeois et l'ouvrier parisien se partagent les dépouilles opimes des grands seigneurs et des belles dames de jadis. Le terrain se morcelle en minuscules rectangles clos de jalouses palissades, où se dressent déjà de petits chalets de bois. Avant que la crise des logements urbains, les flux et les reflux de la grande ville n'entraînent ces dernières traces du passé, ne leur doit-on pas un souvenir?

C'est ici que, dans les dix dernières années de sa vie, La Fontaine, si épris de la campagne, vint passer la belle saison. Son logis de ville était, on le sait, chez Mme de la Sablière, rue Saint-Honoré. De la grande Mademoiselle, Bois-le-Vicomte était passé aux mains d'un financier allemand, Barthélemy Herwarth, qui, en échange de services rendus à Mazarin sous la Fronde, avait reçu la place d'intendant des finances, puis de contrôleur général. Ce Bavarois d'Augsbourg avait fait une grosse fortune. En même temps que Bois-le-Vicomte, il avait acheté, à Paris, l'hôtel d'Épernon, rue Plâtrière (1). Ces biens échurent à l'un de ses fils, Anne Herwarth, conseiller au Parlement, puis maître des requêtes. Devenu « monsieur d'Hervart », seigneur de Bois-le-Vicomte, Anne Herwarth disposa avec grâce de cet héritage princier. C'était un bon et beau garçon, homme de

(1) Aujourd'hui, rue Jean-Jacques-Rousseau, sur l'emplacement de l'hôtel actuel des Postes

plaisir, tout à fait dénué de la gravité parlementaire. S'il avait des principes et une foi — ce qu'on ignore — il n'était pas résolu à les confesser jusqu'au martyre. Tandis que sa mère, ses frères et ses sœurs, luthériens zélés, refusaient opiniâtrement de changer de religion, après la révocation de l'Édit de Nantes, lui, s'y décidait sans peine. La même année (1686), il rompait avec une danseuse pour épouser la jolie Françoise Le Ragois, fille de Bénigne Le Ragois, sieur de Bretonvilliers et possesseur du bel hôtel de ce nom, qui voisinait, à la pointe de l'île Saint-Louis, avec le fameux hôtel Lambert : « Après le sérail de Constantinople, c'était, dit Tallemant, le bâtiment du monde le mieux situé (1). » Anne d'Hervart connaissait depuis longtemps La Fontaine. Sa jeune femme était la nièce d'un des plus anciens et des plus fidèles compagnons du poète, le joyeux Cyprien Perrot, sieur de Saint-Dié, lui aussi conseiller au Parlement :

Mes philosophes cuits, j'ai voulu que Socrate
Et Saint-Dié, mon fidèle Achate,
Et de la gent porte-écarlate
D'Hervart, tout l'ornement...

A Bois-le-Vicomte, La Fontaine était donc en pays ami. Il se plaisait dans ce monde à la fois opulent et sans morgue, où il pouvait prendre toutes ses aises. Le séjour était vraiment royal. Le parc offrait, par les plus chauds étés, des ombrages d'une fraîcheur exquise. On ne coupait jamais ses vieux chênes, et lorsque la foudre abattait l'un d'eux, c'étaient des regrets et presque des lamentations. La Fontaine, en 1691, célébrait

... l'ombrage
Qui n'eut jamais son pareil.
Il n'est forest ny bocage
Plus ennemis du soleil.

Bois-le-Vicomte, à ses yeux, avait encore d'autres charmes. La jeune maîtresse de maison était « une des plus belles femmes qu'on eût jamais vues ». C'est Mathieu Marais qui le dit, et tous les contemporains le confirment. Au reste, elle avait de qui tenir. Sa mère, fille de la présidente Perrot,

(1) Démoli en 1875, à la construction du pont Sully.

était, dit Tallemant, une « fort belle personne ». La présidente Perrot elle-même et l'autre aïeule de Mme d'Hervart, Mme Le Ragois, avaient été renommées en leur temps pour leur beauté et leur esprit.

Autour de l'astre principal rayonnaient les satellites — d'abord les sœurs de Mme d'Hervart, Mme de Bercy et Mme Béchameil, future marquise de Nointel ; puis ses belles-sœurs, Mmes de Frémont, de Vestric, et, surtout, installée à demeure, la très belle Esther Herwarth, mariée à un gentilhomme de vieille souche dauphinoise, Charles de La Tour, sieur de Gouvernet. Enfin, troupe vive et folâtre, les nièces, entre lesquelles brillaient Mlles de Gouvernet, l'une déjà mariée à un grand seigneur anglais, lord d'Éland, fils aîné du marquis d'Halifax, l'autre qui allait bientôt épouser, comme sa mère, un gentilhomme dauphinois, François-Joseph de Grôlée, comte de Viriville. La réunion était si belle que La Fontaine ne manquait pas d'y voir Vénus et sa cour :

Toute la cour d'Amatonte
Étant à Bois-le-Vicomte...

Il célébrait déjà, sous le nom d'Iris, son hôtesse de la ville, Mme de la Sablière. Il donnera le nom de Sylvie à son hôtesse des champs : « Je veux et entends qu'à l'avenir Mme d'Hervart s'appelle Sylvie dans tous les domaines que je possède sur le double mont. » Et, vite, il accorde sa lyre :

C'est un plaisir de voir Sylvie,
Mais n'espérez pas que mes vers
Peignent tant de charmes divers :
J'en aurois pour toute la vie.

Dans une autre pièce adressée à M. de Bourepaux, intendant de la marine et envoyé extraordinaire à Londres, soupirant très épris de Mme d'Hervart, il fait allusion aux feux inutiles qui brûlent pour elle :

On languit, on meurt près de Sylvie.

En prose, par un hommage plus touchant parce qu'il est plus simple, il appelait cette divinité « une femme souverainement jolie, complaisante, d'humeur égale, d'un esprit

doux ». La belle-sœur et les nièces n'étaient pas négligées :

... Je veux louer trois belles,
Je veux chanter haut et net,
Virville, Hervart, Gouvernet;
J'en ferai mes trois déesses,
Leur donnant, à ma façon,
Et l'Amour pour compagnon
Et les Grâces pour hôtesses.

Bois-le-Vicomte recevait encore d'autres beautés dont l'une, au moins, émut étrangement le fabuliste. La chose était grave, car il avait soixante-sept ans, et, elle, quinze. C'était le premier dimanche de juin 1688. Mais laissons-lui conter sa mésaventure :

Qu'avoit affaire Monsieur d'Hervart de s'attirer la visite qu'il eut dimanche?... Que ne me fit-il la description tout entière de Mademoiselle de Beaulieu? Je serois parti avant le dîner. Je ne me serois pas détourné de trois lieues comme je fis ni n'aurois esté comme un idiot me jeter dans Louvres, c'est-à-dire dans un village qui n'en est éloigné que d'un quart de lieue, et plus loin de Paris que n'en est Bois-le-Vicomte. J'avoue que la pluye me fit arrêter plus de deux heures à Auney (Aulnay-sous-Bondy). J'estois encore à cheval qu'il estoit près de dix heures. Un laquais, le seul homme que je rencontray, m'apprit de combien j'avois quitté la vraye route, et me remit dans la voye, en dépit de Mademoiselle de Beaulieu, qui m'occupoit tellement que je ne songeois ni à l'heure, ni au chemin, si bien que, ne pouvant gagner Paris, qui étoit à plusieurs lieues, il fallut gister au village.

On retrouve bien là le bonhomme La Fontaine et sa distraction déjà célèbre. En sortant de Bois-le-Vicomte, au lieu de prendre à gauche la route d'Aulnay, qui le ramenait à Paris, il dut laisser flotter la bride sur le cou de son cheval, et la brave bête le conduisit droit au nord, jusque vers Louvres. Ce bourg est bien, comme il le dit, à trois lieues de Bois-le-Vicomte. Le village où La Fontaine se réveilla et s'aperçut de son erreur dut être Épiais-lès-Louvres ou Chennevières. Le Parisis a sans doute peu changé depuis ce temps : ce devait être, comme aujourd'hui, au mois de juin, une houle de blés verts, coupés çà et là par les grands ormes des routes et, au-dessus de cette mer, le vaste ciel léger et mouvant de l'Ile-de-France, plein de chants d'alouettes.

Le poète aurait pu être distrait sans être amoureux. Toute sa vie n'avait été qu'une longue suite de méprises semblables. Mais, bien que sa lettre soit écrite sur le mode plaisant, pour divertir ses hôtes, il semble avoir été vraiment touché. Lui-même se disait « incapable de résister à une fille de quinze ans qui a les yeux beaux, la peau délicate et blanche, les traits de visage d'un agrément infini, une bouche et des regards !... Sans parler de quelques autres merveilles sur lesquelles M. d'Hervart m'obligea de jeter la veüe »...

Cette troublante beauté devait être la fille d'un parlementaire ami d'Hervart, Antoine-Léonor Lhôte, sieur de Beaulieu, conseiller-maître à la Chambre des Comptes. La galanterie de La Fontaine n'était point sans péril. En dépit de son âge, le « bonhomme » était encore loin d'avoir abdiqué. Dans le temps même où il s'embrasait si facilement pour Mlle de Beaulieu, il honorait de sa flamme la peu farouche Mme Ulrich. Ses hommages étaient donc sujets à caution, et une mère eût été bien imprudente de lui confier sa fille. L'ancien précepteur d'Hervart, resté son ami intime, l'abbé Vergier, ne s'y trompait pas. Apprenant, l'année suivante, que le poète revenait à Bois-le-Vicomte et qu'il y retrouverait Mlle de Beaulieu, il exprimait la crainte que le vieux pécheur ne s'avisât « d'effaroucher cette jeunesse simple et modeste par ses naïvetés et les petites façons qu'il emploie quand il veut caresser les jeunes filles ». On dira que c'était la jalousie qui faisait parler Vergier ; que cet étrange abbé faisait lui-même à la demoiselle une cour suspecte et que cette beauté, au surplus, n'était pas tellement innocente, puisque le même Vergier lui dédiait, en 1693, un conte des plus libres, *le Gros-Guillaume*, et, quatre ans plus tard, alors qu'elle avait à peine coiffé sainte Catherine, il croyait pouvoir lui adresser une épître pour la « consoler de la trahison d'un amant ».

Quoi qu'il en soit, dans la même lettre où il éveillait la vigilance de Mme d'Hervart, Vergier traçait du « bonhomme Lafontaine », — c'est ainsi qu'il l'appelait, — un des meilleurs portraits, et des plus nuancés, que l'on ait faits de lui :

Je voudrais le voir aussi,
Dans ces charmants détours que votre parc enserre,
Parler de paix, parler de guerre,
Parler de vers de vins et d'amoureux souci;

Former d'un vain projet le plan imaginaire,
Changer en cent façons l'ordre de l'univers,
Sans douter, proposer mille doutes divers,
Puis, tout seul, s'écarter comme il fait d'ordinaire,
Non pour rêver à vous, qui rêvez tant à lui,
Non pour rêver à quelque affaire,
Mais pour varier son ennui.

L'abbé ajoutait en prose : « Car vous savez, madame, qu'il s'ennuie partout, et même (ne vous en déplaise) quand il est auprès de vous, surtout quand vous vous avisez de vouloir régler, ou ses mœurs, ou sa dépense. »

Quoique ce ne soit pas la sympathie qui l'inspire, on sent que toutes les touches de ce portrait sont justes. C'est bien ainsi que devait être La Fontaine en liberté, tour à tour sociable et sauvage, tantôt bavardant sans trêve *de omni re scibili*, ressassant les nouvelles du jour, faisant même de la politique, tantôt se réfugiant dans la solitude et le silence, allant,

Loin du monde et du bruit, goûter l'ombre et le frais...

Peut-être, — c'est une hypothèse que le bon Vergier ne forme pas, — ce besoin subit répondait-il aux nécessités de la méditation, et non pas seulement au désir de « varier son ennui ». Fort indépendant, le « bonhomme » n'aimait pas qu'on lui fît de la « morale ». On voit que Mme d'Hervart avait déjà pris la succession de Mme de la Sablière et qu'elle s'efforçait de « ranger » un peu ce vieil enfant. Comme on le sait, du reste, à la mort de sa première bienfaitrice, le « bonhomme » se rendit chez la seconde et, à la ville comme à la campagne, n'eut plus désormais d'autre logis que ceux des Hervart. Les soins et les douces exhortations de la jeune femme furent-ils entièrement inutiles? Non, puisqu'en 1692 — après sa grande maladie — La Fontaine se convertit, désavoua ses *Contes* et, trois ans plus tard, lorsqu'il mourut, on trouva sur lui un cilice...

Sous des dehors aimables et même souvent folâtres, Mme d'Hervart était donc une femme non seulement des plus honnêtes, mais des plus vertueuses. C'est en vain que l'on soupirait et que l'on brûlait pour elle. La Fontaine l'a dit :

Vienne Jupiter lui-même
Et le dieu qui fait qu'on aime

Ayant pour eux le destin,
Ils y perdront leur latin.

Il n'est pas jusqu'à cette mauvaise langue de Saint-Simon qui ne lui ait rendu hommage : « On a rarement vu, dit-il, tant de vertu, de sagesse, de piété également soutenue toute sa vie dans la plus simple modestie, avec une si parfaite et si durable beauté. »

Nous en avons pour autre garant ce familier de la maison, cet abbé Vergier que l'on a vu en rivalité avec La Fontaine. C'était un curieux personnage, et qui devançait étrangement son temps, car, — on s'en est déjà rendu compte, — c'était, dans tous les sens du mot, un abbé du dix-huitième siècle. Mieux encore que pour La Fare et pour Chaulieu, Sainte-Beuve, s'il avait daigné l'étudier, aurait pu dire à son propos : « Les mœurs de la Régence existaient déjà sous Louis XIV. »

Jacques Vergier était né à Lyon, dans le quartier des Terreaux, non pas en 1657, comme le rapportent de vagues et incertaines biographies, mais le 3 janvier 1655. Voici son baptistaire, que nous avons relevé aux archives lyonnaises (1) :

Jacques, fils d'Hugues Vergier, maistre cordonnier, et de Pierrette Piot, sa femme, a été baptizé ce 3e janvier 1655 et ont esté le parrain Sr Jacques Matton, marchand bourgeois, et dame Magdelaine Bau la marreyne.

Signé : Barrillier, *vicaire.*

Comment ce fils d'un cordonnier lyonnais s'éleva-t-il jusqu'aux rangs les plus distingués du monde parisien? Il n'y eut jamais dans la société française de cloison étanche et l'Église, entre autres, servit toujours de marchepied, même aux hommes de la plus humble condition. Vergier perdit-il ses parents de bonne heure? Fut-il recueilli par le clergé de sa paroisse, qui le poussa jusqu'aux ordres? Ce qui est sûr, c'est qu'il fut envoyé en Sorbonne faire sa théologie et que, depuis, il ne retourna jamais dans sa ville natale. Ordonné prêtre, on le trouve aussitôt nanti d'un précepteurat brillant, celui du jeune Herwarth. Bien que protestant

(1) Paroisse Saint-Pierre-Saint-Saturnin.

farouche, Barthélemy Herwarth, contrôleur général des finances de la très catholique Anne d'Autriche, n'avait pu, en effet, se dispenser de choisir un prêtre comme mentor de son fils. Il était, d'ailleurs, admirablement tombé : avec Vergier, pas d'excès de zèle à craindre. Jamais on ne vit clerc plus accommodant et moins rigide sur le dogme. D'après ses biographes, « son esprit agréable et ses manières polies » le firent rechercher de la société la plus élégante. Dès la trentième année, peut-être avant, Vergier était reçu rue Saint-Honoré chez Mme de la Sablière, et dans le cercle plus intime des amis de La Fontaine. C'est pour eux et pour lui que le « bonhomme » achète un clavecin :

Mes philosophes cuits, j'ai voulu que Socrate
Et Saint-Dié, mon fidèle Achate,
Et de la gent porte-écarlate
D'Hervart tout l'ornement, avec le beau berger
Verger...

Observons-le en passant : La Fontaine écrit Verger pour Vergier. L'abbé lui-même fait rimer son nom avec *léger* et avec *ranger*, — ce qui prouve qu'à Paris on prononçait alors Verger, comme on disait déjà boucher pour *bouchier*, tandis qu'en Bourgogne et en Lyonnais, on restait et l'on reste encore (en patois) fidèle à l'ancienne prononciation. Notons, en effet, que Tallemant des Réaux, à peine plus âgé que La Fontaine, écrivait *Sévigny* pour Sévigné et *d'Assigny* pour d'Acigné. On disait donc, en ces provinces, *vergy* pour vergier et *bouchy* pour bouchier. Ces deux noms, *Vergy* et *Bouchy*, ont, d'ailleurs, subsisté comme noms propres, de même que *Bovy* (bouvier), *Barby* (barbier), et *Branly* (branlier, joueur de branles).

Vergier était donc beau, puisque La Fontaine l'a dit. C'était un solide garçon, brun, quelque peu basané, à l'œil vif, au nez aquilin, aux lèvres vermeilles toujours ouvertes pour le rire. Sa gaieté le faisait rechercher autant que sa bonne mine. Il était, en outre, musicien et tournait facilement le vers. Aussi excellait-il dans les chansons à boire, qu'il improvisait à la fin des repas et qu'il devait chanter d'une de ces belles voix amples et chaudes comme Lyon, malgré ses brouillards, en produit encore. Ce sont ces couplets impromptus, vivement troussés sur des airs d'opéra,

qui mirent Vergier à la mode. Toute une partie de son œuvre, — près d'un volume sur trois, — est faite de ces petits riens. Comme nous ne connaissons plus ni les airs, ni les paroles, il faut bien avouer que le sel de ces parodies nous échappe. En voici, à titre de curiosité, deux échantillons :

1° Sur l'air de *Persée :*

Qu'en furie
L'on jure et crie
Contre les dégâts
Qu'en ces climats
Nous fait la pluie,
Tous les cieux pourraient sur nous fondre en eau
Sans qu'à de si grands maux
Je m'intéresse
Pourvu qu'avec adresse
J'empêche enfin
Qu'il n'en tombe dans mon vin.

2° Sur l'air de *Bellérophon*, ou sur l'air de *la Courante de Madame la Dauphine :*

Nous avons
Encore plus d'une bouteille.
Savourons, savourons
A longs traits cette liqueur vermeille,
Le plus doux repos
Est dans les pots.

Cet abbé ne devait évidemment pas engendrer la mélancolie. A sa belle humeur et à sa facilité, il joignait cet autre agrément d'être sans prétention. Ses lettres, ses bons mots, ses chansons n'étaient que pour divertir ses hôtes et les cercles aimables qu'il fréquentait. Pontchartrain, qui l'aima et le protégea, comme on le verra tout à l'heure, lui écrivait : « Ce que je trouve de beau en vous, c'est que vous ne regardez le talent de la poésie que comme un amusement d'esprit et que vous ne l'employez que pour votre plaisir et celui de vos amis. » Loin de se prendre au sérieux, il excellait à se tourner en ridicule, et c'est de ce travestissement qu'il tirait ses effets les plus comiques. Ses lettres familières nous peignent mieux que celles de La Fontaine la vie intime à

Bois-le-Vicomte. Elles montrent ce que les riches et les puissants du jour appréciaient chez les poètes : des louangeurs, d'abord, puis des amuseurs ou des bouffons, à la manière des anciens fous.

Il fallait, premièrement, tourner le couplet en l'honneur de la maîtresse de maison. La mythologie étant alors à la mode, avec les bals et les mascarades, ces dames se costumaient le plus ordinairement en Diane ou en Vénus : cela dispensait le rimeur de tout effort d'imagination. Il est vrai que la comparaison ne naissait pas toujours aussi naturellement qu'à Bois-le-Vicomte et l'on aperçoit quelque labeur dans certaines allégories païennes de Vergier.

Mais le louangeur devait être, ensuite, l'amuseur. Comme notre homme le rappelle, les plus beaux séjours, les réunions les plus aimables n'étaient jamais sûrs d'échapper à l'ennui. C'était parfois la faute des invités, entre autres de certains parlementaires amis d'Hervart : « Nous avons eu pendant deux jours, dit Vergier, une troupe de conseillers au Parlement fraîchement sortis de la Tournelle criminelle, qui, à chaque repas, ont rapporté devant nous cinq ou six procès de *pendus*, de *roués*, de *brûlés*, et autres bagatelles divertissantes... Je vous jure que ni le maître de la maison ni moi n'avons ri une seule fois à tous ces récits. »

Il ne fallait guère, d'autre part, compter sur les distractions locales : « Il y eut, hier, une foire fameuse. M... y régala les filles du village d'une grande collation et des violons. Nous dansâmes avec elles pendant deux heures, et je vous assure que j'en fus fort édifié, car jamais on n'a dansé plus dévotement qu'elles font... Au sortir de là, nous allâmes nous régaler à la paroisse d'un quart d'heure d'orgue... »

Les lettres, quand elles étaient spirituelles et bien tournées, mi-vers, mi-prose, comme celles de La Fontaine, rompaient heureusement la monotonie du jour. On les lisait à haute voix, dans un cercle à la fois admiratif et critique. C'était, pour les auteurs, une première publicité tout ensemble recherchée et redoutée. Aussi s'efforçaient-ils d'y mériter ou d'y justifier leur réputation d'esprit. Bien avant Mme de Sévigné, Balzac et Voiture n'avaient fondé leur gloire que sur des titres aussi légers. Voilà pourquoi La Fontaine et Vergier s'entendent pour condamner — c'est-à-dire ne pas communiquer — celles de leurs lettres qu'ils jugent

mal venues. L'auditoire demandait à être distrait plutôt qu'édifié. Il n'en fallait pas beaucoup, souvent, pour dérider de jeunes personnes naturellement hilares. Mme d'Hervart, avant son veuvage, avait sans cesse le rire sur les lèvres, et ce n'était pas toujours des plaisanteries d'un goût très fin qui déchaînaient ce rire. Par celles qui furent écrites et, depuis, imprimées, on peut juger des autres.

Dans une de ses lettres, Vergier commence par se donner l'allure comique d'un amoureux transi. Il promène son désespoir sous les beaux arbres de Bois-le-Vicomte : « Un soir, après avoir promené mes chagrins dans tous les détours de cette solitude, j'arrivai dans ce bois qui est entre le parterre et le canal, séjour inconnu aux rayons du soleil, et au milieu duquel est un jet d'eau qui se perd parmi les plus hauts arbres. » Là, il s'étend « sur un gazon qui environne le bassin », mais, par une disgrâce qui nous en dit long sur les habitudes des beaux messieurs et des belles dames d'alors, « il ne fut pas longtemps sans s'apercevoir qu'une grande humidité avait percé ses habits... En y touchant, ajoute-t-il, je sentis une odeur extraordinaire, et je connus bientôt que cette odeur n'était point celle des fleurs sur lesquelles je croyais être couché »...

Une autre fois, Vergier imagine un dialogue des morts entre *Princesse*, « vieille chienne que Mme d'Hervart aimait beaucoup, et qui mourut en 1689, et un serin de Canarie nommé *Petitfils*, qui mourut peu de temps après la chienne ». Princesse, distinguée par Cerbère et honorée de ses hommages, se voit élevée au rang de déesse des enfers. Ce qui fait exclamer Petitfils (on prononçait Petitfi) :

Quoi ! cette *Princesse*, à qui j'ai vu donner cent coups de pied par des laquais lorsque, faisant, après le repas, la revue des assiettes, elle y dévorait les ailes de poulardes qu'ils avaient mises à part !

Oui, Princesse aura un temple et des autels ; en son honneur, l'encens fumera...

Petitfils. — Oh ! pour de l'encens, passe : il est bien juste que les hommes te rendent celui que tu leur as si abondamment donné pendant que tu étais parmi eux et je ne sais pas si, pour t'en payer, toute l'Arabie pourra suffire.

Mais Princesse proteste contre une insinuation dont les juges infernaux l'ont, dit-elle, lavée.

Petitfils. — Il faut assurément que tu aies surpris ces juges... D'où voudrais-tu que fussent venues ces exhalaisons infectées qu'on sentait à tout moment dans la chambre de notre maîtresse?

Princesse. — Belle demande! De tous ceux et de toutes celles qui y étaient!

Petitfils. — Tu blasphèmes, Princesse. Quoi! tu voudrais me faire entendre que Mme de B... (Bercy)?

— Oui, Mme de B...

— Mme de G... (Gouvernet)?

— Oui, Mme de G...

— Mme de N... (Nointel)?

— Oui, Mme de N...

— Mme de V... (Vestric)?

— Oui, Mme de V...

— Mme de La V... (La Vieuville) (1)?

— Oui, Mme de La V...

— Mme de F... (Frémont)?

— Oui, Mme de F...

— Mademoiselle Ch... (Chardon) (2)?

— Oh! pour celle-là, c'était la pire de toutes. Comme elle parlait beaucoup et que sa bouche ne pouvait suffire à toutes les paroles qu'elle voulait mettre dehors, ces paroles prenaient l'issue qu'elles pouvaient... Et c'était autant de sujets d'accusation contre la pauvre Princesse...

— Que dis-tu de Mme de Q... (Quélus) (3)?

— Rien, si tu veux, mais je sais bien ce qui en était.

— Et que dis-tu de notre belle maîtresse?

— Tu m'en demandes trop... Il suffit de te dire que les dames ne sont si curieuses d'avoir des chiens que pour pouvoir donner des couvertures à leurs infirmités et avoir des innocents muets sur qui les rejeter.

— Tu m'étonnes beaucoup. J'aurois juré que des personnes si belles, si délicates, ne respiraient que le jasmin et la fleur d'oranger...

Voilà ce qui divertissait les Sylvie et les Amarante de La Fontaine. Vergier s'approvisionnait donc de sel gaulois plus que de sel attique. Au reste, même en plein siècle de

(1) Femme de Joseph-Guillaume de La Vieuville, maître des requêtes.

(2) Nièce de Mme Chardon, commensale très assidue de Vaux-le-Vicomte.

(3) Ou Caylus. Très probablement la nièce de Mme de Maintenon qui, mariée fort jeune, avait été déjà exilée de la cour. En cette même année 1689, elle avait joué *Esther* à Saint-Cyr.

Louis XIV, la meilleure société restait profondément gauloise. Les plus grosses plaisanteries et parfois les paroles les plus crues n'effrayaient pas. Comme l'a dit Sainte-Beuve, « une veine de Rabelais circulait encore »... Les propos que Chaulieu adressait à une dame provençale « nous semblent de toute énormité, ajoute l'auteur des *Lundis*, et on y revient à deux fois avant d'oser comprendre. Mais que voulez-vous? C'était là le ton habituel de la meilleure société dans le grand siècle. Ne nous faisons aucune illusion à cet égard ; il y a deux siècles de Louis XIV : l'un noble, majestueux, magnifique, sage et réglé jusqu'à la rigueur, décent jusqu'à la solennité, représenté par le roi en personne, par ses orateurs et ses poètes en titre, par Bossuet, Racine, Despréaux ; il y a un autre siècle qui coule dessous, pour ainsi dire, comme un fleuve coulerait sous un large pont, et qui va de l'une à l'autre Régence, de celle de la reine mère à celle de Philippe d'Orléans... A mesure que s'avançait le règne et que le monarque redoublait de rigorisme, cette veine refoulée ne fit que rentrer et se répandre en dedans ».

Mais si Vergier était aussi gaulois que Chaulieu, il n'était pas, comme lui, d'humeur à rester toute sa vie un « abbé courtisan parasite ». L'ancien précepteur n'avait pas d'éducation à recommencer, car les Hervart n'eurent pas d'enfant. D'autre part, sa naissance ne lui permettait guère d'aspirer à une grosse abbaye et La Fontaine l'a donné à entendre dans cette même lettre où il se montrait si féru de Mlle de Beaulieu :

Que ne suis-je de ces dieux
Nommés rois en ces bas lieux.
. . . . . .
... Bientôt, vous auriez
Le revenu de deux mitres.
L'une est Saint-Germain des Prés,
L'autre Saint-Denis en France.
Voilà Votre Révérence
Ayant musique où l'on va
Plus souvent qu'à l'Opéra.
L'on n'y reçoit que les bonnes
Et les honnestes personnes;
C'est à vous sagement fait.
Hélas! ce n'est qu'un souhait,

Votre table est renversée,
Votre marmite est cassée;
Peu chanceux, et vous, et moi,
Nous n'avons eu de nos vies,
Moi l'encolure d'un roi,
Ni vous celle, en bonne foi,
D'un homme à deux abbayes.

A défaut d'une grosse prébende, Vergier aurait pu prétendre à un petit bénéfice. Mais il lui répugnait sans doute de conserver un habit qu'il respectait si peu — et ce scrupule l'honore. Il quitta donc le rabat et le petit collet et se fit nommer commissaire de la marine. La nomination, que certains biographes placent en 1690, doit être de 1687, car, écrivant de Dunkerque en 1689, à Mme d'Hervart, le poète léger dit qu'il a déjà « deux ans d'assiduité dans ce port ». Les mêmes biographes assurent que ce fut Seignelay, ministre de la Marine, qui lui obtint cette charge. Mais, sur la fin de sa carrière, Vergier en demanda le remboursement, ce qui montre qu'il l'avait achetée, ou qu'on l'avait achetée pour lui. Qui? Est-il besoin de le demander?

Bien qu'il se raille et se dénigre perpétuellement, Vergier fut loin d'être un mauvais fonctionnaire et son biographe lyonnais, l'abbé Pernetti, qui écrivait trente-cinq ans après sa mort, a eu grand tort de s'en rapporter à lui sur ce point, d'écrire notamment que jamais « ses amis ne purent le rendre exact, laborieux, assidu ». C'est le contraire qui est vrai. M. Henri Malo, qui a dépouillé les archives de la Marine pour écrire ses intéressants volumes sur Jean Bart et *la Grande Guerre des Corsaires*, a retrouvé les lettres et les rapports administratifs de Vergier. Il les cite à maintes reprises, louant son zèle, le sens de ses initiatives, l'opportunité de ses avis. Il est vrai que le commissaire était prieur de l'ordre bachique de *la Méduse*, ordre fondé à terre par les officiers de vaisseau, qu'il continuait à y improviser les chansons à boire, et, dans ses loisirs, à rimer des contes ultra-galants. Mais cet homme si frivole en apparence était au fond sérieux, sensé et même appliqué. Il se faisait de son devoir une idée assez haute, mais cette idée, il la cachait, comme s'il avait eu la pudeur du bien, et l'on ne peut que l'entrevoir dans une de ses lettres à Mme d'Hervart, où, par un sentiment délicat, il en reporte le mérite sur sa belle

protectrice : « C'est dans cette école que mon cœur prend les principes de vertu, et qu'il se remplit des sentiments de droiture, de sincérité, de fermeté, d'élévation et de désintéressement qu'il seroit nécessaire qu'eussent tous ceux qui sont chargés dans le service du Roi d'emplois de quelque confiance. »

Ce n'était pas alors une sinécure d'être commissaire de la marine à Dunkerque. Presque dès la nomination de Vergier, la guerre éclatait avec l'Angleterre et la Hollande : elle devait durer, presque sans arrêt, pendant plus de vingt ans. Dunkerque, tout fraîchement fortifiée par Vauban, Dunkerque, « nid de corsaires », brûlot lancé dans le flanc d'Albion, devait subir les bombardements répétés des flottes ennemies. L'existence n'y fut pas toujours d'un calme parfait et il y avait quelque crânerie à chanter, même des chansons à boire, sous le canon britannique. Vergier dut payer plus d'une fois de sa personne. Il se déplace souvent. En 1690, il fait une tournée dans les autres ports, notamment à Brest, et aussitôt il y improvise une chanson gaie :

Dans nos vaisseaux,
Que de beautés ensemble!...

La même année, il s'embarque sur le navire du chevalier d'Armonville. En 1695, Dunkerque, sans cesse bombardée du côté de la mer, est également menacée sur terre :

Les ennemis ont, sur cette frontière,
Un ost puissant, sous Dixmude assemblé!...

Cette armée vient mettre le siège devant Calais. Vergier et son collègue Lempereur reçoivent l'ordre de s'y rendre. Aussitôt, le joyeux poète entonne une parodie sur l'air du *Duc de la Victoire et de la Paix :*

Deux héros affamés de gloire
Volent au secours de Calais :
L'un est armé d'un écritoire;
L'autre a taillé sa plume exprès.

Ce sont deux fameux commissaires
Gens pleins de valeur et de soin :
Tous deux ici sont nécessaires
Pour supputer les coups de loin.

On ne saurait le méconnaître,
Le premier (1) *ordonne toujours;*
Des matelots il est le maître;
Il croit l'être aussi des amours.

Le second, son petit novice,
Des honneurs n'est guère jaloux;
C'est un bon homme, il n'a de vice
Que celui de les avoir tous...

En 1696, c'est mieux, et Vergier ne pourra plus dire qu'il « suppute les coups de loin », car il s'embarque sur l'escadre même de Jean Bart, qu'il appelle « Monsieur Jean Baërt », suivant l'orthographe originale de ce vieux nom flamand. Dure campagne, qui se prolonge cinq mois, et au retour de laquelle le poète remercie les dieux :

Puisqu'enfin nous voici de retour dans le port,
Et que je me vois, grâce au sort,
Sauvé des vents, des flots, champs féconds où moissonne
A pleines mains l'avide mort,
Et qui plus est, de l'ennui qu'en personne
J'ai tête à tête, au fond du Nord,
Entretenu cinq mois sur un fragile bord,
Au dieu des vents et des tempêtes,
Au terrible Neptune, aux fougueux aquilons,
Rendons grâce et leur immolons
Leur victime chérie et vouée à leurs fêtes.

Dans une épître à Pontchartrain, il retrace en d'autres termes cette même expédition :

Quant au succès de notre longue course,
Longue, en effet, puisque si près de l'Ourse
Avons couru, qu'avec frémissements
Nous entendions ses affreux hurlements
Pas ne saurions en dire chose aucune
Sinon que vents sans cesse courroucés,
Flots en fureur jusqu'aux cieux élancés
Du sein profond du féroce Neptune
Ont rudement nos vaisseaux éprouvés.
Car, au surplus, depuis longtemps savés

(1) Lempereur.

Que cinq mois a qu'en la plaine liquide
Contre la gent chez qui le Rhin rapide
Finit son cours, tant avons bataillé
Par feu, par fer, tant avons travaillé
Que, des deux parts, plusieurs sont morts aux peines
Et sont gisants aux ventres des baleines...

Comme La Fontaine, Vergier avait des amis à Londres, où il avait séjourné en 1688, « dans le temps de la Révolution ». La guerre finie, il recommence à leur écrire, leur conte l'occupation de Dunkerque et la démolition de ses forts, car l'Angleterre a exigé la destruction du « nid de corsaires » et Louis XIV n'a pu faire autrement que de céder. Vergier se pique de n'être pas chauvin. Cependant il ne peut, sans crève-cœur, voir raser une place si forte et qui avait si fièrement résisté à tant d'assauts. Il écrit au baron de Walef, lieutenant-général des armées d'Angleterre :

On nous dit ici que la lenteur des démolitions de Dunkerque excite de grandes clameurs dans le pays où vous êtes. Si ces clameurs doivent cesser avec leur cause, elles ne dureront pas longtemps et, de la manière dont on travaille, tout sera fini dans moins de deux mois. Les forts maritimes, la ville, le camp retranché, le Fort-Louis, les jetées, sont détruits ; la citadelle l'est aussi, mais elle n'est pas encore, suivant le traité, égalée à la terre. Il ne reste donc plus qu'à la raser, à démolir les écluses et à former le bâtardeau qui doit fermer le port, et c'est à quoi on travaille à force.

C'est là un triste spectacle pour ceux qui en sont les témoins et surtout pour ceux qui, comme moi, ont vu construire la plupart de ces travaux. Ce que j'en regrette le plus, ce sont les forts maritimes, qui étaient superbes et d'une magnificence étonnante :

Je les ai vus, ces forts audacieux,
Braver Neptune, et menacer les cieux,
Je les ai vus, de cent bouches fatales,
Du dieu tonnant redoutables rivales,
Vomir, lancer cent foudres à la fois...

Et il ajoute, écrivant à Mme de Walef :

On finira tout cela le plus promptement qu'il sera possible pour renvoyer à vos dames au plus tôt le beau corps d'officiers, jeunes, galants et bien faits, qui composent la garnison anglaise. Car cette

garnison ne peut se résoudre à quitter cette place tant qu'il restera une pierre à renverser et elle s'y croit très nécessaire pour cette opération. Comme si, à présent que toutes les forteresses sont renversées, la garnison anglaise était en état d'imposer aucune loi par la force, en cas que le Roi ne se portât pas à s'exécuter, comme il fait de lui-même, selon la bonne foi...

Vergier avait donc tous les sentiments d'un honnête serviteur et d'un bon Français.

Nous l'avons dit, le commissaire de la marine avait, dès le début, fait la conquête de son ministre, Pontchartrain, qui avait succédé à Seignelay. Ne nous y trompons pas : c'était le poète léger et le conteur libertin que le puissant secrétaire d'État appréciait surtout. Il lui écrivait de Versailles, le 29 mars 1693 : « Envoyez-moi donc souvent des lettres fort longues et fort peu sérieuses... » Et, le 15 mai suivant, il revenait à la charge : « Plus vos lettres seront fréquentes, plus elles seront longues, plus elles seront badines, et plus je vous serai obligé... » En communiquant une de ces lettres à Mme d'Hervart, qui, pourtant, n'était pas prude, l'ex-abbé se voit contraint de s'excuser : « Vous la trouverez, dit-il, un peu gaillarde, mais ce n'est pas ma faute. Mes amis et Monsieur... tout le premier ont tant applaudi aux autres sottises pareilles que j'ai écrites par le passé que, pour leur plaire, je me suis fait une habitude qui m'entraîne, comme naturellement, à ce genre d'écrire... »

Vergier était, en effet, bien loin de forcer sa nature et il l'avouait sans fard à Pontchartrain en lui adressant une pièce de circonstance, pour un mariage (1) : « J'ai, suivant votre ordre, évité autant qu'il m'a été possible, les immodesties qui me sont ordinaires et qui sont naturelles en pareils sujets. Mais je crains bien que je n'aie fait comme ces femmes débauchées, qui veulent quelquefois se contrefaire et à qui, dans le temps qu'elles pensent observer le plus de modestie, il échappe des gestes, des regards et d'autres traits qui en découvrent le véritable caractère. »

Au reste, Pontchartrain n'était pas seul à rechercher, à solliciter même ces contes grivois et souvent obscènes. La plus haute noblesse partageait avec lui ce genre de goût.

(1) Sans doute pour le mariage du fils de Pontchartrain qui succéda à son père, comme ministre de la Marine, en 1699.

Vergier envoie ses œuvres au duc d'Arenberg ; il dédie au duc de Noailles, *Damis et Zélire*, assez roide histoire de bergers ; au chevalier de Luynes, *la Morte ou le Mot obscène;* au président de Mesmes, *le Juge;* au comte de Médavi, gouverneur de Dunkerque, *le Frère et les trois Sœurs;* au duc d'Humières, *Frère Roch;* au duc d'Aumont, *la Nièce du Curé ou l'Enfant de cinq mois*, conte plus graveleux que tous ceux de La Fontaine. Et les destinataires sont ravis. Le duc d'Aumont lui répond : « Je ne puis m'empêcher de vous dire que je n'ai rien vu encore de si aimable et de si gracieux que l'ouvrage que vous m'adressez. *La diction en est noble et pure, et tous les traits délicats...* »

Plus encore peut-être que la licence, l'impiété de ces contes en faisait le succès. Vergier, ici, perd toute mesure et le brave homme, le franc luron, l'honnête fonctionnaire devient un fort vilain auteur. Ce n'est plus la belle humeur, cachant ou noyant la malice, de La Fontaine, c'est, trop souvent, la frénésie du défroqué. Voilà qui en dit long sur les sentiments intimes de la cour de Louis XIV. Il n'y avait pas de libertins qu'au château d'Anet, au Temple, dans la société des Vendôme, à l'hôtel de Bouillon et à Meudon, chez le grand dauphin : ils pullulaient à Versailles même, chez les ministres et les favoris du roi. La dévotion extérieure n'était que pour plaire au maître : dès qu'il avait le dos tourné, on faisait la nique au saint. Le cinquième acte du *Don Juan* de Molière répond à une vérité historique.

Le talent ne rachète guère l'indécence de Vergier, et le poète reste bien au-dessous de La Fontaine, qu'à l'en croire, il se serait défendu d'imiter :

Sur les traces de La Fontaine,
Je n'ai point prétendu marcher.
Si, par hasard, je puis en approcher,
J'obtiendrai cet honneur, sans dessein ni sans peine.
Je ne sais si c'est vanité,
Mais je ne veux point de modèle,
Et mon génie, enfant gâté,
Ne saurait souffrir de tutelle.
La Fontaine a fort bien conté,
Il s'est acquis une gloire immortelle.
Qu'on me mette au-dessous, qu'on me mette à côté,
Je ne veux point de parallèle...

C'était mal se connaître, car, à part les sujets, pris en général dans des aventures contemporaines plus ou moins scandaleuses, et que trop souvent il n'a pas su dépouiller de leur trivialité, il est bien clair que Vergier doit tout à La Fontaine. Deux de ses contes ont, d'ailleurs, eu la fortune d'être attribués au maître (1). L'un, *le Rossignol*, mérite presque cet honneur ; l'autre, *les Dix Doigts*, en est absolument indigne, et il n'y a guère à en retenir qu'un vers :

Promettre est un, et tenir est un autre.

La fin de la vie de Vergier fut moins heureuse que le début. Son aimable hôtesse de Vaux-le-Vicomte, Mme d'Hervart, devenue veuve de fort bonne heure, en 1699, s'était ensuite retirée du monde. Elle mourut de saisissement treize ans plus tard, le 30 septembre 1712, à la nouvelle de la mort subite de son frère. Bois-le-Vicomte échut à sa nièce, la comtesse de Viriville, que Vergier y trouva installée en 1716, avec une de ses filles, Mme de Senozan. Les descendants de Barthélemy Herwarth s'étaient alliés à ceux d'un Bas-Alpin de la vallée de Barcelonnette. Les Bas-Alpins vont aujourd'hui faire fortune en Amérique : sous Louis XIV ils n'avaient pas besoin de dépasser Lyon. Le montagnard David Olivier avait amassé dans cette ville une fabuleuse richesse qui lui avait, suivant l'usage, valu la dignité d'échevin, laquelle anoblissait. Quatorze ans plus tard, en 1710, il faisait ériger en comté la terre de Senozan, qu'il avait achetée près de Mâcon. Son fils, François Olivier, put ainsi porter le titre sonore de comte de Senozan. C'est lui qui avait épousé, le 29 juin 1711, Jeanne-Magdeleine de Grôlée de Viriville, petite-fille de la marquise de Gouvernet, née Herwarth. Ce comte de Senozan avait déjà la charge d'intendant général du clergé de France ; il fut fait chevalier de Saint-Michel. Sa postérité, plus brillante encore, s'allia aux familles les plus nobles et les plus huppées. Sa fille épousa le prince de Tingry, de l'altière maison de Luxembourg, et eut elle-même pour fille une duchesse de Montmorency. Son fils aîné, président au Parlement de Paris, épousa Nicole de Lamoignon, fille de Guillaume de Lamoignon, sieur de Blancmesnil et de Malesherbes, chancelier de France. Jean-François-Ferdinand Olivier de Senozan,

(1) Dans l'édition des *Contes* parue à Amsterdam, en 1709.

issu de ce mariage, hérita du titre de comte de Viriville, son grand-oncle maternel, dernier représentant de cette famille, étant mort sans postérité. Le comte de Senozan-Viriville — ce fut le nom qu'il prit — commanda un régiment de cavalerie et mourut prématurément en 1769, à l'âge de trente-sept ans. Il ne laissait qu'une fille dont le destin fut également court et tragique. Magdeleine-Henriette-Sabine de Senozan-Viriville, mariée en 1779, à treize ans, à Archambaud-Joseph, comte de Talleyrand-Périgord, frère du grand Talleyrand, n'émigra pas sous la Terreur, tandis que son mari quittait la France. Arrêtée et traduite devant le tribunal révolutionnaire, elle fut condamnée à mort et exécutée le 8 thermidor an II, quelques heures avant la chute de Robespierre. Elle laissait trois enfants en bas âge. Son fils aîné, par l'entremise d'un oncle tout-puissant, épousa la fille de la duchesse de Courlande, héritière du duché de Sagan, et fut la tige des ducs de Talleyrand. Sa fille, Françoise-Xavière-Mélanie-Honorine, mariée le 11 mai 1803, à Just de Noailles, fut l'aïeule des princes de Poix et des ducs de Mouchy.

Mais, en 1715, on ne pouvait encore prévoir ni ces péripéties, ni cette ascension. Vergier, vieilli, cherchait à se faire rembourser sa charge de commissaire ou à l'échanger contre une maison de campagne appartenant au roi. Il avait parfois de la peine à distraire les nouveaux maîtres de Bois-le-Vicomte. Ce n'était plus le beau, le brillant, le joyeux Vergier et peut-être aussi n'était-ce plus l'aimable et simple Mme d'Hervart... Le poète ne laisse pas ignorer à ses hôtes qu'on s'ennuie parfois chez eux :

... A la campagne,
Où vous passez tant de jours,
On a souvent, on a toujours
La tristesse pour compagne.

Vergier envoie à Mme de Viriville un lot de casse-noisettes et en tire d'assez mornes plaisanteries. Il cherche à se loger près d'elle, à Paris, ce qui veut dire qu'il n'est pas son commensal, et n'y réussit pas : « Faute, dit-il, de trouver un logement dans vos quartiers, je prévois que je serai contraint d'en prendre un au Marais. » Un fermier général nommé Caze finit par lui donner un appartement dans sa maison. Cependant, Vergier était alors recherché et fêté

dans le monde. L'opulent Samuel Bernard qui, pour échapper à la chambre de justice dressée par le duc de Noailles, s'était taxé à neuf millions, acceptait à dîner chez lui, et il faut avouer que le poète pimentait étrangement ses invitations :

Deux dames très bonnes à prendre
Et meilleures encore à rendre
(Car toutes dames sont ainsi),
Aujourd'hui dîneront ici,
C'est-à-dire dans ma tanière.
Vous me feriez grâce plénière
Si vous vouliez venir aussi...

Louis XIV n'était plus, le Régent régnait. Rien n'empêchait désormais l'œuvre de Vergier, jusque-là clandestine, de voir le jour. L'auteur en prépara soigneusement l'édition ; il semble avoir commencé à publier, en 1719, un recueil de parodies, qu'il dédia au Régent.

Sur ces entrefaites et par l'occurrence la plus tragique, le poète périt, mystérieusement assassiné. C'était dans la nuit du 23 août 1720. Vergier avait soupé chez des amis ; il regagnait, passé onze heures, l'appartement qu'il occupait chez M. Caze, lorsque, dans la rue du Bout-du-Monde (1), il fut tué net d'un coup de pistolet. L'assassin put prendre la fuite et, sur le moment, la police ne réussit pas à le retrouver. Les bruits les plus extraordinaires coururent ; on accusa du crime le Régent lui-même et Voltaire, dans les pièces justificatives de la *Henriade*, a rapporté cette rumeur. Le prince se serait « vengé d'une satire que le poète avait enfantée contre lui ». Il est vrai que Vergier était en relations avec la marquise de Prie, âme damnée du duc de Bourbon, lequel ne passait pas pour l'ami de Philippe d'Orléans, et cette aimable personne eût été fort capable d'inspirer une satire. Mais l'ancien commissaire n'avait aucun grief contre le Régent. Bien au contraire, c'est par lui qu'il avait enfin obtenu le remboursement de sa charge.

Il n'est d'ailleurs pas prouvé que le prince eût été capable de faire assassiner un poète pour une satire. La vérité fut

(1) La rue du Bout-du-Monde était parallèle à la rue Tiquetonne, sur l'emplacement actuel de la rue Grenéta.

connue deux ans plus tard. Un des membres de la bande Cartouche, Chevalier, dit Le Cracqueur, ayant été arrêté et mis à la question, avoua ce crime entre plusieurs autres. Il avait tué Vergier pour le voler, mais l'arrivée d'un carrosse l'avait empêché d'accomplir le vol. Suivant une autre version, relatée par l'abbé Pernetti, il n'aurait fait le coup que pour montrer à ses camarades ce dont il était capable. Chevalier Le Cracqueur fut « rompu » à Paris, le 10 juin 1722.

La fin cruelle de Vergier appela sur son œuvre l'attention générale. Certes l'œuvre était en elle-même assez libertine pour plaire au siècle qui s'ouvrait et l'auteur s'était bien trompé en la jugeant surannée et hors de mode : sa vogue ne faisait que de commencer. Jean-Baptiste Rousseau avait surnommé Vergier l' « Anacréon français », titre qu'il partageait, du reste, avec Chaulieu, Waler, Saint-Évremont et peut-être d'autres. Le Caveau, Collé, Gallé et leurs émules, s'inspirèrent de ses chansons à boire. Tous les recueils galants du dix-huitième siècle contiennent son vaudeville sur l'air de *Lanla-landerirette*. Ses œuvres eurent, coup sur coup, de nombreuses éditions : Rouen, 1726, 2 vol. in-12 ; Amsterdam, 1727, 2 vol. in-8° ; Rouen, 1743, 3 vol. petit in-8° ; Lausanne, 1750, 2 vol. in-12 ; enfin, la charmante édition, en trois petits volumes, de Cazin (à Londres, 1780). Vergier fut encore réimprimé sous le Consulat (1802, 2 vol. in-12).

Depuis, ce poète mineur est retombé dans un oubli que l'on ne saurait qualifier d'injuste. La Fontaine suffit à la gloire du conte. Les amateurs de curiosités peuvent encore rechercher Chaulieu et La Fare. Mais la vie et l'œuvre de Vergier sont pleins de documents précieux sur son temps. Ce poète commissaire de la marine, compagnon de Jean Bart, offre un bel exemple de courage tranquille et joyeux. Cet ami, ce quasi-rival de La Fontaine, nous fait connaître, mieux que personne, la vieillesse du grand homme, et l'aimable séjour de Bois-le-Vicomte, dont on va disperser jusqu'à la cendre.

PAUL BILLAGUY.

Cynara [1]

III

Le soir de ce même jour, Paul, selon sa promesse, vint chez Calixte célébrer l'Agape.

A sa vue, les visages, qui étaient défaits et sombres, s'éclairèrent de joie, comme si des coupes de vin eussent tout à coup réconforté les cœurs. Sur le lit où il languissait, Calixte se dressa ; saisissant le pan du vêtement de Paul, il se l'appliqua sur le front ; et, comme guéri par le contact, le malade sauta de sa couche.

La gravité terrible des circonstances se sentait à quelque chose de plus fraternel et de plus recueilli dans les saluts, les paroles de bienvenue, à l'emploi inhabituel de certaines formules mystiques. Paul appela Thallus et Felicula « les prémices des chrétiens de Rome » ; Phabi et Gadia, qu'entouraient leurs enfants, « ses compagnons dans le service de Chrestus » ; Calixte, « son frère particulièrement aimé en notre Seigneur » ; et tous les autres « saints » présents, « fidèles serviteurs du Royaume de Dieu ».

— Mais je ne vois pas notre sœur Sergia? interrogea-t-il.

On lui apprit son absence ; on ignorait où elle était ; seule, Gadia disait le savoir ; mais la Juive ne voulait point parler.

— Où est-elle? Comment sais-tu? demanda Paul impatiemment.

— L'Esprit, répondit Gadia.

Elle atteignit au mur une des pallas de Sergia, et s'en voilant la tête avec une recherche gauche, elle prononça ces paroles :

(1) Voir *la Revue universelle* des 15 juillet, 1er et 15 août, 1er septembre 1926.

— Le Saint-Esprit dit : la femme qui porte un voile semblable à celui-ci, et qui s'en vêt de cette manière, est allée où elle ne peut aller sans péché mortel.

— Tais-toi, Juive ! s'écria violemment Calixte.

— Interrogez le gardien, dit alors Felicula, se souvenant de l'intervention de cet esclave.

Il vint annoncer, avec une mine effarée, que la litière avait mené Sergia aux Jardins de Servilius ; et, à voix basse, en disparaissant, il ajouta :

— César y habite présentement...

Calixte baissa la tête ; Thallus laissa retomber son bras ; il retrouvait là l'humeur impétueuse de Sergia, ses impulsions irréfléchies, fatales. Les autres restaient interdits.

Enfin Paul, le front pensif, prit place au centre de la table où fumaient, dans des écuelles d'argile, du poisson et du bouilli. Il saisit, devant lui, une patère. A sa droite, Felicula y versa le vin ; à sa gauche, Gadia y mêla l'eau chaude. Paul dit :

« O notre Père ! Nous te rendons grâce. »

Puis il prit du pain, et dit :

« Nous te rendons grâce, ô notre Père ! »

Il ajouta :

— J'avais grand désir de vous voir, afin qu'étant parmi vous, nous recevions une mutuelle consolation dans la foi qui nous est commune.

Timothée était emprisonné au loin ; Aristarque et les autres, absents. Les communautés de Paul, depuis l'incendie, ne s'assemblant plus, l'Apôtre, solitaire, les visitait séparément.

Chacun, accablé d'une préoccupation qu'il taisait, dépêchait sa sportule, courbé sur son écuelle. On avait hâte de s'absorber dans l'acte eucharistique, où l'on oubliait tout.

En ce moment, Felicula, dont le regard, par une obsession vague mais continue, plongeait fréquemment dans l'ombre d'une chambre attenante où l'on pénétrait immédiatement du dehors, crut voir se glisser une forme féminine aux longs voiles. A peine entrée, la survenante, — on la devinait plus qu'on ne la distinguait, — resta un temps immobile. Enfin elle fit un pas ; et, à la lenteur craintive de sa marche, au mouvement entrevu d'un visage qui se portait en avant anxieux et les yeux dilatés, — Felicula eut une commotion. Elle sut qui était là. Sans oser aller à sa rencontre, sans un mot, comme pétrifiée, elle regardait Sergia qui approchait. Tous les yeux, suivant la direction des siens, aperçurent la jeune femme debout sur le seuil. Les lampes frappaient son visage fardé.

Alors les convives, pleins de scandale, s'agitèrent confusément. Des regards enflammés se tournaient du côté de Paul.

L'Apôtre gardait le silence.

Mais Calixte apostropha Sergia :

— Je sais d'où tu arrives ! Je sais où tu as passé ces longues heures, et dans quels bras. Que viens-tu faire ici?

Sergia dit :

— Te sauver ! Vous sauver tous !

Le trouble que sentait Calixte autour de lui l'étouffait ; il étendit le bras en un geste d'angoisse et de colère.

— Je n'ai pas voulu que tu meures ! cria Sergia.

Calixte, avec l'air de se parler à lui-même, disait :

— Que suis-je? Un affranchi, un esclave, une chose, — une chose que l'on rachète, quand on y tient, comme on l'entend, selon sa guise ! Je n'ai pas à élever de plaintes sur les moyens, n'est-il pas vrai? Une patricienne, se gêner avec un homme de naissance servile?

— Tu m'abandonnes? s'écria Sergia.

— C'est toi qui t'échappas de mes mains ! répondit Calixte. Et, avec des yeux pleins d'amour et de courroux : J'avais sauvé ton âme, dit-il ; tout indigne et tout vil que je suis, malgré l'ordure de mes péchés, avec l'aide de ta confiance, j'avais sauvé ton âme. Je le sais ; j'en ai la certitude.

Sergia leva vers son époux un regard adorant.

— Ton salut était la pensée dont s'enchantait mon cœur. Et maintenant... Tu n'as même pas essuyé ton visage ! Ta beauté garde une audace et un frémissement effrénés ! Ha ! tes lèvres rouges, tes paupières dessinées, tes cheveux et leur rosée de parfums, l'éclat de ton péché te sort par toutes les places de ta peau ! Comme te voilà charnelle !

Et cette idée était pour lui pleine d'un tel trouble, et si insupportable, qu'il proféra dans un cri : « Je rends ma vie à ceux qui l'avaient prise ! Reçois quelque autre récompense ! »

Sergia s'affaissa aux pieds de Calixte ; et elle s'abandonnait à ses sanglots.

La voix du Phrygien se brisa.

— Pour moi, qui ne suis rien, peu importe, dit-il avec humilité. Je sens un peu plus combien je suis mort en Chrestus... L'existence est de peu, descendre dans l'abaissement, se perdre dans l'effacement, a toujours été comme la convoitise de mon cœur, et c'est sans murmure que j'achève de mourir au monde sous l'affront qui me frappe. Mais toi, reprit-il, et sa voix se fit déchirante, toi, que j'aimais non pour moi, mais pour toi, c'est sur toi seule que je pleure ! Ce qui continuera de crier en moi jusqu'au fond du doux abîme de Chrestus,

s'Il veut m'y prendre, c'est la douleur de voir celle-ci perdue ! Frères, elle nous est ravie, notre Sergia, celle qui était notre parure, notre richesse, notre trésor de grâce.

— Reviens-je d'une débauche? fit Sergia. Tu me parles de perdition? Je te parle de sacrifice ! Moi aussi, je t'ai aimé en ton Dieu !

Calixte la considéra d'un regard éperdu.

Sergia se releva et dit aux autres, en rougissant :

— J'ai supplié pour vous aussi. Soyez en paix.

Un grave silence accueillit ces mots, bien que des yeux eussent brillé.

Paul, en se taisant là-dessus (par charité pour la détresse des frères), n'accordait aucune importance à de prétendues promesses, crues et rapportées légèrement. Comment César, soupçonné d'être incendiaire, eût-il épargné, — Calixte excepté, — ceux-là sur lesquels il avait rejeté l'accusation?

Sans une allusion aux paroles de Sergia, Paul, d'une voix énergique, dit aux frères que leur salut était dans leurs mains. Ils allaient se soustraire à la persécution. La Voie Appienne était pleine de voyageurs. Les communautés d'Asie, à Ephèse surtout, les accueilleraient.

— Moi que voici, ne m'a-t-Il pas tiré de peine : à Lystres, à Icône, Antioche?

Il montra les cicatrices des grandes verbérations subies. Car il était dur au mal comme un vétéran, et il parlait en homme habitué au péril, — ce qui fortifia les frères. Leur âme, un moment agitée avec violence par Sergia, revenait à son endurance mystique.

— En attendant Celui qui va venir, reprenait Paul, d'une voix qu'il affermissait maintenant contre une émotion profonde, s'ils souffraient..., ils devaient souffrir, sans honte, uniquement pour Chrestus, — gardant intact, dans leur conduite, le mérite de leurs épreuves.

Ces derniers mots avaient produit une solennité mystérieuse ! Cependant les frères n'en découvraient point tout l'avertissement. Ramenés plus fortement que d'habitude à la question profonde et tragique de leur vie jetée hors des voies communes par une croyance sublime, — ils ne prenaient point toutefois pleine conscience encore du terme suprême, le martyre, que leur apôtre redoutait ; et une pensée indéterminée en sa gravité flottait dans leurs prunelles songeuses, tandis que le regard de Paul restait sur eux.

— O bien-aimés à qui j'ai annoncé le Royaume, dit-il, depuis le premier jour où je suis entré dans Rome, pendant plus de trois ans, vous avez été les témoins de mes efforts, quand je vous ai instruits avec larmes de tout ce qui vous pouvait être utile. N'oubliez pas combien je vous aimai, — accomplissant dans ma chair ce qui reste

à endurer à Chrestus, en souffrant moi-même pour Son corps, qui est la réunion des saints ; priant pour vous le Sauveur qui s'est fait homme afin de vivre et souffrir comme vous, qui a été sauvé par Son Père, et en qui vous serez sauvés.

Tous s'écrièrent :

— Unis-nous au Sauveur !

Paul répondit :

— Qu'Il soit Un en vous, comme vous allez être Un en Lui !

Alors l'Apôtre accomplit l'acte eucharistique.

Dans le grand silence, les paroles sacramentelles tombèrent :

« Le Seigneur Jésus, la nuit qu'il fut livré, — prit du pain ; — ayant rendu grâces, il le rompit et dit : — Prenez et mangez, ceci est mon corps, — qui est rompu pour vous ; — faites ceci en souvenir de moi. »

L'Apôtre eut une pause, puis :

« De même, il prit la coupe, après avoir soupé, — et dit : — Ce calice est la nouvelle Alliance en mon sang ; — toutes les fois que vous le boirez, — faites ceci en souvenir de moi. »

L'Apôtre eut une pause plus longue ; puis :

« Car toutes les fois que vous mangerez ce pain, — et que vous boirez ce calice, — vous annoncerez la mort du Seigneur, — jusqu'à ce qu'Il vienne. »

Ayant dit, l'Apôtre fit la consécration du pain et du vin.

A l'écart sous ses voiles, Sergia regardait. Ils étaient courbés sur la table à la toucher du visage, leurs manteaux ramenés par-dessus leur tête, comme s'ils avaient voulu s'abîmer plus profondément dans la consommation du mystère où ils s'unissaient à leur Dieu. Sergia inclina son front, deux larmes coulaient sur ses joues. Un silence plana.

Tout à coup, au dehors, il y eut des cris, des pas précipités ; on montait en tumulte l'escalier, quantité de lourdes semelles tapaient les marches retentissantes ; les frères, se dressant subitement avec une brève exclamation d'angoisse, s'entre-regardaient, pâlissants ; une troupe armée fit irruption ; en un clin d'œil le logis fut plein de soldats casqués, aux larges épées courtes suspendues par un baudrier à leur épaule.

Levant son cep d'ivoire, insigne de son grade, le centurion qui commandait ces hommes appela :

— Sergia, Calixte?

Et sur leur réponse, l'officier dit à ses soldats :

— Ces deux-ci, laissez. Ramassez tout le reste.

Les soldats s'étaient déjà rués sur eux. Leurs lourds souliers cloutés,

en un piétinement tumultueux et hâtif, ébranlaient la chambre. Ce fut une capture soudaine et brutale.

Mais en voyant Thallus et Felicula appréhendés, Sergia, d'un bond de lionne et avec un cri terrible, se jeta sur les deux vieillards, leur entoura le corps de ses bras.

Et haletante, éperdue, elle répétait dans ses larmes :

— On ne vous prendra pas... On m'a promis..., on m'a dit... César...

A travers les brutalités des hommes d'armes, Thallus et Felicula lui disaient adieu. On les sépara violemment.

Sergia courut à un groupe enchaîné qu'allaient entraîner les soldats :

— Sauve tes enfants ! supplia-t-elle, sauve tes enfants ! Confie-les-moi ! Je les adopte ! Gadia..., Phabi !...

Mais le centurion, s'interposant :

— Une adoption? fit-il. Je ne peux tant permettre. Cela concerne le préteur urbain, le préteur pérégrin, je ne sais pas. Allons ! faisons hâte.

Et, sans écouter les supplications de Sergia, sans s'arrêter au nom obstinément invoqué de César (soit qu'il ne vît là qu'un mensonge, soit qu'il sût trop ce que l'entourage de Néron faisait de certaines promesses et de certains commandements du maître), il exécutait strictement les ordres du préfet de Rome, — pressant la besogne de ses hommes,

Au moment où ils emmenaient Paul, on vit l'Apôtre saisir un morceau du pain qu'il avait rompu et consacré. D'un geste résolu, il le tendit, au passage, à Sergia, qui le prit avec emportement et s'agenouilla. Calixte s'était aussi mis à genoux. Quand Paul, au milieu des frères qu'il exhortait, eut disparu, et que le logis se trouva vide, le Phrygien, écrasé de douleur, s'étendit à plat ventre, les bras allongés, la face contre les dalles. Auprès de lui, Sergia restait prosternée. Ils entendaient, dans un bruit décroissant, la descente des captifs et des soldats. Des voisins, par zèle d'épouvante, crièrent :

— Incendiaires !

Tandis que s'élevait un chant, qui allait se perdant :

« Nous te louons, Père. »

« Gloire à toi, Saint. »

« Nous te rendons grâce, Lumière, en qui les ténèbres ne demeurent pas. »

IV

Plusieurs jours plus tard, dans un autre logis, où ils s'étaient réfugiés, Sergia et Calixte, avec un aspect d'épuisement profond, se trouvaient assis côte à côte.

Ils avaient entrepris de revoir les frères, et, après bien des pas, au milieu des insultes, des menaces, payé cher la terrible faveur de pénétrer dans le souterrain du temple de la Piété.

Ils étaient là plusieurs centaines, hommes et femmes, gisant pêle-mêle parmi les ordures, presse lamentable et tremblant la fièvre, où, dans l'hébêtement du plus grand nombre, éclataient des gémissements. La puanteur, dans cette longue casemate humide et sans air, encombrée de malades, avec des cadavres qu'on n'enlevait point, était comme celle d'un sépulcre et d'un charnier. Un falot embrumé palpitait sous la voûte, au milieu des miasmes, comme une prunelle louche.

Calixte et Sergia furent longtemps à trouver ceux qu'ils cherchaient. Thallus délirait doucement dans ses chaînes, près de Felicula prostrée. Leur présence le calma. Il dit à Sergia qu'il était content de savoir qu'elle avait reçu, de la main de Paul, Son corps. On avait tout de suite été séparés de l'Apôtre, emmené ailleurs entre deux légionnaires. Quand eux ne seraient plus là, Calixte romprait le pain pour son épouse et pour les survivants, avec le même amour que Thallus l'avait rompu pour lui et pour elle, et que Paul l'avait rompu pour tous. Et comme ils fondaient en larmes, une exclamation démente, tout à côté d'eux, avait éclaté dans l'ombre. C'était Gadia qui venait de se jeter sur le corps de Phabi, qu'une phtisie emportait. Quant à ses enfants, avait dit Thallus à voix basse, ils lui étaient enlevés, sans doute pour être vendus aux voleurs d'enfants du Vélabre. Gadia, en ce moment, avait relevé son visage. La nature de son regard, maintenant empreint d'une douceur sinistre, se trouvait changée ; un vague rictus brisait l'arc ferme de sa bouche ; sa face s'entrevoyait tout immobile dans la rigidité d'un deuil sans parole et sans larme.

C'est alors qu'on avait chassé Calixte et Sergia. Des vociférations éclataient au dehors : *Incendiaires! — Poteaux-de-bûcher! — Porteurs-de-fourches! — Allez-vous-en sur la male Croix! — Aux Bêtes!* Perdus dans la multitude furieuse, les époux, dévorant leurs larmes, avaient assisté au départ des condamnés. Par-dessus les têtes de la foule et les casques des légionnaires la contenant, on voyait émerger les malheureux, hissés, la chaîne au cou, dans des charrettes. Elles se garnissaient, s'ébranlaient lentement au pas des bœufs. Un dernier tombereau s'étant approché, le Phrygien et sa compagne y avaient aperçu, entre des inconnus, Thallus avec Felicula qui faisait bien attention à ne pas se trouver séparée de lui, enfin Gadia. Elle s'en allait lutter seule contre les affres monstrueuses de l'Arène. Debout, ses larges yeux sombres de nouveau

pleins de flammes, l'ivresse du malheur, maintenant, semblait s'exalter en elle. Un long appel sauvage s'était exhalé du fond de sa poitrine :

« *Chrestus! Chrestus!* »

Et mille voix avaient hué :

« *Chrestilla! Chrestilla! Mœcha! Væ! Væ!* »

Les deux époux, peu après, avaient trouvé le faubourg de la Voie d'Ostie comme frappé de stupeur.

Paul, ce même matin, venait d'être décapité et enseveli, assez loin sur la route, passé la rivière Almo, dans un endroit planté de pins. Plusieurs étaient revenus hors d'eux du supplice, troublés de visions. La tête avait bondi trois fois, à chaque fois, du sol heurté, une source jaillissant. Et par tout ce quartier de petit peuple, plein de masures, de pauvres tavernes, de cabanes d'indigents le long du grand chemin, on rêvait en silence, dans la fascination de ce sang répandu. Il s'en exhalait une sombre ivresse, chargée d'amour et d'enthousiasme mystique pour les uns, d'épouvante pour les autres. L'exécution s'était faite sur l'ordre du Conseil de César (Paul était citoyen romain), Néron ne pouvant épargner le principal séditieux. D'ailleurs la belle Cynara avait fui sa couche pendant son sommeil d'après débauche, et il s'en prenait à l'Apôtre.

Toute Rome s'était portée, au delà du Tibre, dans le large espace intact du pied du Vatican. Une plèbe houleuse, excitée, pleine d'une turbulence pouvant tourner à la fureur aussi bien qu'elle s'était tournée en joie, occupait les Jardins de Néron. C'était la fin d'une torride journée d'août. On avait trouvé dans les Jardins, où de vastes hangars construits à la hâte abritaient quantité de gens sans asile, grande largesse de vivres, de vin. Le malheur public finissait en ripaille. Tous les propos roulaient sur les supplices vus dans le Cirque de Caligula, qui était tout proche. Un homme fit rire, en citant la mort de celui qu'on appelait Pierre, le Syrien, le Juif, on ne savait quoi, enfin celui chez qui se préparaient les torches, et qu'on avait mis dans le cul de basse-fosse de la prison Mamertine. On l'avait étendu sens dessus dessous sur une croix aux quatre branches égales diagonalement croisées, — les jambes appliquées sur les branches supérieures, les bras sur les branches inférieures, la tête en bas, pendant entre les deux bras. Cette posture égayait, les uns disant que c'était une idée des bourreaux, les autres une volonté bizarre du patient, qui s'accusait d' « indignité ». Mais la fête de nuit, dans les Jardins, devait tout surpasser.

Au soleil couché, des barrières furent ôtées, la foule se poussa, et

qui, alors, put voir à loisir, sous les ombres crépusculaires, cette chose qui « surpassait tout » :

Des files de vagues formes humaines, enroulées dans de longues toiles et que des cordes ficelaient tout debout à des poteaux, bordaient les allées ; ces formes lugubres se succédaient une à une dans toutes les directions des Jardins ; elles peuplaient le fond et remontaient le long des rampes de ce large vallon demi-circulaire, dessiné par les pentes convergentes du Vatican et du Janicule. Une forte senteur de résine et de naphte s'exhalait, car les toiles dégouttaient de pétrole et de poix liquide. Elles se plaquaient sur tous ces corps immobiles. La foule disait qu'ils allaient flamber comme des torches, et elle se promenait lentement devant, absorbée dans sa jouissance et sa terreur.

Mais un couple jeune courait éperdu, la main dans la main, d'un corps à l'autre. Calixte et Sergia, invinciblement ramenés aux lieux où ils savaient présents Thallus et sa compagne, tâchaient de démêler, dans l'obscurité, les figures.

Entre une de ces cavernes de pierre ponce dites « musées » et un petit portique demi-circulaire, ils virent deux gibets par exception rapprochés à se toucher. On avait manqué de place, peut-être obéi à quelque prière. C'était eux. La vieille femme, sans doute évanouie, ou déjà morte, demeurait inerte. Il faisait presque nuit. Mais le vieillard les devina.

Sa poitrine, trop serrée par les cordes, haletait. De souffrance et d'angoisse, il roulait sans cesse, d'une épaule à l'autre, sa tête qui seule pouvait bouger. Leur présence soudaine lui donna, d'un coup, un apaisement extraordinaire. Une voix très faible fit :

— Merci.

Puis il demanda :

— Et Paul?

Calixte répondit :

— O père, c'est hier qu'il a souffert pour Chrestus !

Une espérance, que les deux époux entrevirent aux dernières lueurs du crépuscule, parut sur les traits moribonds du vieillard. Il se sentait précédé et appelé en la Résurrection de Christ. Les abîmes de la mort, où le devançait l'Apôtre, s'emplissaient de lumière et ne l'épouvantaient plus. Avec une force soudaine, tout son corps, redressé, se souleva dans ses liens, comme prêt à s'élancer, la poitrine en avant, le visage en arrière, la prunelle au ciel. Puis il retomba lentement, demeura pendant au gibet.

Tout à coup, dans les Jardins maintenant ténébreux, un jet de feu jaillit avec un grand cri, puis un autre, puis un troisième, et ils se succédaient, continuellement, en se rapprochant, dans une clarté

et une clameur grandissantes, de l'endroit où étaient liés côte à côte Thallus et Felicula. Sergia s'était précipitée sur eux ; dans un vertige de désespoir, allant de l'un à l'autre, elle tâchait de dénouer les cordes, elle criait pour offrir de l'argent ; ses ongles se brisèrent, la poix collait à ses mains, l'âcre odeur de la résine de térébinthe la suffoquait. Thallus venait de perdre connaissance ; Felicula, morte, la tête pendante sur la poitrine, abaissait vers Sergia sa paupière cave, où l'on distinguait quelque chose de maternel et d'épuisé, une empreinte douce et flétrie. Cependant, des bourreaux, assistés de la plus basse domesticité de César et suivis d'un flot de peuple, tous courant en furieux de gibet en gibet, arrivaient la torche au poing. Les époux furent comme balayés. Quand ils se retournèrent, une même grande flamme enveloppait Thallus et Felicula.

Les feux, à mesure que s'y réduisaient les formes humaines entrevues, devenaient plus hauts et plus clairs. Une grande lueur cuivrée, palpitant maintenant d'un bout à l'autre des Jardins, illuminait les bosquets, les portiques, les statues, la foule partout répandue. Elle se poussa tout à coup, en hurlant une acclamation. Néron venait de paraître.

Il montait, en habit de cocher, — casque à couvre-nuque, casaque et jambières serrées par des courroies, tranche-guides à la ceinture, — un petit char attelé de quatre étalons blancs rangés de front. Afin de les retenir, — car le tumulte et la lueur les effaraient — il se renversait dans les rênes passées autour de ses reins, un pied appuyé contre le tablier du char. Il conduisait sans fouet, en meneur consommé. Les quatre chevaux, richement équipés, la queue nouée en torsade, la crinière taillée droit, et avec un plumet entre les oreilles, un frontail jusqu'aux naseaux, des bandelettes de pourpre enroulées à leurs paturons, secouaient, en s'ébrouant, les sonnailles d'argent de leur cou et la résille dorée de leur poitrail. Néron, joyeux, répondait en vifs signes de tête aux acclamations familières de la plèbe. On l'aimait toujours, on l'admirait, comme il passait, campé souriant sur son char, en héros de cirque et en César affable.

La lueur des flambeaux vivants, de plus en plus accrue, terrifiante, presque solaire, pénétra un moment toutes choses d'une sorte de fulguration spectrale. Calixte, soutenant sa compagne, entrevoyait, ébloui d'horreur, toutes ces torches humaines. A cause de la disposition du terrain, qui montait, elles avaient l'air de brûler les unes au-dessus des autres, en une perspective presque verticale, surnaturelle ; et le Phrygien, pris de vertige, croyait voir un autel immense et se dressant jusqu'au ciel dans le flamboiement d'innombrables holocaustes. Puis l'embrasement, peu à peu, diminua. Bientôt il n'y eut

plus, au fond du vallon, entre les pentes redevenues obscures, qu'une rougeur sombre épandue. Elle s'évanouit. La foule quitta précipitamment les Jardins. Dans le silence et la nuit noire, des choses, de temps à autre, s'écroulaient avec un pétillement au bord des allées. C'étaient les restes calcinés des suppliciés.

Tout à coup, de petites lueurs parurent. On les vit se promener à ras de terre parmi les débris, on entendit des pas furtifs, et des silhouettes se courbaient. Des survivants du massacre, des proches, des amis, descendus des grottes du Vatican où ils avaient attendu la fin du supplice, recueillaient, dans les ténèbres et la solitude, les reliques des martyrs.

V

Quelques mois après, on pouvait voir parfois, à la tombée du jour, cheminant, une amphore sur la hanche, le long des masures les plus frustes du faubourg de la Voie d'Ostie, une femme au port de patricienne dans des vêtements de pauvresse. Une chétive stola bleue découvrait des souliers de cuir grossier, attachés sur l'élégante cambrure du pied par un simple cordon passé dans deux trous. La palla brune, dont elle s'empaquetait de la tête aux genoux sans parvenir à y dérober la flexion de sa taille, était de rude laine des Gaules. Le visage frappait par sa délicatesse. Il y avait sur toute la personne quelque chose d'indéfinissable, de disparate, de dépaysé, qui était comme l'inhabitude de la misère.

Elle franchissait un seuil délabré, montait péniblement jusqu'au haut un long et étroit escalier ténébreux, poussait une porte. Le logis était une unique *cella* blanchie à la chaux et carrelée. Un grabat à quatre pieds la garnissait à demi. La femme allumait une lampe de terre cuite sur une table, des charbons sous un réchaud supportant un vase où elle vidait l'amphore, puis s'asseyait, attendant.

Son visage s'animait au bruit d'un pas montant l'escalier, ainsi que chaque jour à la même heure. Un jeune homme entrait. La femme l'accueillait avec tendresse.

Et comme, ce soir-là, — tandis qu'ils soupaient l'un vis-à-vis de l'autre, — le jeune homme avait le front soucieux malgré ses efforts pour paraître calme, sa compagne s'inquiéta. Il finit par dire :

— Josès, le scribe juif de l'Emporium, que j'aide dans les comptes, ne me montre plus la même amitié. Tu sais quelle indigence m'a contraint à accepter son bon office. Mais fréquenter la synagogue du Transtévère, cela, je ne le pouvais pas, n'est-il pas vrai? Ils ont tué Paul, Thallus. Lui, cependant, qui se flattait de me voir prosélyte

de la Porte, et bientôt prosélyte de l'Autel, de la Justice, comme ils disent, s'est, devant mon obstination, peu à peu détourné de moi. Aujourd'hui, il ne m'a point parlé. A-t-il conçu quelque soupçon? Lui a-t-on dit quelque chose? Qui?

— Panéros? murmura la jeune femme.

— Mais Josès est un homme bon ; je vais le gagner au Seigneur! reprit-il avec exaltation.

— Je te le défends! s'exclama-t-elle. On te jetterait au Tibre. Elle reprit : Adoucis tes yeux qui brûlent, mon Phrygien aimé, sois en paix. Écoute : Epicharis est devenue l'amie de Junius Gallion, le frère du fameux Sénèque. A sa prière, Gallion prêtera, sans usure, quelque argent sur Aricie, que Thallus, avec le peu qu'on t'avait jeté de Doryphore, après ton rappel... Elle rougit. La malveillance des habitants nous empêche d'y vivre, reprit-elle, et le crieur public, Eulogos, ne vend point. Mais Epicharis fera prêter, peut-être même acheter.

— Epicharis..., une courtisane! fit tristement le Phrygien.

— Nous ne connaissons plus qu'elle, répondit Sergia. Sourdement, elle ajouta : Une sœur, laisser sans réponse une sœur implorant une place, dans le sépulcre de famille, pour les urnes des deux vieux affranchis qui les ont élevées l'une et l'autre! Avoir été réduit à déposer dans les souterrains ces cendres proscrites! S'ils repoussent ceux qui sont morts, comment traiteront-ils ceux qui vivent?

Les deux époux eurent un long silence accablé. Puis Calixte dit en soupirant :

— Ce qui restait des Communautés est dispersé. La plupart des survivants semblent avoir quitté Rome. Depuis le massacre, en six mois, à peine ai-je revu quelques rares frères. Il paraît qu'une lettre, envoyée d'Ephèse par un des fugitifs, transmet les salutations de beaucoup de ceux d'Italie partis là-bas.

Sergia, venant s'asseoir auprès de son époux, lui passa son bras autour de l'épaule, et dit :

— O mon Calixte, là où nous serons tous les deux, là sera pour nous le bonheur.

A cette étreinte, le Phrygien fut secoué d'un frisson ; mais il demeura tout immobile.

Elle laissa tomber sa petite main douce et tiède sur la sienne : il la retira vivement.

— Je te suis incommode, je t'importune? fit-elle.

— O ma Sergia, dit Calixte, j'ai le cœur envahi d'un accroissement infini de tendresse pour toi!

— S'il en est ainsi, pourquoi ne plus me rendre mes caresses?

— Ne sommes-nous pas plus unis autrement?

Sergia baissa la tête.

Calixte la contemplait, frémissant. De toutes ces épreuves, où elle venait de passer par les extrémités de l'infortune et de la souffrance, elle gardait dans sa beauté pâlie comme un mystérieux approfondissement.

Sergia, tout à coup, lui vit des larmes, et elle se méprit.

Se jetant, avec des paroles ardentes, sur la poitrine du jeune homme :

— Mon époux, mon amant, dit-elle, la violence de ton amour, que tu opprimes, t'arrache des pleurs! Rends-moi mes baisers! Pourquoi me les refusais-tu, les tiens? Des pensées insupportables égarent mon esprit, accablent mon cœur. Ho! ne m'abandonne pas davantage à ces angoisses! Je sais aussi que les douleurs m'ont rendue moins belle, bien que je ne possède plus même un miroir de cuivre pour m'en avertir, mais tu ne l'en aimes que mieux, ce pauvre visage maigri, n'est-il pas vrai? Et suis-je si peu belle? fit-elle, en surprenant une flamme dans les yeux de Calixte.

Calixte la prit dans ses bras.

— Quand nous nous sommes enfuis, n'en pouvant plus, vers les grottes vaticanes... Souviens-toi... En bas, tout était plein de tumulte et de flammes, tandis qu'au fond de l'obscurité, dans les carrières, l'on sanglotait à genoux. Puis, quand nous sommes descendus, leurs pauvres restes gisaient au pied des gibets. Il n'y avait plus, dans la cendre, que deux tas d'ossements couleur de chaux, où adhéraient des chairs calcinées qui s'effritèrent sous nos doigts en poudre noire...

Sergia comprit qu'une obsession immense le poursuivait; et, envahie elle-même d'accablants souvenirs, elle demeura immobile contre lui, la tête languissamment appuyée sur sa poitrine.

— Vendre ta villa au frère de l'illustre Sénèque? N'y compte pas, mon petit oiseau, répondit Epicharis à Sergia, venue, le lendemain, à l'improviste, chez la courtisane, dans l'exiguë *domus* particulière qu'elle habitait, depuis peu, sur l'Aventin. Nous sommes des philosophes, nous voulons vivre dans la frugalité, rendre à César le luxe que nous tenons de lui, que sais-je? Pense aussi que cet austère Sénèque, depuis qu'il s'est attiré la rancune d'Ahénobarbe, vit avec l'idée de la mort violente comme un bestiaire enfermé avec un tigre. Donc son frère, Junius Gallion, qui l'aime, a d'autres soucis.

— C'est un bon frère.

— *Dulcis* Gallio, comme on l'appelle, dit Epicharis. De son temps de proconsul d'Achaïe, il a gardé le goût des Grecques. Comme je

ne suis pas une femme qui veut en faire accroire aux hommes avec de grands mots, je lui ai plu. Il a de l'esprit. C'était dans un souper où Lucain déclama cette *Pharsalia* interdite par Néron.

— Te voici heureuse, dit Sergia.

Epicharis eut un regard singulier.

— Considérablement ! fit-elle, avec un rire trop bruyant. Elle reprit aussitôt :

— Je vais prier Gallion de te prêter, au moins, quelque argent sur ta bicoque... Lui, ou bien encore Pison...

A ce nom, Sergia, de surprise, ouvrit la bouche.

Epicharis, sans attendre qu'elle eût parlé, dit, d'une manière tendre, avec un coup d'œil sur la mise pauvre de la Romaine :

— Pourquoi s'être enfuie des Jardins d'Agrippa?

Alors Sergia :

— Je me suis enfuie des Jardins d'Agrippa, mais je suis allée aux Jardins de Servilius.

Ce fut au tour d'Epicharis d'être ébahie. En courtisane qu'elle était, elle ne s'expliquait plus la misère de Sergia.

La compagne de Calixte raconta ce qui s'était passé : le péril du Phrygien, recherché comme « Chrétien », sa maladie, l'impossibilité de fuir, l'intervention inopinée de Galvia Crispinilla, qui l'avait emmenée, dans sa litière, chez César.

— J'étais tombée à ses pieds, dit-elle, et je l'implorais en paroles précipitées pour Calixte, pour tous... Ce souvenir émut tellement Sergia, que la parole lui manqua ; elle essuya ses yeux et reprit plus calme : Je me trouvais étroitement voilée, et il me regardait curieusement, mais sans rien d'inquiétant, quoiqu'il eût plus de beauté dans les traits que dans la physionomie. D'une voix douce, il me demanda des noms ; il les inscrivait, et ceux que je nommais, je croyais les avoir sauvés. Puis il me questionna sur les réunions nocturnes des Chrétiens, sur les débauches qui s'y accomplissaient ; son regard me dévisageait ardemment et comme je répondais qu'il ne s'y faisait rien, que l'on priait en commun, il me dit qu'il m'aimait et que je lui dirais tout. Il fut alors un peu violent. Il s'endormit, et je m'en suis allée.

La courtisane injuria Néron, en hochant la tête d'un air excédé. Elle murmura cependant : Je serais restée, moi...

Mais Sergia s'informant à présent de Pison, les yeux de la Grecque se mirent à briller.

— Est-il présentement à Rome? insistait l'autre. Tu l'as revu?

La courtisane hésitait. Soudain, avec un regard dont l'étrange flamme étonna Sergia :

— Tu veux le savoir? dit-elle. Par mes prunelles ! à nulle autre je ne le confierais. Mais je connais le cœur de Sergia. Apprends donc une chose qui ne court pas les rues et les ruelles de ton faubourg de la Voie d'Ostie. Ce n'est pas au milieu des malheureux dont tu faisais ta société, et qui sont morts dans le Cirque malgré ton dévouement, que tu pouvais la connaître. Ha ! tu es bien toujours celle qui s'ensevelissait, jadis, au fond du Transtévère, t'en souviens-tu? Elle baissa la voix et reprit : Sache donc ce grand secret, je le partage avec les premiers personnages de Rome : une conspiration puissante s'est formée contre Néron ; elle a pour chef Calpurnius Pison, un homme très affable, tu te rappelles? Et c'est à ce sujet que je l'ai revu !

Sergia considérait Epicharis.

— Comment es-tu du complot? fit-elle.

— Subrius Flavus, le tribun du Prétoire, connaissant mes rapports avec Volusius Proculus, l'un des chefs de la flotte de Misène, m'a poussée en avant ; puis aussi Junius Gallion, qui souhaite la mort de Néron par affection pour Sénèque. On va en finir, ce n'est pas moi qui les retiendrai ! Je ne veux pas me remettre à vivre dans des chambres garnies, trempant du pain noir dans du bouillon de fèves, afin de pouvoir montrer sous les Portiques une mise décente...

Mais tout va changer ! Je les exhorte, je les presse. Il suffirait de bien peu : Fœnius, l'un des deux préfets du Prétoire, est des nôtres, la moitié des Prétoriens sont gagnés, les sénateurs favorables, une foule de mécontents prêts à suivre. Pourtant, ils atermoieraient, aucun ne veut se risquer le premier. Subrius Flavus, le plus déterminé, n'a pas osé le poignarder pendant l'incendie. Est-il donc si agréable de vivre avec la hache perpétuellement suspendue sur soi? Il est temps de chercher autre chose que les femmes en guise de remède à l'angoisse !

Son visage s'enflammait, ses yeux lançaient des feux, sa bouche défardée avait une vérité amère et fiévreuse.

— Tu me prends à l'improviste, dit Epicharis. Je suis bien laide... Elle chantonna railleusement : On va de nouveau se faire belle ! Je vais à Baïes. Puis, d'une autre voix : La patience m'échappe, je pars soulever la flotte de Misène, dont le commandant, Volusius Proculus, mon ami, déteste Ahénobarbe. Il n'aime rien tant comme de naviguer dans le golfe ; on l'assommera à coups d'aviron.

Sergia dit soudain, d'une voix basse et incisive :

— Oui, va, petite Epicharis courageuse ! Combien j'ai envie de te suivre !...

Epicharis l'assura qu'elle serait bien accueillie de Pison.

— Que ferait-on de mieux, à Rome, que de sacrifier au Génie de notre Calpurnius? s'écria-t-elle.

Sans paraître lui répondre, Sergia parla tout à coup de Calixte.

— Il n'eut jamais pour moi plus d'amour, disait-elle ; ses yeux, tu ne peux te figurer ce qu'ils sont dès qu'ils me regardent ; ses paroles, la moindre est animée de tant de bonté et d'intelligence, qu'elle m'envahit tout l'être... Elle ajouta : Il vit avec moi comme mon frère, depuis...

— Depuis... les Jardins de Servilius, acheva, malgré soi, Epicharis.

Sergia pâlit ; la courtisane touchait à sa pensée intime, qu'elle n'écarta plus, bien qu'elle répondît, à travers le sanglot qu'elle retenait : Depuis les massacres.

Epicharis, cependant, avait repris :

— Tout le monde veut être de cette entreprise agréable aux dieux. Et une abondance subite de confiance l'égayant, elle s'écria joyeusement : La réussite est certaine ! Et alors, ma Sergia, à notre tour d'être heureuses, libres, délivrées de tout souci. Lui tué, ton Calixte te reviendra ! Elle ajouta, d'un ton différent : M'accompagner à Baïes? Il me faut agir seule. L'on peut s'en remettre à moi, je n'ai pas peur, je suis faite aux choses atroces, et quand tout frémit et se soulève, c'est alors qu'on me trouve !

Elle eut un rire brutal, une hardiesse enflammée éclatait dans son regard.

— Et puis, je ne sais quoi m'y force, je ferais cela pour rien, pour le plaisir ! Par les doux yeux de ma jeunesse, ô Sergia, je n'étais pas encline à la violence. Dans l'ombre de ma litière aux rideaux entr'ouverts, j'étais souriante sans effort, sans mensonge. Mais depuis longtemps déjà, par ma Junon ! j'ai oublié d'être douce. Aussi, finit-elle, en un éclat joyeusement cruel de bacchante exaspérée, aujourd'hui, s'il est bien plus question de complots et de meurtres que d'amour, j'applaudis, c'est là ce qu'il me fallait !

Sergia sentait son propre désespoir s'enflammer sous cette colère ; et en même temps, songeant à Calixte, elle tâchait de se persuader que l'entreprise terrible réussirait.

VI

Devant César glacé, la conspiration, révélée, au dernier moment, par l'affranchi d'un des conjurés, s'était désarticulée, effondrée, dans une succession ininterrompue de délations mutuelles. Des personnages en toges débraillées, amenés par des soldats, protestaient,

empourprés d'émoi, avaient dans l'angoisse un flot de paroles exubérantes : un nom, un détail, la menace de la torture, ou bien une fausse parole de clémence, les mettaient en faiblesse. Natalis dénonça Pison et Sénèque ; Flavius Scœvinus nomma Lucain, Afranius Quintianus et Senecion, qui accusèrent Glitius Gallus, Annius Pollio, d'autres amis. Il fallut s'ouvrir les veines.

A Baïes, Volusius Proculus avait livré Epicharis. Elle seule ne trahit pas.

Sur son mutisme, on l'avait passée par le fouet, celui qu'on appelait *horribile*, tout en cordelettes fines, coupantes : elle s'était tue ; on lui appliqua les fers chauds ; elle insulta le *carnifex*, et se tut. Les bourreaux s'assombrissaient, avec des jurons doutaient de leur savoir-faire. Alors on lui avait pris les jambes dans de fortes éclisses se resserrant sous la pression d'un écrou. On questionnait, elle se taisait, l'écrou tournait, tournait. La suppliciée poussa de grands cris aigus, les tourmenteurs, rendus furieux, s'acharnaient en silence. On entendit craquer les os. Le visage pendant en arrière était écarlate et violacé ; elle râlait. Pour qu'elle n'expirât point sans un mot, le médecin ordonna d'interrompre.

Le lendemain, dans la chaise à porteurs close qui la ramenait au supplice, on l'avait trouvée morte, — étranglée avec le bandage de cuir souple et rouge qui lui soutenait les seins.

Atticus Vestinus, tué dans son bain, était étranger à la conspiration, mais payait ses railleries, d'ailleurs homme dangereux. Pétrone périt peu après, sans modifier en rien son ton habituel. Les veines bandées, exsangue et roses au front, il causait poésie légère...

Au premier mot du complot, chez Epicharis, le parti de Sergia s'était trouvé pris. Depuis, elle en avait avec ardeur vécu toutes les fièvres, y trompant un autre feu.

Les conjurés, qui voulaient pratiquer des intelligences autour de Rome, avaient décidé d'envoyer des émissaires dans la cité d'Aricie, où se trouvaient des greniers de l'Annone, ainsi qu'une garnison. Sergia devant les loger secrètement dans sa villa, elle-même, avec Calixte, afin de les accueillir, et persuadée de la prochaine entrée de Pison au Palatin, s'y était rendue, de nuit.

C'est là qu'elle et Calixte furent brusquement capturés.

Le centurion de la citadelle leur signifia la sentence de César : Sergia était interdite du feu et de l'eau, c'est-à-dire dépouillée de tout bien, et reléguée dans une île, Séryphe, solitude des Cyclades ; quant à Calixte, redevenu esclave, il recevait le châtiment des esclaves : on le crucifiait.

Panéros était accouru dans la petite cité des monts Albains. Mêlé à toutes les entreprises d'argent de Néron, entreprises devenues énormes depuis l'incendie de Rome et l'édification ruineuse de la Maison d'Or, il s'occupait de saisir les biens des conjurés. César lui avait promis la terre de Sergia.

Un souci plus trouble et plus violent l'amenait : il cherchait comment faire pour que la mise à mort du Phrygien fût secrète. Les événements avaient remué les esprits, on se raconterait des histoires autour de cette croix, qu'il valait mieux ne pas montrer à la foule.

Rien n'avait égalé sa peur quand on découvrit la conspiration ! Que Néron eût péri, et Panéros était massacré ! Il savait qu'il n'eût rien eu à attendre de Galvia Crispinilla. Elle, son récent mariage consulaire la sauvait des pires conjonctures (ce qu'on vit bien, le jour où le peuple réclama le supplice de la vieille ourdisseuse de machinations, pour avoir excité Claudius Macer, gouverneur d'Afrique, à venger Néron mort, en affamant Rome) : mais elle eût sans hésitation sacrifié son ancien affidé ; et, si redoutable qu'il fût, il tremblait devant cette femme terrible ! Le récent danger couru l'avait donc épouvanté ; encore maintenant, il ne parvenait pas à se tranquilliser ; et il voyait partout de mauvais présages.

Cherchant le centurion (non rencontré dans la citadelle), Panéros pénétra, au crépuscule, dans l'enclos de Sergia, où les deux captifs attendaient d'être emmenés, l'un au gibet, l'autre vers l'exil.

La métairie, abandonnée, était redevenue inculte. Les plants, étagés par gradins au flanc du coteau, s'effaçaient, mangés par les chardons, les orties, les avoines folles ; et, comme les petits murs de pierres sèches soutenant ces étroites bandes superposées de cultures s'étaient écroulés, tout glissait, ainsi qu'un vague escalier ruiné, sur la pente de la colline. Les arbres, oliviers, frênes, ormes feuillus, avaient une frondaison sauvage. Le lieu était maintenant farouche. Eulogos, le crieur public, naguère chargé par Sergia de la vente, n'avait pas eu beaucoup de peine, d'après les ordres secrets de Panéros, à décourager les acquéreurs avec des histoires d'esclaves, de troupeaux et de récoltes perdus là par suite de quelque sort funeste. Panéros s'avançait lentement dans les hautes herbes, très troublé d'avoir vu, en entrant, un pivert qui volait bas.

Il pénétra, d'un pas circonspect, au rez-de-chaussée, et n'y vit d'abord personne.

Mais sur la première marche de l'escalier intérieur, une femme, qu'on ne distinguait pas tout de suite dans les ombres du soir, se trouvait debout, regardant le survenant. Une chaîne, passée à sa

taille, descendait le long de sa tunique, et tenait des entraves fixées par deux anneaux à ses chevilles.

Sergia, sans qu'il lui fût possible de s'évader, pouvait ainsi aller et venir. Par la fenêtre de la chambre, où on l'avait laissée pour quelques heures encore avec Calixte, elle avait vu, tout à coup, arriver Panéros ; et, dans un de ces mouvements prompts auxquels elle s'abandonnait toujours si vite, elle était descendue avec une sorte d'emportement.

Avant qu'il eût fait un pas ou prononcé un mot, Sergia s'avança vers Panéros, et, d'une voix où passait une inexprimable mélancolie, elle dit soudain :

— Panéros, donne-moi du poison !

Et elle apparaissait pâle dans le clair-obscur comme une statue de marbre. Mais Panéros était devenu plus livide qu'elle n'était blanche. Il avait tressailli de la tête aux pieds ; ses paupières, toujours presque fermées par pli de dissimulation et de méfiance, s'ouvrirent soudain toutes grandes, et aux dernières lueurs crépusculaires, Sergia, frissonnante, vit, pour la première fois, son regard. Ce fut un éclair blême et froid ! Mais ces affreuses prunelles écarquillées se voilèrent de nouveau, la grande bouche plate ébaucha machinalement son sourire, et l'homme se hâta de tourner les talons.

Quels raisonnements atroces se tint Panéros? Se dit-il que le Phrygien, pour échapper à l'horrible supplice de la croix, voulait s'empoisonner? Il décida, sans doute, de faciliter une disparition rapide et secrète qui était dans ses propres desseins. S'arrêtant dans cette pensée à la limite où elle l'épouvantait, il évita probablement, d'abord, de se demander si, ce poison, Sergia elle-même... Mais l'interdiction du feu et de l'eau, le bannissement dans une solitude, n'était qu'une condamnation à mort déguisée. Mieux valait pour elle en finir tout de suite. Cependant, on revenait parfois de ces horribles exils, Néron pouvait être tué, et Panéros avoir contre lui une ennemie furieuse, instruite de sa participation aux meurtres de Pallas et de Doryphore, — car elle devait la connaître, pour lui parler comme elle venait de faire. Il en tremblait encore de rage et de terreur. D'ailleurs, ne restait-elle pas libre de choisir?

Il envoya secrètement du poison aux condamnés par son médecin (le cachet de Panéros devant assurer libre passage à cet affranchi).

C'était le fameux poison de Locuste, le toxique foudroyant qui avait tué Britannicus, Narcisse, Doryphore, Pallas, d'autres. Panéros avait appris de Locuste elle-même à le cuire et le doser.

Sergia, dans la petite chambre où elle veillait, un bref repas fini, auprès de Calixte enchaîné comme elle, tressaillit à l'entrée d'un

inconnu, et qui posa sur la table une ampoule d'onyx, la désigna en silence, sortit sans avoir prononcé une parole.

Par une brusque intuition qui éblouit tragiquement son cœur, elle comprit.

Calixte, frappé de sa pâleur soudaine, de la lueur fiévreuse dont s'animèrent ses yeux, étendit la main vers l'objet énigmatique. Elle le prévint et s'en empara.

Sans pouvoir parler, le cœur affreusement étreint, ils se dévisagèrent avec vertige.

Soudain, devinant tout, Calixte s'écria, éperdu, haletant :

— Remets-moi ce poison !

Sergia, immobile, répondit seulement d'un long regard sombre et doux.

Le jeune homme l'attira violemment contre sa poitrine et, plein de sanglots, de cris de désespoir et d'amour, couvrit de baisers le visage de l'épouse incliné sur son épaule.

— Tu ne veux pas laisser après toi, dit-elle, une misérable abandonnée, mendiant sa vie en terre lointaine parmi les affronts...

Calixte l'étreignit à la faire entrer dans son cœur.

— ...Sans plus rien qui l'aime, la protège, et lui fasse trouver une délectation dans la pire infortune, car il aurait été si doux, le lieu d'exil le plus affreux, si nous avions été bannis ensemble, acheva-t-elle d'une voix défaillante.

— Toi, mourir... fit le Phrygien, avec égarement. Dans un terrible sursaut d'angoisse, où ses forces étaient décuplées, il se dressa, sa compagne entre ses bras, comme pour fuir. Ses entraves, trop courtes, l'arrêtèrent. Il retomba. Qu'on la sauve ! cria-t-il. Qui supplier? Si j'étais dans le Cirque, j'implorerais César ! Je saurais émouvoir le peuple ! J'amollirais les bêtes ! Mais ici, vers qui se tourner? Rien, la solitude ! Si quelqu'un m'entend, qu'il m'écoute ! Ne peut-on se contenter de mon supplice? Ne puis-je payer pour elle? Qu'on ajoute des tortures, s'il le faut ! Tout me sera bien, pourvu qu'on l'épargne !

Sergia abandonna sa tête sur la poitrine bondissante de son époux, qui s'apaisa sous ce doux fardeau. Elle dit, avec une rêveuse tranquillité :

— Il me semble, ô Calixte, que Chrestus, ce dieu si résigné, m'aurait dispensé beaucoup de contentement. Mon cœur est doux malgré mon humeur impétueuse, reprit-elle en souriant, j'aurais voulu être mère vivre docile et satisfaite dans ton ombre, ô mon époux, en répandant la protection de la mienne sur des enfants que nous aurions eus. J'aurais aimé à vieillir diligente et joyeuse parmi les soins de ma mai-

son protégée par Chrestus, dont l'image aurait eu nos prières dans nos tribulations et notre encens dans nos bonheurs.

— O bien-aimée, dit Calixte, toi qui recèles en ton être les dons les plus charmants de la Grâce du Sauveur, simplicité, candeur, amour, le Sauveur entend tes paroles ! Tu n'auras pas connu la vie pour laquelle tu étais faite en ton âme, et, si jeune encore, tu as recours au poison. Cela n'est pas permis. Jamais une aussi mauvaise colère n'a frappé plus fort ceux qui sont doux et de bonne volonté. Tout est affreux, irréel à force d'horreur étrange.

— Il a fallu la pauvre Epicharis, une courtisane, pour donner l'exemple de la fidélité dans les tourments.

Et, avec une larme brillant dans la lueur indignée de ses yeux, Sergia versa, dans une coupe à demi pleine d'eau, le poison de Locuste.

Elle dit, en se rejetant dans les bras de Calixte :

— Je veux mourir la première. Sois-moi en aide, protège-moi. Serrée dans ton étreinte, contre ton cœur, les yeux sur tes yeux, j'aurai du courage. Je veux mourir dans tes bras, je veux mourir dans l'enveloppement de ton amour ! Le poison est très violent, n'aie crainte, tu auras ta part.

Elle parlait déjà dans les transes de la mort. Calixte se raidit. Comme un père aurait fait de son enfant, il prit sur ses genoux l'agonisante, uniquement attentive à son compagnon.

Le visage de Sergia, dans les longs cheveux noirs pendant en arrière, s'était, en un moment, étrangement affiné. Il avait comme une consomption qui en rendait plus délicats les traits et les contours. On ne savait quoi d'excessif et de doux brûlait dans les yeux entreclos, et les lèvres s'écartaient avec quelque chose d'épuisé et d'expirant. Une sorte d'émaciement mystique spiritualisait cette pâle tête, dévouée par l'Amour au Sacrifice.

Sans un mouvement, sans une parole, ils restèrent enlacés. Leur orageuse vie, accomplie, les laissait brisés aux bras l'un de l'autre. Dans cette prostration profonde, que berçait vaguement l'indistincte félicité de se sentir unis, y avait-il déjà pour eux quelque chose de la commune mort approchante, du dernier repos où ils allaient glisser ensemble? Était-ce le sentiment commençant de cette paix suprême qui donnait à leurs visages cette langueur étrange et fascinée? Et, au milieu des fantômes à demi évanouis des choses, parmi tout ce qui leur parlait de mort, de nuit, d'abîme, de sommeil, d'immense submersion ténébreuse, une voix plus intime leur annonça-t-elle le réveil et la vie?

Lorsqu'à l'aube le centurion et ses soldats pénétrèrent dans la chambre, pour emmener Sergia, qui suivait un convoi de condamnés,

et se saisir de Calixte, qu'attendait le *carnifex*, ils trouvèrent morts les deux époux. Une coupe, roulée à terre auprès d'eux, répandait un reste de liquide. Le centurion l'indiqua du doigt. Le choc foudroyant du poison les avait renversés sur le bord d'un lit contre lequel s'allongeait le banc où ils s'étaient assis côte à côte pour leur dernier repas. Calixte, après avoir fermé les yeux de Sergia, s'était hâté de vider la coupe. Son visage blême, complètement rejeté en arrière dans la draperie du lit, regardait le ciel, tandis que sa main pendante s'ouvrait comme en quelque attestation suprême. Dans l'autre bras, qui lui entourait amoureusement l'épaule, Sergia reposait, la tête tournée vers son époux, les paupières doucement closes sur la confiance de son dernier regard.

Edmond Barthélemy.

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

RAFALES EN MÉDITERRANÉE

Quelle quinzaine ! Le coup d'Eupen, le conflit bulgare, la chute de Pangalos, le réveil de l'affaire de Tanger et les ententes franco-roumaine, gréco-serbe, italo-espagnole, polono-yougo-slave. Le public n'a pas à se plaindre. Évidemment c'est du répertoire d'été. Éternelle Allemagne, convulsions balkaniques et équilibre méditerranéen. Olympe et colonnes d'Hercule. Cela date. Mais pour rafraîchir le programme on nous a servi les derniers numéros du *dancing* international.

Le pacte ! C'est la danse nouvelle diplomatique. Elle n'a pas l'intimité langoureuse du tour de valse classique qui a suscité tant de jalousies et allumé tant de querelles sous prétexte d'honnêtes apartés. Elle n'est pas très bien vue dans la prude maison de Genève, car elle choque souvent la bienséance. C'est la danse nouvelle que chacun rythme et varie à son gré. C'est la danse nouvelle avec son jazz cacophonique où la trompette guerrière ne figure que bouchée. Si après cela la paix n'est pas bien assurée...

Quatre numéros sont sortis en quinze jours. Les morceaux dus à la collaboration franco-roumaine et polono-slave sont assez banals. Variation sur un thème déjà entendu dans quelque nocturne d'un auteur en *ki* ou quelque rapsodie tchèque. Pacte d'amitié, assurance de paix, convention d'arbitrage. Ce sont des ententes défensives qui prétendent respecter strictement le pacte de la Société des Nations et qui en soulignent les lacunes. Ce qui frappe le plus, c'est la maille

qui reste toujours en suspens dans cette trame plus brillante que solide qui englobe peu à peu tous les États centraux. Le fameux projet franco-serbe, négocié dans le dernier voyage de M. Nintchitch à Paris, ne sort pas, ni le projet italo-serbe. Le fait est d'autant plus caractéristique que ces deux combinaisons qui sont si laborieuses à combiner devraient constituer la charnière entre le système oriental et le système méditerranéen. Or il y a du tirage, et du gros tirage des deux côtés.

Les Balkans sont plus que jamais les Balkans, bien qu'il n'y ait plus ni monarchie des Habsbourg, ni Turquie, ni tsarisme. Il reste les attractions de la mer libre. Il reste les luttes des nationalités. La détresse de l'après-guerre n'est pas pour diminuer l'âpreté des rivalités économiques et la vieille Macédoine classique déborde jusqu'à la Dobroudja et la Thrace. Un foyer d'infection entoure toute la Bulgarie dont les plaies saignent sur toutes les frontières. Certes, les voisins ont des raisons de prendre des précautions contre la contagion sans qu'on puisse les accuser de rigueur à l'égard d'un malade qui leur a joué tant de mauvais tours.

Aux beaux jours de la nouvelle thérapeutique de Locarno, on avait parlé d'expérimenter la cure merveilleuse dans la Péninsule. Un charlatan d'Athènes qui s'appelait Rentis avait vu là l'occasion d'une belle réclame. Mais il est tombé dans la chausse-trape d'une des innombrables crises grecques. Surtout le projet s'est heurté à la résistance des dirigeants de Belgrade. Les Serbes ont payé assez cher pour être méfiants. L'idée de pactiser avec les irrédentismes et les appétits de revanche bulgares ne leur dit rien qui vaille. Il faut reconnaître que la Bulgarie n'y a pas non plus mis du sien. Dans la brève période d'illusion où l'on espérait aboutir, elle n'a même pas voulu ou pu s'engager à contenir les ardeurs des komitadjis. On le lui a demandé formellement. Le silence a été éloquent.

Dans ces conditions les héritiers de la Turquie se trouvaient fatalement ramenés à la méthode des héritiers des Habsbourg. Une coalition défensive à la manière de la Petite Entente. Entre Bucarest et Belgrade il n'y avait pas de malentendu et il subsiste encore cette chaîne de concours dynastiques habilement soudée par la reine Marie et dont les Grecs ont été assez sots pour rompre le maillon. S'il n'y avait eu que cela pour séparer les Grecs et les Serbes, le rapprochement ne se serait pas fait autant attendre. Il y avait autre chose. Le souvenir de l'alliance de 1913, dont les résultats ont été assez incertains pour qu'on ne l'ait pas renouvelée à l'échéance de 1924. Mais il y avait surtout l'équivoque de Salonique.

C'est une loi fatale que les isthmes demandent à être percés. La

trouée de l'isthme balkanique a toujours hanté les États du bassin danubien, désireux d'éviter le grand détour de la mer Noire et les aléas des détroits. L'Autriche n'a pu aller plus loin que le Sandjak. Les Serbes, eux, ont descendu le Vardar et sont arrivés à quatre-vingts kilomètres de la mer Égée. Comment auraient-ils échappé à l'attraction de Salonique? Les Grecs ont compris le danger et se sont flattés de le conjurer en offrant une zone franche. C'était juste de quoi amorcer les difficultés. Ayant obtenu la zone franche, les Serbes ont voulu en avoir la souveraineté, puis garder le moyen de « slaviser » la basse vallée du Vardar en gardant la haute main sur leurs nationaux de la Macédoine grecque. Le bouquet a été l'affaire des chemins de fer.

D'Urskub vers Salonique descend une voie ferrée construite par des Français au temps où nous avions de l'argent à placer au dehors, comme créanciers, pas comme débiteurs. Les Serbes ont trouvé le moyen de racheter subrepticement le tronçon du réseau des chemins de fer orientaux qui va de leur frontière Guevgheli à Salonique.

Cette petite transaction, conclue le 15 juillet 1923, a été un des jolis morceaux de la collection de feu M. Dutasta qui a échappé aux cambrioleurs. C'est seulement le 30 décembre 1924 que les Grecs ont appris soudainement la dénonciation de l'alliance et la mainmise opérée depuis dix-huit mois sur le chemin de fer. Qu'on s'étonne après cela qu'il y ait eu du froid et que seul le foyer d'incendie bulgare ait pu fondre la glace.

Au début de cet été, les voisins de la Bulgarie, Roumains d'abord Serbes ensuite, se sont trouvés en face d'un réveil d'activité des komitadjis d'autant plus inquiétant que l'exemple du conflit grec de l'hiver dernier prouve les appuis internationaux acquis à la Bulgarie. L'Angleterre a repris à Sofia sa politique traditionnelle et elle n'est pas la seule à spéculer sur les discordes balkaniques. La Société des Nations offre un excellent camouflage à ces intrigues. Incertains de leur politique vis-à-vis de l'Italie, menacés du côté bulgare, les Yougo-Slaves ont compris que le rétablissement d'un front commun de défense vaut bien l'abandon momentané de visées politiques sur Salonique. L'entente gréco-serbe est conclue dans des conditions très avantageuses pour les Hellènes.

Ce succès, peut-être le seul de sa carrière, n'a pas porté bonheur au général Pangalos. Plus exactement elle ne l'a pas empêché de payer ses fautes. Le principe élémentaire de l'art d'être dictateur c'est d'avoir confiance en soi. Une assurance pleine d'énergie peut suppléer, dans une certaine mesure, à l'intelligence. Quand on n'a ni l'une ni l'autre il ne faut pas s'aviser de mener les hommes. Le

général Pangalos, qui fut peut-être un bon général d'état-major, n'avait pas la moindre idée de ce que c'est que gouverner. Toute sa carrière a été faite d'à-coups. Il s'y est pris à trois fois avant d'arriver à la dictature et au plébiscite. Il n'a pas eu plutôt la consécration des urnes qu'il a imploré la réconciliation de ses adversaires politiques. Voyez-vous M. Mussolini passant son temps à offrir des portefeuilles à MM. Giolitti, Nitti et même Salandra et à sévir par prison et exil contre leur refus dédaigneux? C'est exactement le jeu que M. Pangalos a fait dès le lendemain du referendum triomphal du 11 avril avec tous les politiciens d'Athènes, depuis les héritiers de M. Venizelos jusqu'aux radicaux bolchevisants. Pendant ce temps les gracieuses Athéniennes narguaient un président qui prétendait leur laisser montrer moins de jambe qu'un evzone et les masses s'indignaient de ne pas avoir plus d'argent avec des billets coupés en deux.

Malgré toutes ces fautes, Pangalos n'a pu être renversé que par la défection de ses propres appuis militaires. Le peuple n'est plus capable de faire une révolution, même en Grèce. Il a tout juste assez d'initiative pour conspuer le vaincu. Ce sont les prétoriens qui ont renversé le pouvoir et qui ont pris la place. Il faut bien mal connaître la Grèce contemporaine pour croire que la république parlementaire va fleurir en idylle par le seul effet du retour de l'amiral Coundouriotis et du général Condilis. L'amiral Coundouriotis était déjà président de la république en 1924-1925. Le général Condilis était ministre de l'Intérieur. Cela a été un beau gâchis. Il y a quelque raison de craindre que cela recommence en attendant qu'un Plastiras ou un Gonatas ou quelque autre champion du Comité militaire y mette bon ordre. La démocratie athénienne déserte l'Agora et obéit docilement au sabre. C'est peut-être pour cela que nos augures condamnent le grec classique. Ils veulent éviter les parallèles.

Le fait est que Rome ne les console pas des déboires d'Athènes. Rome nargue la Société des Nations en concluant avec l'Espagne un pacte qui répudie catégoriquement les devoirs d'assistance mutuelle. Parlez-nous des dérobades discrètes qui ont escamoté le Protocole. Mais déchirer ouvertement l'article 16 du Covenant ! On en est si ému qu'on a jugé prudent d'étouffer le scandale au moins jusqu'aux assises de Genève. Là on ne manquera pas de se jeter à la tête toutes les rancœurs en attendant de se réconcilier fraternellement.

Au surplus l'attention a été immédiatement détournée du pacte de Madrid par l'explosion de l'affaire de Tanger. On n'a pas pu évidemment ne pas remarquer la coïncidence des deux faits. L'Espagne

s'entend avec l'Italie et réclame Tanger. Ce n'est pas la seule coïncidence frappante. Il saute aux yeux que l'Espagne a vu dans la crise de la Société des Nations une occasion de marchandage. A défaut de l'honneur de membre permanent du Conseil, elle se contenterait peut-être de la réalisation de ses vieilles aspirations sur Tanger. Les Anglais ont eu beau affecter une vertueuse indignation pour cette combinaison mercantile, ils n'en ont pas moins cherché à en profiter pour suivre leur tactique classique : duper les Espagnols, tourner leur déception contre la France et gagner encore comme intermédiaire de réconciliation. La manœuvre a été démasquée quand les journaux d'outre-Manche ont lancé l'idée de porter l'affaire devant la Société des Nations qui la réglerait par un mandat espagnol temporaire comme le siège. Tenir l'Espagne par un régime aléatoire, tenir la France par toutes les menaces de l'intrusion de la Ligue de Genève au Maroc. Un joli coup double. Si la France se mettait en travers, ce serait elle et non pas l'Angleterre qui enlèverait aux Espagnols le morceau de la bouche.

Tomberons-nous dans un piège aussi grossier? C'est alors que nous l'aurons bien voulu, car nous avons tout ce qu'il faut pour l'éviter. Personne ne peut ignorer les dessous de l'affaire de Tanger. Qui interdit catégoriquement à la France le nord du Maroc? L'Angleterre. Qui a exigé l'internationalisation de Tanger? L'Angleterre. L'impossibilité d'assurer la défense du détroit de Gibraltar si une puissance étrangère a une position prépondérante à Tanger est un des préjugés archaïques que rien ne peut détruire. Vous pouvez démontrer que l'Espagne n'a pas besoin de Tanger pour avoir des bases de sous-marins des deux côtés de la pointe d'Europe, qu'avec des explosifs modernes Gibraltar n'est plus qu'une citadelle en carton-pâte, que la neutralité militaire de la côte marocaine et de Tanger est garantie par des traités absolument indépendants du régime des zones, vous ne détruirez pas une légende de menace aussi chimérique que celle du tunnel sous la Manche. Il doit donc être bien entendu que si l'Espagne voit se dérober la réalisation de ses désirs, elle doit s'en prendre à la Grande-Bretagne. Celle-ci est de taille à prendre la responsabilité de ses actes. Cela devait suffisamment rassurer ceux qui, chez nous, ne conçoivent la politique marocaine que comme une rivalité avec l'Espagne. Quand on a une occasion de camoufler de tels sentiments, on devrait au moins la saisir, surtout après la leçon de vingt années de politique de méfiance.

Pendant vingt années, de 1904 à 1925, la France et l'Espagne condamnées par la jalousie britannique à collaborer au Maroc, se sont regardées comme des chiens de faïence et se sont livrées aussi,

hélas ! à des taquineries réciproques beaucoup moins innocentes. Il est parfaitement vrai que les autorité espagnoles, surtout les autorités locales, ont fermé les yeux sur les agissements allemands pendant la guerre. Il n'est pas moins exact que des Français bien mal avisés ont vu sans déplaisir les succès d'Abd-El-Krim. Pour avoir su nous dégager pendant quelques mois de cette ambiance fâcheuse, nous avons échappé au danger de perdre le Maroc tout simplement. Allons-nous retomber dans l'erreur? On peut le craindre quand on voit des gens nous dire froidement que toute satisfaction donnée au Maroc, à l'Espagne, est donnée à l'Allemagne. Évidemment si nous jetons un peu plus les Espagnols dans les bras des Allemands.

Il y a peut-être une autre politique. Pas facile, certes. Nous ne sommes aucunement enclins à des illusions sur les sentiments des masses transpyrénéennes. Tous les Espagnols, même dans les hautes classes, n'ont pas la largeur de vue d'Alphonse XIII et ne nous connaissent pas aussi bien que M. de Quinonès de Léon. La collaboration n'est pas facile. Mais elle est nécessaire. Sans cela l'Espagne abandonnera le Maroc. La menace du général Primo de Rivera n'est pas faite en l'air. Le Maroc n'est pas populaire en Espagne et maintenant que l'honneur militaire est sauf, la retraite ne serait pas mal accueillie, surtout si elle trouvait un prétexte frappant. Alors qui prendrait la place? Pas nous, cela nous est interdit. De toute manière un héritier infiniment plus gênant. Nous n'avons pas à Tanger un seul intérêt qui ne puisse être garanti par le régime de la libre concurrence qui nous laisse en mains toutes les cartes maîtresses. Il n'y en a pas une, en tout cas, qui vaille le risque de voir la question marocaine replacée sur le plan international. Pour le conjurer, ce n'est pas assez de ne nous laisser manœuvrer par personne, il faudrait aussi revenir à la pratique intelligente et active de l'union des nations latines.

SAINT-BRICE.

LES LETTRES

M. HENRI POURRAT ET LE ROMAN RUSTIQUE

Le dernier roman de M. Henri Pourrat, *le Mauvais garçon*, est encore — après tant d'autres — l'histoire d'un adolescent, et plus spécialement, comme était *le Diable au corps*, l'histoire d'un adolescent pendant la guerre. Bernard Solier, c'est le nom du héros, grandit au fond d'une province qui ne lui semble que trop paisible à l'heure où ses aînés se battent, et tandis que lui-même sent monter en son cœur le trouble des instincts violents qui donnent plus ou moins à tous les jeunes gens de son âge une nature de « mauvais garçons ».

M. Henri Pourrat a renouvelé son sujet en lui appliquant la technique la plus moderne de l'analyse psychologique, notamment le procédé du monologue intérieur, où sa virtuosité n'atteint pas, du reste, celle de M. Valery Larbaud, maître en ce périlleux exercice. Mais si délicatement nuancée, si profondément détaillée que soit cette analyse d'un cœur naissant à la passion, si vivants et si criants de vérité que soient aussi certains tableaux de la vie en province, ce ne sont pas tant ces qualités-là qui font le charme du livre, pas plus qu'elles ne suffiraient à marquer la personnalité littéraire de M. Henri Pourrat. La puissance de l'œuvre de M. Pourrat, l'attrait qui nous fera rouvrir non seulement ce dernier ouvrage, mais aussi — et plus volontiers peut-être — ceux qui l'ont précédé, *Gaspard des Montagnes*, *A la Belle Bergère*, *les Jardins sauvages* (1), tient à un autre caractère.

(1) Si nous ne parlons pas de la plaquette de vers *les Montagnards*, c'est qu'elle tient trop peu de place dans l'œuvre de M. Henri Pourrat. Et l'on va voir par les pages qui suivent combien nous le regrettons.

M. Henri Pourrat ne nous intéresse jamais tant que dans les pages où il se montre tout à fait lui-même, c'est-à-dire — pour nous contenter provisoirement de cette définition — un romancier de pays, un écrivain de terroir.

* * *

Cet Auvergnat, qui ne sort presque jamais d'Ambert, a voulu émouvoir des lecteurs de Paris ou d'ailleurs, qui n'ont jamais vu sa province, en leur parlant de ses montagnes bleues et de ses landes pierreuses et fleuries. Or, entendons-nous bien, il ne s'agit pas ici de dresser un catalogue de curiosités locales assez ignorées pour retenir l'attention du public par leur ancienneté ou leur exotisme. L'œuvre est beaucoup plus élevée. Elle consiste à capter les éléments insaisissables, portés par le vent, la pluie ou la lumière, contenus dans les aspects ou les odeurs du sol, et qui possèdent un mystérieux pouvoir sur le cœur des hommes ; puis, ces impalpables sortilèges faits prisonniers, les garder vivants, bien plus, leur donner une vie nouvelle, une force accrue, et leur permettre, alors que toute translation devrait les décolorer et leur être fatale, d'agir par les moyens de l'art sur des hommes auxquels cet art n'apporte que leur écho et leur reflet. Livre local? Livre régional? Oui, si l'on ne considère que le bout de champ ou le coin d'horizon qui lui sert de point de départ. Mais, à tout prendre, œuvre d'art qui accède aux plus vastes étendues du général, puisque les concordances qu'elle cherche à établir entre les plus humbles choses de la terre et les parties les plus sensibles de nos cœurs sont du ressort de l'universelle poésie.

Une œuvre de cette sorte — peut-être le modèle du genre — a été accomplie par Alain-Fournier avec *le Grand Meaulnes*. Comme M. Henri Pourrat des paysages d'Auvergne, Alain-Fournier a tiré un rêve poétique des paysages du Berry. Et il a expliqué la nature de cette opération dans une lettre qu'il écrivait à Jacques Rivière plusieurs années avant que sa méditation eût abouti au livre qu'il portait déjà en lui. Si l'explication paraît peut-être un peu trouble, c'est que Fournier avait le désir de scruter au plus profond un problème obscur entre tous. Il disait : « Ce pouvoir de ne sentir *des choses que la fleur* était devenu maladif, cette fin d'été douloureuse, à force de subtilité. J'ai revu en rentrant ici le portrait idéal de la *Beata Beatrix* par Rossetti et l'impression idéalement exquise m'a immédiatement, inconsciemment et invinciblement suggéré les bords du Cher, que je n'ai pas vus depuis dix ans, avec leurs déserts de saules et de vase. Comment dire cela? C'est vertigineusement particulier. Cette odeur sauvage et unique et brutalement réelle et le regard idéal de Béatrix

c'était, c'est encore tout un pour moi, pour je ne sais quelle fibre de mon cœur. Arriver à reconstruire ce monde particulier de mon cœur qui ne sera compréhensible que quand il sera complet — où toutes les réalités, à cause du cœur où elles sont passées, seront pures comme des idées. » Et Jacques Rivière, commentant cette lettre, précisait : « Donc lien, par suite de perception simultanée, du particulier et de l'idéal, autrement dit : sublimation immédiate, sans le secours de l'intelligence, de l'objet concret. »

Ce lien direct « du particulier et de l'idéal », ce n'est rien d'autre que l'évocation poétique. C'est également le ressort de l'œuvre de M. Henri Pourrat, qui nous en donne, par la bouche de son héros, une définition qu'il faut rapprocher de celle d'Alain-Fournier. Bernard Solier rêve devant un paysage d'Auvergne, et M. Pourrat nous rapporte ses pensées : « Mais pourquoi ce coup au cœur en tel pauvre site? Trois bouleaux, un chemin mangé de gazon, un cordon de pierres grises... On en veut à l'intelligence de n'avoir pas plus de portée. Il suffit de ce coin, d'une bande de montagne bleuâtre au loin sous la nuée et l'âme gagne tout l'être. » Remuer l'âme par la seule ressource de l'aspect des choses, il s'agit bien ici de poésie.

***

Mais, comme Alain-Fournier, M. Henri Pourrat veut que le livre chargé de transmettre au lecteur ces courants lyriques soit un roman. « Je voudrais, écrivait Alain-Fournier, plutôt que de Dickens ou des Goncourt, procéder de Lafargue, mais en écrivant *un roman*. » Et il allait au-devant des difficultés qu'il prévoyait, en ajoutant : « C'est contradictoire. » Il est vrai. Aussi les moyens de mettre en œuvre de tels romans poétiques ne doivent pas être bien nombreux, car tous ceux qui s'y sont essayés ont employé à peu près les mêmes.

Une des meilleures recettes sera d'abord d'avoir recours au cortège de légendes locales, nées elles aussi du pouvoir évocateur des paysages de la région, et qui constituent, si l'on peut dire, un trésor poétique amassé à l'avance et tout prêt à faire son office. Forêts et montagnes, étangs, plateaux et landes n'ont pas attendu qu'un de nos contemporains, doué du talent d'écrire, s'éprenne de leurs mystères, pour engendrer dans l'imagination des gens du pays tout un peuple féerique, des histoires de brigands, des morts ou des disparitions inexplicables, des vols d'enfants ou de trésors, se mêleront aux aventures merveilleuses où interviennent les génies et les sorciers. Ce monde imaginaire fournira une figuration de premier ordre aux livres que médite notre auteur. Ainsi M. Henri Pourrat a-t-il usé

avec bonheur du folk-lore auvergnat dans *Gaspard des Montagnes* et *la Belle Bergère*. Et, sans que la légende tienne la même place dans *le Mauvais garçon*, certaines histoires de revenants et de fantômes ne contribuent pas peu à créer l'atmosphère dont a rêvé le romancier.

Puis, pour animer ces accessoires de la vieille fantasmagorie, pour leur rendre la vie en mêlant leurs aventures chimériques à l'existence d'un être qui ne les répudie pas comme des sornettes, nos auteurs choisiront presque forcément, comme héros de leurs romans, de jeunes cœurs inquiets dont les émois d'adolescents correspondent à la vie naturelle des animaux et des plantes au cours des saisons, aux poussées de la sève dans les bois et dans les prés, aux appels amoureux des bêtes et des oiseaux qui retentissent dans les campagnes au printemps. C'est presque une nécessité du genre que les personnages y aient des âmes très neuves ou très simples, beaucoup plus sensibles qu'intelligentes : ou bien ce seront, comme Meaulnes et Bernard Solier, des écoliers, presque des enfants, devant qui s'ouvrent brusquement les perspectives vertigineuses de la vie du cœur ; ou bien, tel l'Aoustin de *la Brière*, — et l'on pourrait penser aussi au berger de *l'Arlésienne*, — des vieillards dont l'expérience est toute faite des leçons directement reçues de la nature, comme celle d'une vieille bête rusée qui a fait ses amis et ses complices des arbres et des guérets au milieu desquels elle vit. Vieillards qui, du reste, s'accompagnent, chez M. de Châteaubriant et chez Alphonse Daudet, là d'une folle, ici d'un innocent, comme si la nature, dont leur vieux corps incarne la sagesse brutale, ne pouvait être complètement représentée qu'avec l'adjonction d'un autre être qui symbolise les mystères les plus troubles de la vie des créatures.

Enfants, vieillards ou faibles d'esprit, de tels personnages sont les hérauts de la porte d'or qui s'ouvre, derrière le froid décor des choses, sur un monde inconnu dont les sensations, reçues de ce décor même, nous ont forgé l'illusion. « Domaine mystérieux » de Meaulnes, « pays inconnu » dont le petit Pierre d'Anatole France cherchait l'entrée dans un caveau de la terrasse des Tuileries. Le petit Pierre n'était qu'un enfant de cinq ans, mais les gens d'âge mûr qui furent contemporains de Virgile ne faisaient pas plus de difficulté pour placer la porte des enfers au fond d'une grotte de la banlieue de Naples. Il n'est pas de caverne que n'habite tôt ou tard une sibylle. Et sans posséder d'antres redoutables, sans que son aspect soit extraordinaire, il suffit qu'un pays soit celui où une race d'hommes a longtemps vécu pour que, des horizons les plus simples et du ciel le moins aimable, finisse par émaner un esprit capable d'inspirer un jour un poète né de ce sol et de ce climat.

*
* *

La difficulté, quand ces poètes voudront écrire des romans, comme Alain-Fournier et M. Henri Pourrat, sera de trouver une forme qui ne trahisse pas les contours imprécis de leurs rêveries. Les mots devront garder tout l'impalpable de cet irréel. Ne sera-ce pas au risque de heurter les exigences un peu sèches de la pure syntaxe française? Et pour traduire l'indicible ne tombera-t-on pas dans le balbutiement? Alain-Fournier a échappé à ce danger. Sa prose a su faire passer dans un style de cristal tout ce qu'il y a d'immatériel dans le sentiment poétique d'une campagne. Faut-il ajouter que peu d'écrivains y ont aussi bien réussi? Il semble que la prose française n'était pas faite pour cet usage et que nos auteurs se sont trouvés dans l'alternative de fausser l'instrument qu'ils employaient ou d'accomplir une tâche imparfaite. Le premier cas est, par exemple, celui de M. C.-F. Ramuz, qui a peut-être, mieux que personne, exprimé l'idéal et l'éternel d'un paysage concret et particulier, mais au prix de quel saccage de la grammaire! Le second cas est quelquefois celui de M. Henri Pourrat. Plus respectueux des règles que celle de M. Ramuz, la prose de M. Pourrat garde pourtant des heurts et des rugosités qui tiennent à l'accent rustique que l'auteur a tâché de transposer dans son œuvre. Emprunter aux gens du pays le ton fruste qu'ils ont pour parler des choses qui les entourent, il semble que ce soit le moyen le plus sûr, pour reproduire à distance sur le lecteur le choc poétique, que les sens de l'auteur renoncent à transmettre par les voies habituelles de la connaissance et de l'expression. Seulement, si l'effet n'est pas atteint, il nous restera, sans le bénéfice d'être touchés par la poésie, le désagrément d'une prose dont les artificieuses rudesses seront demeurées sans objet.

Si ce défaut n'est pas toujours celui de M. Henri Pourrat dont le talent, à maintes pages de son œuvre, est profondément évocateur, la difficulté de l'éviter pourrait bien être le signe que les tentatives de roman poétique, dans les conditions où nous les avons situées, courent le risque d'une équivoque. S'il manque quelque chose à de tels ouvrages pour leur donner leur élan et les élever au rang dont nous les sentons dignes, c'est à coup sûr le rythme capable de conserver et de propager l'émotion insuffisamment attachée à un conte ou à un paysage pour en accompagner fidèlement le récit ou la description. C'est au rythme qu'il faut revenir. C'est lui qui peut faire passer dans une œuvre d'art la poésie de la terre en l'entraînant dans la cadence d'un chant.

Nous nous apercevons alors qu'un poète comme Mistral n'a guère fait autre chose que de tirer du sol de Provence ce qu'un prosateur comme M. Henri Pourrat a voulu tirer du sol d'Auvergne. Lui aussi a chanté, parce que c'était le plus simplement émouvant, les amours d'un jeune cœur, très proche de la nature. Lui aussi a mis en œuvre le trésor des légendes locales. Mais il les a revivifiées dans un poème. Et ce poème a pris son vol vers des altitudes que n'atteindront sans doute jamais les meilleurs romans.

Seul le secret génie du langage rythmé permet de franchir l'abîme qui s'ouvre aux possibilités poétiques entre les objets les plus humbles et l'émotion très haute qu'ils sont susceptibles de faire naître. Bien inspirés les écrivains qui puisent aux sources du pays natal ; il n'en est pas de plus profondes. Mais la poésie ainsi trouvée n'est que latente, inutilisée. Il reste à la traduire. A vouloir la faire passer dans un livre de prose, on risque d'en déceler seulement la présence, comme ces baguettes de coudrier qui, frémissent pour dénoncer le passage souterrain d'une eau vive, sans qu'une seule goutte affleure sur le sol. C'est un poème qu'il faut faire. Alors seulement les petites choses rustiques et particulières prennent leur valeur universelle. Des mœurs des paysans provençaux naîtra *Mireille*, de la vie rurale dans l'Italie ancienne *les Géorgiques*. Aucun roman n'aura sans doute jamais le même pouvoir que de tels livres ; et les paysages les plus pleins de charmes auront-ils livré leurs intimes secrets tant que des vers ne les auront pas chantés?

André Rousseaux.

L'HISTOIRE

LES VOYAGES DU PÈRE HUC

Régis-Evariste Huc naquit en Languedoc, sur les rives de la Garonne, l'année 1813. Huc, voilà bien un nom pour un riverain de la Garonne. De nos jours encore il est porté par un directeur du grand quotidien anticlérical de Toulouse, et par le poète exquis qui signe Tristan Derème. Régis-Evariste était poète à sa manière, il n'était pas anticlérical. A trente ans, il était missionnaire de la congrégation de Saint-Lazare, dans une petite chrétienté aux lisières de la Mongolie et de la Mandchourie. Aujourd'hui, il suffit de prendre le transsibérien pour arriver à Moukden. En 1844, la Chine était fermée aux étrangers, en particulier aux missionnaires. Ils étaient chassés de l'empire, et quand on les y découvrait, persécutés. Le père Huc ne résidait pas en Chine, mais dans un royaume tributaire, celui des Ouniots. En compagnie d'un autre lazariste, le père Gabet, il entreprit non pas de pénétrer au cœur de l'empire, mais de tourner autour de ses frontières, afin d'aller reconnaître s'il était possible de porter la parole du Christ dans l'inaccessible Thibet.

Au temps de notre jeunesse, nous entendions parler comme d'un exploit prodigieux de la réussite des rares Européens qui avaient pénétré jusqu'à Tombouctou la mystérieuse. Aujourd'hui le voyage est devenu presque aussi simple qu'une partie de plaisir. Mais en dépit du transsibérien, de l'aéroplane, de l'automobile à chenille et de tous les moyens de locomotion moderne, il est toujours aussi impossible de pénétrer jusqu'à la ville sainte du Thibet.

Comment en écrire le nom? Quand nous apprenions la géographie, on orthographiait Lhassa, en francisant à l'ancienne mode. Le

père Huc emploie la forme, sans doute plus authentiquement thibétaine, de Lha-Ssa. De quelque manière qu'on l'écrive, ce n'est pas précisément une ville hospitalière. Et c'est sans doute le dernier lieu du monde dont l'accès soit interdit par les hommes. La civilisation occidentale s'est imposée à toute la terre, hormis à ce dernier coin. Aucun Européen n'est autorisé à approcher de la ville sainte. Ceux qui l'ont tenté ont joué leur vie. La mission française Dutreuil de Rhins se termina par un désastre en 1894. Mme Alexandra David et M. Montgomery Mac Govern parvinrent à Lhassa à la faveur de déguisements, au prix de péripéties tragiques. En somme, personne n'a pu séjourner, sans se cacher, dans la fabuleuse capitale. Personne n'a donc pu l'étudier, ni en rapporter autre chose que les vues que rapporterait sur Paris un individu qui arriverait caché dans un fourgon, qui passerait son temps à se cacher de la police et qui ne devrait finalement son salut qu'à la rapidité et au mystère de sa fuite.

Personne, que le père Huc. Il est le seul Européen qui ait vécu à Lhassa sans se cacher. Il est le seul qui ait vu, d'autant plus près que, loin d'être tenu à l'écart par les communautés religieuses, il vivait au milieu d'elles, ouvertement.

Il partit avec son compagnon sans dissimuler sa qualité. Tous deux prirent le costume des Lamas tartares, laissèrent pousser leur barbe et se rasèrent la tête à la tartare, parlèrent le mongol en Tartarie, savaient le chinois et apprirent le thibétain avant de pénétrer dans la province. Quand on les rencontrait, on les saluait du titre de seigneurs Lamas. Quand on leur demandait qui ils étaient, ils répondaient qu'ils étaient des Lamas du ciel d'Occident. Cette définition ne disait pas grand'chose aux indigènes. Pour eux, l'Occident s'arrêtait vaguement au Turkestan. Au delà, ils imaginaient ce que tous les peuples ont toujours imaginé au delà du monde connu, une mer sans limites. Ils ne soupçonnaient pas les antinomies irréductibles, l'hostilité éternelle entre les deux civilisations. Pour eux, l'immense rivalité entre l'Orient et l'Occident n'était pas encore ouverte. Les deux missionnaires se gardaient bien de cacher leur qualité. Ils se proclamaient ministres d'un Dieu qui n'était pas Bouddha. On les écoutait sans colère, ils étaient les Lamas de Jéovah, et plus d'une âme simple, séduite par leur apostolat, mêlait ingénument les deux cultes, comme ce serviteur converti qui, voyant les deux pères sur le point d'écailler des poissons, se précipita : « Mes pères spirituels, attendez qu'ils ne remuent plus : c'est un péché de tuer ce qui est vivant. » Il fallut lui faire honte de croire encore à la métempsycose. Il se frappa le front : « Ho-lé, ho-lé, que j'ai la tête dure ! j'avais oublié la doctrine. »

Les difficultés du voyage vinrent donc non des habitants, mais des Chinois et de la nature. Si les Thibétains ou les Mongols ne se méfiaient aucunement de la prédication chrétienne parce qu'ils ne la connaissaient pas, les Chinois, eux, étaient avertis. Depuis deux siècles, les Jésuites avaient attaqué l'Empire. Pour les prêtres chinois, le ministre du Christ n'était pas un confrère Lama, c'était l'ennemi. Toutes les difficultés du voyage vinrent d'eux. Tout d'abord, c'est à cause de leur hostilité que les Pères durent contourner la Chine, suivre un long et dangereux itinéraire à travers les déserts de la Tartarie. Ensuite, en toute circonstance, la complication vint du Chinois, l'aide du Mongol. Enfin, au terme du voyage, à Lhassa, tandis que le gouvernement indigène soutenait les deux prêtres étrangers, c'est à la requête de l'ambassadeur de Chine qu'ils furent suspectés, arrêtés, ramenés captifs.

Aussi le père Huc a-t-il rapporté du cœur de l'Asie un assez plaisant manichéisme : à ses yeux, tout ce que fait un Chinois est marqué d'hypocrisie, de malhonnêteté, de méchanceté sournoise et en général de tous les vices ; tandis que le bon Tartare est l'image de toutes les vertus, courage, candeur, droiture, générosité. Un peu innocent, seulement. Son seul tort, mise à part une saleté répugnante, est de se laisser exploiter de toutes les manières par la vermine des *Kitats*, — c'est le mot par lequel les Mongols désignent le Chinois qui joue sur leur terre le rôle du métèque et du mercanti.

Or, si l'on peut suspecter, non la bonne foi, à tout le moins le parti pris du père Huc à l'égard des Kitats, on ne peut nier qu'il ne parle d'expérience des Mongols de Tartarie. Il a partagé leur vie nomade pendant de long mois, vécu sous leur tente, traversé d'un bout à l'autre leur pays, la *Terre des herbes*. C'est ici que la relation de son voyage commence à nous intéresser d'une manière directe.

Le père Huc a contourné l'Empire du Milieu, à travers ces régions indécises qui s'étendent entre le réservoir chinois et le monde turco-slave. Là vivent sous la tente ces pasteurs de troupeaux nomades et mystiques qui en tout temps n'ont attendu qu'un chef pour lever la tente et seller leur petit cheval. De là sont parties toutes les migrations qui ont secoué le monde. Si un péril doit venir aujourd'hui de l'Asie, ce sera le même qu'au temps de l'Empire romain : quand le mouvement profond des migrateurs asiatiques poussera par vagues successives les Germains et les Slaves. Le cultivateur chinois à une maison et un champ ; bolchevisez-le tant que vous voudrez, il ne bougera pas, tandis que le Mongol, le bon Tartare du père Huc, reprendra d'instinct la route de Genghis et de Timour.

Si vous en doutez, lisez dans la relation du père Huc cette fête de

famille sous une tente tartare, où, après le festin, un chanteur se lève. Il tient le violon à trois cordes, il est jeune et vigoureux. Autour de lui, sous le toit de peaux arrondies, des faces camuses, un air lourd de fumées et de relents, un tapis rouge et le tas des os blanchis du mouton que la tribu vient de dévorer. Rappelez-vous les ballets russes que Paris applaudit sans méfiance, les tentes rondes, les fumées dans l'air et les farouches tireurs d'arc des admirables *Danses du Prince Igor*. Et voici ce que chante le jeune Mongol :

Quand le divin Timour habitait sous nos tentes, la nation mongole était redoutable et guerrière; ses mouvements faisaient pencher la terre; d'un regard elle glaçait d'effroi les dix mille peuples que le soleil éclaire.

O divin Timour, ta grande âme renaîtra-t-elle bientôt? Reviens, reviens, nous t'attendons, ô Timour.

Nous vivons dans nos vastes prairies, tranquilles et doux comme des agneaux; cependant notre cœur bouillonne, il est encore plein de feu. Le souvenir des temps glorieux de Timour nous poursuit sans cesse. Où est le chef qui doit se mettre à notre tête, et nous rendre guerriers?

O divin Timour, ta grande âme renaîtra-t-elle bientôt? Reviens, reviens, nous t'attendons, ô Timour.

Au temps du père Huc, on pouvait goûter cette splendide et sauvage poésie, comme avant la guerre Paris goûtait la troupe bondissante de M. de Diaghilew. Le missionnaire lazariste ne pouvait pas plus sentir le danger d'un tel appel que les Lamas de Lhassa ne sentaient celui de laisser pénétrer chez eux l'apôtre du Christ. Aujourd'hui, les deux mondes sont face à face. Orient ou Occident, Rome ou les Barbares. Voilà pourquoi le récit du voyageur de 1843 retrouve à nos yeux une vie nouvelle et une actualité pressante.

Il est d'ailleurs délicieux, ce récit. D'une finesse où la malice gasconne est tempérée par la bonhomie d'un cœur de prêtre et par un haut sentiment de la dignité sacerdotale. On ne peut s'empêcher de penser à la date à laquelle il fut écrit, et d'admirer comment, au plein du romantisme, l'humanisme protège un esprit des folies de la mode. Les deux livres où l'on vient de rééditer la relation du père Huc, sous les titres de *Dans la Tartarie* et *Dans le Thibet*, ont les mérites des récits de voyageurs à l'ancienne mode, quand des âmes fortement armées ne cherchaient pas à travers le monde des motifs d'exaltation sentimentale ou pittoresque, mais des vues justes sur les êtres et les choses, une fine connaissance des cœurs, une mise en place des idées qui mènent l'humanité.

PHILIPPE DORÉ.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. MORINAUD

M. Morinaud avait tenu l'affiche il y a déjà pas mal de temps. Puis il était devenu d'une actualité moins immédiate. Enfin le grand public l'avait oublié, ou presque. Le voici redevenu un des acteurs les plus en vue de l'heure présente. Il s'est révélé, avec une sûreté de tactique parfaite et une maîtrise consommée, un des tombeurs du Cartel.

Morinaud... eh oui, cela ne nous rajeunit pas. 1898. *La croisade antijuive d'Algérie : Drumont, Marchal, Firmin Faure et Max Régis, Lionne, Gieurre. De toute la phalange des députés de l'Afrique du Nord, Morinaud était le plus jeune : il avait trente-deux ou trente-trois ans. C'était le plus ardent, le plus tumultueux de la troupe. Marchal assagi, un peu mélancolique, Firmin Faure un peu effacé, n'avaient plus sa fougue. Il aimait déjà les déclarations énergiques et brèves. C'était un Parisien tout de même, et il avait fait, vers* 1883 *ou* 84, *d'excellentes études à l'École de droit, mais il était retourné là-bas, chez lui, à Constantine, prendre la direction d'un journal, et il revenait à Paris, rapportant dans ce Parlement vieilli, où des partis fossiles s'entêtaient déjà à des méthodes routinières, à des formules périmées, des déclarations originales et neuves, ne se réclamant d'aucun parti, mais toujours naturel, avant tout. On lui savait gré surtout d'avoir fait fuir de Constantine le vieux Thomson, qui était, pour le lecteur de* la Libre Parole *d'alors, la dernière expression de l'ignominie et de l'abjection. Morinaud avait chassé Thomson de Constantine. Thomson avait eu peur devant la lame de fond qui portait Morinaud et sa fortune, et il*

lui avait cédé la place, s'étant fait élire, à quelques voix de majorité, par une circonscription de banlieue. Un peu plus, et Morinaud brisait net la carrière du doyen du Parlement, de celui qui avait siégé à Versailles, dès 1877, *qui avait été l'ami de Gambetta, et qui représentait déjà la tradition — peu reluisante — d'un régime.*

Toute la phalange antijuive passa comme un météore. Aucun ne revint en 1902, *sauf Firmin Faure, qui avait trouvé un port d'attache occasionnel à Levallois-Perret. Morinaud était celui qui avait le mieux tenu le coup : lui ne s'était pas effondré comme les autres : à trois cents ou quatre cents voix près, il avait failli être réélu. On l'oublia. Du moins ceux qui ne suivaient point les affaires de l'Afrique du Nord. Ceux qui s'inquiétaient de ces choses savaient vaguement qu'il avait renoncé à s'entêter dans une opposition de principe, qu'il avait fait la paix avec le gouvernement, avec la Loge de Constantine, avec M. Thomson lui-même, — Constantine, c'est le Midi, encore qu'il y fasse froid quelquefois. On savait même qu'il était devenu maire de Constantine, qu'il avait été décoré. Certains ajoutaient que c'était un maire de grande allure, énergique, autoritaire, voire un peu tyrannique, et qui menait sa ville au doigt et à l'œil.*

Et puis, en 1919, *— vingt ans après, — on vit revenir Morinaud député, élu sur la liste de M. Thomson. C'était bien le même Morinaud, à peine un peu alourdi, — un peu forcé, peut-être, ayant simplement coupé son bouc, mais portant allégrement ses cinquante-cinq ans, toujours alerte et actif, et guêtré de clair, comme jadis, — vibrant aussi, comme jadis, — un peu assagi tout de même par quinze ans d'administration, — et le revers du veston fleuri de la rosette rouge.*

Eh quoi! Morinaud avait trahi ses amis? Morinaud brûlait ce qu'il avait adoré? Mais non, Morinaud n'avait pas changé. Il n'avait jamais trompé son monde. Il avait été élu en 1898, *franc-maçon et homme d'extrême gauche, sans mettre son drapeau dans sa poche, mais antijuif et ennemi juré de l'opportunisme corrompu. (C'était l'époque où la République, disait le préfet de police Andrieux, avait opté pour la putréfaction). Il était toujours ennemi de l'opportunisme, et national avant tout, et Algérien fanatique, et il avait reconnu loyalement en M. Thomson, qui avait secondé ses efforts comme maire de Constantine, un défenseur expérimenté des intérêts de l'Algérie : c'est sur ces bases qu'il s'était fait élire avec lui. Morinaud n'était pas, n'avait jamais été un Don Quichotte : c'était un réalisateur avisé. Il y a comme cela, dans le Midi et même dans l'extrême Midi, de ces gens qui ont la mine de héros de chevalerie, et qui ne perdent jamais la tête. Réalisateur, il l'était donc, et on vit tout de suite qu'il n'était pas homme à perdre son temps en vaines paroles ni en gestes inutiles. Il retrouva tout de suite ses vieux*

amis de la salle des pas perdus, et il s'en fit de nouveaux. Puis il intervint dignement dans les affaires algériennes, et prit soin que ses interventions fussent utiles, et que la presse les soulignât. Il évitait avec soin, semblait-il, les débats purement politiques, mais il était de ces hommes qui ne se dérobent pas à l'heure du péril. La dislocation du Cartel ne se fit pas sans douleur. Le monstre eut de redoutables retours offensifs. La majorité nationale qui s'était affirmée à plusieurs reprise ne parviendrait-elle pas à se fixer? L'idée de M. Morinaud fut alors, ce jour-là, le jour où la question se posa vraiment, de stabiliser la situation. Ce jour-là, il fit de la politique, énergiquement, crânement, en réalisateur. Il retrouva l'ardeur, l'esprit d'initiative, l'entrain communicatif que nous lui avions connus... en 1898. *A la dernière tentative de M. Herriot, il constitua son intergroupe, pour signifier clairement, à qui de droit, l'aspiration, la volonté de la majorité nationale. Par cette initiative, il apparut qu'il y avait une organisation concrète, tangible, des hommes groupés, que l'on pouvait dénombrer. On cessa un instant de patauger et de craindre. L'excellent Franklin-Bouillon, qui a, lui aussi, l'âme généreuse et l'esprit national, et qui a du désintéressement et du courage civique, secondait cette entreprise, et beaucoup d'hésitants, prisonniers de leur adhésion, de leur signature, ne pouvaient plus reculer. Le Cartel était mort. Il faut rendre cette justice à M. Morinaud que, le jour où il prit cette initiative, il ne s'inquiéta pas, mais pas du tout, de l'avis de M. Thomson... On le vit traverser les couloirs, à la tête de sa délégation impressionnante. Et quelques jours après, on le vit retraverser les mêmes couloirs, toujours à la tête de son état-major. C'était le moment où l'on parlait d'enlever, en quelque sorte à l'esbrouffe, un vote sur les accords de Washington. Et il semblait qu'un revirement, qu'une hésitation se faisaient sentir et qu'un malaise pesait de nouveau sur la maison. La seconde démarche de Morinaud fut aussi décisive que la première, aussi spontanée, aussi énergique, aussi immédiatement suivie d'effet. Le malaise fut dissipé. Il est donc juste que M. Morinaud soit revenu en bonne place de l'actualité. Évidemment, il est démocrate, et même peut-être est-il démagogue — en paroles — à Constantine. Mais il apparaît bien que c'est là de la littérature électorale qu'on peut pardonner à ceux qui, aux heures graves, savent se décider et agir. M. Morinaud n'a ni changé, ni vieilli. Il est, comme en* 1898, *un bon Français et un brave homme.*

***

Marivaux et Musset à la Comédie-Française.

Au cours des deux séries de représentations des ouvrages classiques qui ont occupé les mois de juillet et d'août à la Comédie-Française, deux auteurs ont été traités avec des égards particuliers : Marivaux et Musset. C'est au mieux. Ces deux auteurs sont ceux qui viennent dans l'art dramatique français aussitôt après la trinité du dix-septième siècle : Corneille, Racine, Molière. Leur cas est moins nettement marqué, leur place moins arrêtée. Critiques, professeurs, commentateurs, simples amateurs éclairés ont depuis longtemps fixé un corps d'idées immuables quant aux trois premiers. Leur œuvre, leur influence, leur génie, leur juste part en toute choses, tout cela est aujourd'hui matière élaborée de façon définitive. Aussi bien il n'est plus nécessaire aujourd'hui d'écrire un livre, de porter un jugement d'ensemble sur aucun d'entre eux ; ce serait porter des chouettes à Athènes ; si l'on croit avoir quelque chose à dire, on s'efforcera d'étudier chez l'un d'eux un aspect particulier, on confrontera leurs œuvres, leurs idées ou les personnages auxquels ils ont donné la vie à tel point de vue dont le temps présent sent de façon pressante l'importance ou l'intérêt. Par exemple, on aimerait qu'un spécialiste confrontât la pensée politique de Corneille au corps des idées de son temps, et la peinture des mœurs chez Molière aux contingences de la vie sociale en France à une période historique déterminée.

La vérité humaine et générale a été étudiée chez eux de telle sorte qu'on n'y peut guère ajouter. L'intéressant serait à présent de montrer les rapports entre *la main qui crayonna l'âme du grand Pompée et l'esprit de Cinna*, et Richelieu, Condé, les Frondeurs, Louis XIV, Colbert. De même, tout a été dit sur *l'Avare* ou *le Misanthrope;* il serait curieux de voir à présent chez Molière le Bourgeois, la Servante, la jeune Fille, le Gentilhomme, l'Homme de lettres, la Famille et la société au temps précis où la monarchie personnelle succède à la Fronde. C'est cet aspect qui nous intéresserait parce que nous vivons en un temps de trouble politique. Que dire de nouveau? demandait La Bruyère. Sur les caractères, on pourrait encore trouver, mais il faudrait un génie créateur original ; sur les mœurs, l'histoire, les idées, il suffit de connaissances, de réflexion, et peut-être de loisir.

*
* *

Marivaux et Musset sont sujets beaucoup moins élaborés. Moins important, le premier n'a pas été creusé à fond, et quant au second, on ne s'intéresse à son théâtre que depuis peu. Bon nombre de ses pièces n'avaient pas encore été représentées à une époque toute récente. D'autres ne paraissaient que de loin en loin, et les plus favo-

risées n'étaient données qu'en des adaptations, la plupart du temps tronquées et déformées avec une inintelligence singulière. On a cité un exemple frappant ; dans *Il ne faut jurer de rien*, la scène finale est un dialogue entre une jeune fille de province et un jeune homme de Paris ; ils sont tout disposés à s'aimer, mais ils ne parlent pas la même langue : la jeune fille entretient son fiancé de bouilli et de bouillon, et le jeune fol répond larmes et étoiles. Dieu sait si un tel contraste peint la nature et s'il a été voulu délibérément par Musset. Or, dans la version à la mode de 1880, on avait supprimé juste les mots importants : le bouilli et les étoiles. C'est dire si l'on comprenait Musset aux temps qui virent d'une part Dumas fils, Augier et Sardou, et de l'autre l'école naturaliste.

Nos contemporains, au contraire, marquent un goût très vif pour Musset.

Comme il arrive d'ordinaire, il n'est pas très certain que ce soit, en leur auteur, les qualités qu'ils préfèrent. Ils s'autorisent de la liberté des spectacles dans un fauteuil pour justifier leur penchant à l'égard des pièces construites au hasard en scènes juxtaposées. Ils prennent prétexte de la fantaisie poétique, qui était chez Musset l'effet d'un don naturel, pour couvrir la malfaçon de l'étiquette fantaisie. Enfin, ce qui subsiste parfois de déclamatoire et d'ornement littéraire superflu chez Musset est autrement facile à imiter que le ton de Marivaux, qui n'a jamais pris garde qu'aux jeux du cœur. Bien plus que Marivaux, Musset agit sur des sensibilités qui ont du mal à éliminer le ferment romantique.

Chez lui, à tout instant, le dialogue amoureux verse à la forme déclamatoire, les amants prennent à témoin la nature et les astres selon la mode déplorable engendrée par ceux que lui-même appelait si bien les pleurards à nacelle : lisez Lamartine et son *Lac*. Le dix-neuvième siècle est une époque où l'on ne s'est pas aperçu du ridicule qu'il y avait à mêler la lune, la nuit, l'eau et les étoiles au sentiment amoureux. Il n'est pas douteux que les contemporains de Marivaux eussent souri s'ils avaient entendu les tirades de certains héros, non seulement de *Lorenzaccio*, mais encore d'*On ne badine pas avec l'amour*, voire d'*Il ne faut jurer de rien*.

Il ne saurait être question de mener un parallèle entre Marivaux et Musset à la manière d'un devoir d'école. On ne peut entreprendre non plus en un seul et bref article d'étudier sérieusement deux auteurs de cette importance. Le plus sage semble d'indiquer très simplement les quelques points qu'on aurait le désir de voir traiter par une critique compétente et éclairée. Ce beau et vaste sujet fournirait matière pour un livre qui, pour la première fois, situerait la place exacte et relative de Marivaux et de Musset dans l'art dramatique.

Ce livre serait obligé de mener en quelque manière le parallèle. Il montrerait tout d'abord dans quelle proportion Musset prolonge Marivaux. Il ferait remarquer que si ce n'est pas dans la comédie

d'analyse que Musset est le plus original ni le plus fortement créateur, c'est dans ce genre qu'il accuse le moins les défauts de son temps ; ses pièces les plus voisines de la perfection sont, *mutatis mutandis*, des proverbes ou des comédies dans le ton de Marivaux, comme *Un caprice*.

Ensuite, ce livre que nous souhaitons montrerait point par point tout ce que la société et l'art ont perdu en France au cours du siècle qui s'écoule entre 1740 et 1840, c'est-à-dire entre Marivaux et Musset. Il relèverait chez celui-ci le relâchement du métier ; il montrerait comment l'inintelligence du dix-neuvième siècle empêcha chez lui la vocation dramatique de s'épanouir. Il mettrait ici directement en parallèle les deux carrières : Marivaux débute par la tragédie, échoue, trouve son premier succès au théâtre de la foire, se perfectionne lentement, donne ses chefs-d'œuvre autour de la cinquantième année, puis se tait. Musset débute par une fine parodie du romantisme, trop fine, qui échoue ; toute sa vie il est balancé entre cette phobie du romantisme qui venait chez lui des profondeurs, et l'influence du romantisme qu'il subissait malgré lui, du fait qu'il avait vingt ans à la bataille d'*Hernani*. N'arrivant pas à prendre parti, il n'est pas suivi, il n'est pas soutenu et guidé par l'épreuve publique, il s'abandonne, écrit d'abord le *Spectacle dans un fauteuil*, puis des comédies poétiques, des drames fantaisistes et des proverbes de salon, sans se soucier des contingences du métier. L'influence du romantisme dans les mœurs brise sa vie et sa carrière à vingt-cinq ans, à partir de vingt-sept à peu près toute son œuvre dramatique est achevée ; après 1837, il n'écrira plus que trois pièces, qui ne sont pas des meilleures. Ainsi Marivaux écrivit son théâtre à cinquante ans, Musset le sien à vingt-cinq. Il serait bon d'insister sur ces dates, et d'en tirer toutes les conséquences.

Ensuite, on montrerait, textes en main, ce que le goût littéraire a perdu en sûreté et en pureté au cours de ces cent ans. Il suffirait de citer pour faire paraître chez Musset la déclamation littéraire dont on ne relèverait aucune trace chez Marivaux. On pourrait développer ce point, d'autant mieux qu'on aurait soin de marquer avec force que, chez Musset, le goût naturel était excellent. On n'aurait aucune peine à montrer que son goût personnel était bon et que le goût de son époque ne l'était pas, et que son goût personnel fléchit dans la mesure où il subit celui de son époque. Et ce dosage serait plein d'intérêt et d'utilité.

Mais nous avons beau nous astreindre à ne tracer de cette matière qu'un thème décharné, elle nous déborde et nous entraîne encore de toutes parts. Puisque, aussi bien, les loisirs de l'été ne sont pas épuisés, le mieux est de prendre son temps sans chercher à bâcler, puisque la seule esquisse d'un tel travail est déjà riche et vaste.

Lucien Dubech.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

Avant la réunion de la S. D. N. — *L'Assemblée de la S. D. N., qui va avoir lieu au début de septembre, se retrouvera en face des mêmes difficultés qu'au printemps, quant à l'admission de l'Allemagne et aux réclamations de l'Espagne et de la Pologne.*

Appuyée par l'Angleterre et par la France, l'Allemagne persiste dans son point de vue : obtenir seule un siège permanent au Conseil.

Cependant, elle cache à peine ses visées de revanche : les 14 *et* 15 *août, des manifestations ont lieu à Nuremberg en faveur du rattachement de l'Autriche. Le* 16, *des officiers anglais sont hués à Wiesbaden. Le* 17 *avril, la Conférence des ambassadeurs doit envoyer à Berlin trois notes pour protester contre la violation des clauses du désarmement et l'inconvenance qui laisse sans réponses des observations antérieures.*

L'Espagne, qui s'aperçoit que son siège permanent lui échappera, réclame une compensation. Dès le 16 *avril, les déclarations du général Primo de Rivera à l'*A. B. C. *posent la question de la révision du statut de Tanger.*

M. Yanguas, ministre des Affaires étrangères espagnol, réclame l'annexion de Tanger à la zone espagnole du Maroc. Si elle n'obtient pas satisfaction, l'Espagne quittera la S. D. N. et même le Maroc (30 *août*).

La France et l'Angleterre répondent que la question de Tanger ne saurait être portée devant la S. D. N. Les deux puissances se montrent également opposées à la réunion d'une conférence internationale (31 *août*).

A Genève, le comité de la Commission des sièges se met d'accord sur un projet de répartition des sièges au Conseil de la S. D. N. (30 *avril*).

Espagne. — *La situation politique serait tendue du fait de dissentiments entre le dictateur et la junte des officiers d'artillerie. Le général Primo de Rivera aurait offert sa démission, que le roi aurait refusée* (31 *août*).

France. — *Le Conseil des ministres élabore un programme de restrictions et d'économies pour les particuliers* (20 *août*).

A Colmar, les patriotes empêchent une réunion du parti autonomiste alsacien [Heimatbund] (22 *août*). — *Abd-el-Krim quitte le Maroc pour l'exil* (27 *août*). — *M. Ponsot est nommé haut-commissaire français en Syrie, en remplacement de M. de Jouvenel* (27 *août*).

Belgique. — *Le gouvernement belge dément la nouvelle de source américaine annonçant la remise à l'Allemagne d'Eupen et de Malmédy*

moyennant un milliard de marks. Le docteur Schacht, directeur de la Reichsbank, *a fait seulement à Bruxelles un sondage à titre privé et personnel* (20 *août*).

ITALIE. — *L'Italie décide de revenir au régime du pain de guerre à partir du 1er septembre* (21 *août*).

BALKANS. — *A Athènes, le dictateur Pangalos est renversé par une sédition militaire à la tête de laquelle se trouve le général Condilis* (22 *août*). *L'amiral Coundouriotis est rappelé et reprend les fonctions de président de la République* (25 *août*).

Le gouvernement bulgare remet sa réponse aux notes des cabinets d'Athènes, Bucarest et Belgrade attirant son attention sur les incidents de frontière. Le gouvernement de Sofia proteste de son désir de paix (27 *août*).

TURQUIE. — *Le tribunal de l'« Indépendance » condamne à mort Djavid-pacha et trois chefs de l'opposition, survivants du Comité Union-Progrès. Les condamnés sont pendus aussitôt* (27 *août*).

A. M.

ERRATUM. — En publiant, le 15 août dernier, l'étude de M. Lapadu-Hargues sur la mission du général Lebrun à Vienne, le nom de l'auteur a été, par une erreur involontaire et dont nous nous excusons, inexactement orthographié. Cette erreur se trouve corrigée dans la table des matières qui accompagne le présent numéro.

TABLE DES MATIÈRES

TOME XXVI. — JUILLET-SEPTEMBRE 1926.

JEAN AJALBERT.....	*La mort de Roland Garros* .	129	8
RAOUL ARNAUD.....	*La Fin des assignats*	290	9
JACQUES BAINVILLE.....	*La tasse de Saxe*.....	575	11
PAUL BALLAGUY.....	*Bois-le-Vicomte*.....	696	12
EDMOND BARTHÉLEMY ..	*Cynara* (roman). I.....	188	8
—	II.....	322	9
—	III.....	452	10
—	IV.....	581	11
—	(*fin*).....	720	12
CAMILLE BELLAIGUE	*A travers le répertoire lyrique. V. Le Domino noir*	418	10
RENÉ BENJAMIN.....	*Simple esquisse de saint Vincent de Paul*.....	1	7
FRANCIS CARCO.....	*Le roman de François Villon* (fin).....	59	7
PIERRE CHAMPION.....	*La dauphine mélancolique*. I.....	385	10
	(fin).....	539	11
PAUL DUPONT	*La démocratie contre la restauration financière*..	311	9
MAURICE DUROSOY.....	*Chez les dissidents berbères : la « Liaison »*	179	8
GEORGES GIRARD.....	*L'arrestation du général Hoche*.....	170	8
GROSCLAUDE	*Lieux communs pour le bien commun*.....	164	8
FRANCIS JAMMES	*Histoire naturelle et poétique du Béarn*.....	641	12

Cte LAPADU-HARGUES...	*La mission du général Lebrun à Vienne et le plan de l'archiduc Albert* (juin 1870).....	407	10
JEAN MAXE.....	*Le déclin du bolchevisme dans le monde*	428	10
ADRIEN DE MEEUS	*La crise des études sous la Révolution, origine du romantisme*.....	148	8
MELOIZES-LEFAIVRE....	*Scènes de la Révolution mexicaine.* I.....	513	11
—	II	665	12
LOUIS PIZE.....	*Poèmes*.....	303	9
STENDHAL	*Lucien Leuwen* (fragments inédits publiés par Henri Rambaud).....	257	9
JULES VERAN.....	*Le génie au travail : Les corrections de* Mireille...	37	7
H. WICKHAM STEED....	*Au bord de l'abîme* (Souvenirs)	18	7

LES IDÉES ET LES FAITS

LA VIE A L'ÉTRANGER

PIERRE D'AUTREMONT.....	*Le Brésil et la Société des Nations*....	222	8
M. MARTCHENKO	*Les paysans russes et le communisme*..	612	11
MARIE-LOUISE PAILLERON.	*Albany ou le paradis dans Piccadilly* .	356	9
SAINT-BRICE	*Le redressement anglais en Orient*.....	95	7
—	*La diplomatie de l'inertie*	217	8
—	*La tunique de Nessus*	351	9
—	*L'envers d'une apothéose*.....	482	10
—	*Le prélude de Genève*.....	608	11
—	*Rafales en Méditerranée*	742	12

LES LETTRES

ROBERT KEMP	*Livres nouveaux : le Bois du templier pendu, le Signe sur les mains, Trois quarts de monde, le Coucou*.....	232	8
—	*Examen de conscience*.....	488	10
ROBERT LEJEUNE	*La Fausse route*	363	9
ARMAND PRAVIEL	*Un analyste, René Béhaine*.....	619	11
ANDRÉ ROUSSEAUX.....	*La Vie aventureuse d'Arthur Rimbaud*.	225	8
—	*Deux voyages en Orient*	495	10
—	*M. Henri Pourrat et le roman rustique*..	748	12

Robert de Saint-Jean...	*Un nouveau romancier : M. Julien Green*	109	7
Robert Vallery-Radot..	*La Chercheuse d'amour*	361	9

LA PHILOSOPHIE

Jacques Maritain.....	*L'apologétique de Jacques Rivière*	101	7

L'HISTOIRE

Paul Ballaguy.....	*La Restauration d'après des ouvrages récents*	237	8
Philippe Doré.....	*Les voyages du Père Huc*	754	12
Émile Gabory.....	*Le fabuleux Gaston, généralissime vendéen*	499	10

LES SCIENCES

Alphonse Bergey.....	*La science nouvelle*	366	9
—	*La pluie et ses bienfaits*	625	11

LES BEAUX-ARTS

André Cœuroy.....	*La jeunesse de Claude Debussy*	115	7
Marc Lafargue	*Paul Jamot et ses études sur Poussin*	630	11

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

***	*M. Auguste Champetier de Ribes*	119	7
—	*M. Lucien Romier*	248	8
—	*M. François Pietri*	371	9
—	*M. Queuille*	505	10
—	*M. Paul Morel*	634	11
—	*M. Morinaud*	758	12
André Cœuroy	La musique : *Opéras et ballets*	379	9
Lucien Dubech.....	Le théâtre : *La Dupe* et *le Martyre de l'obèse*	123	7
—	*Le pèlerin, le secret d'Arvers et les complices du roi Louis XI*	253	8
—	Le théâtre : *La saison théâtrale* 1925-26	375	9
—	Le théâtre : *Les écoles dans l'art dramatique en* 1926	508	10 11
—	Le théâtre : *Les classiques à la Comédie-Française*	636	11
—	Le théâtre : *Marivaux et Musset à la Comédie-Française*	761	12

Le Gérant : Georges Moreau.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 34093.